PLAISIR de FRANCE

LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

FÉVRIER 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

FÉVRIER 1957 — Nº 220

Éditorial — Pages

LES DÉMOLISSEURS, par Olivier Quéant.. . . 1

Une actualité historique

IL Y A DEUX CENTS ANS NAISSAIT LA FAYETTE, LIBÉRATEUR DE L'AMÉRIQUE, par Claude Baignères. 2

Du tourisme

AU PAYS DE LA FAYETTE, par Roger Baschet.. 10

Une étude critique

MARIA LE HARDOUIN OU L'OBSESSION DE L'ÉTERNEL, par Pierre de Boisdeffre.. 17

Un grand reportage inédit

LE JAPON NOUS DONNE UNE LEÇON DE BOUQUET, par Paule Bernard et Dominique Darbois.. .. 20

Un portrait d'artiste

LANCELOT NEY RÉUSSIT LE DIFFICILE MARIAGE DE L'ABSTRAIT ET DU FIGURATIF, par René Barotte 28

Un problème de décoration

SEIZE IDÉES D'ÉCLAIRAGE POUR LA TABLE, par Anne Fourny 32

Au jardin

PELOUSES ET DALLAGES, par Henri Fuchs 40

L'itinéraire du samedi chez l'antiquaire

LE STYLE LOUIS-PHILIPPE (1re partie), par Saint-Sère 45

Il y a cinquante ans

L'ALBUM DE MON PÈRE 50

Rythmes du mois

LE THÉATRE, par Robert Kemp, *de l'Académie française*.. 52

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux.. 54

LES EXPOSITIONS, par René Barotte.. 56

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem.. 58

LES LIVRES, par Yves Gandon 60

Première épreuve de notre

CONCOURS TOURISTIQUE 1957 61

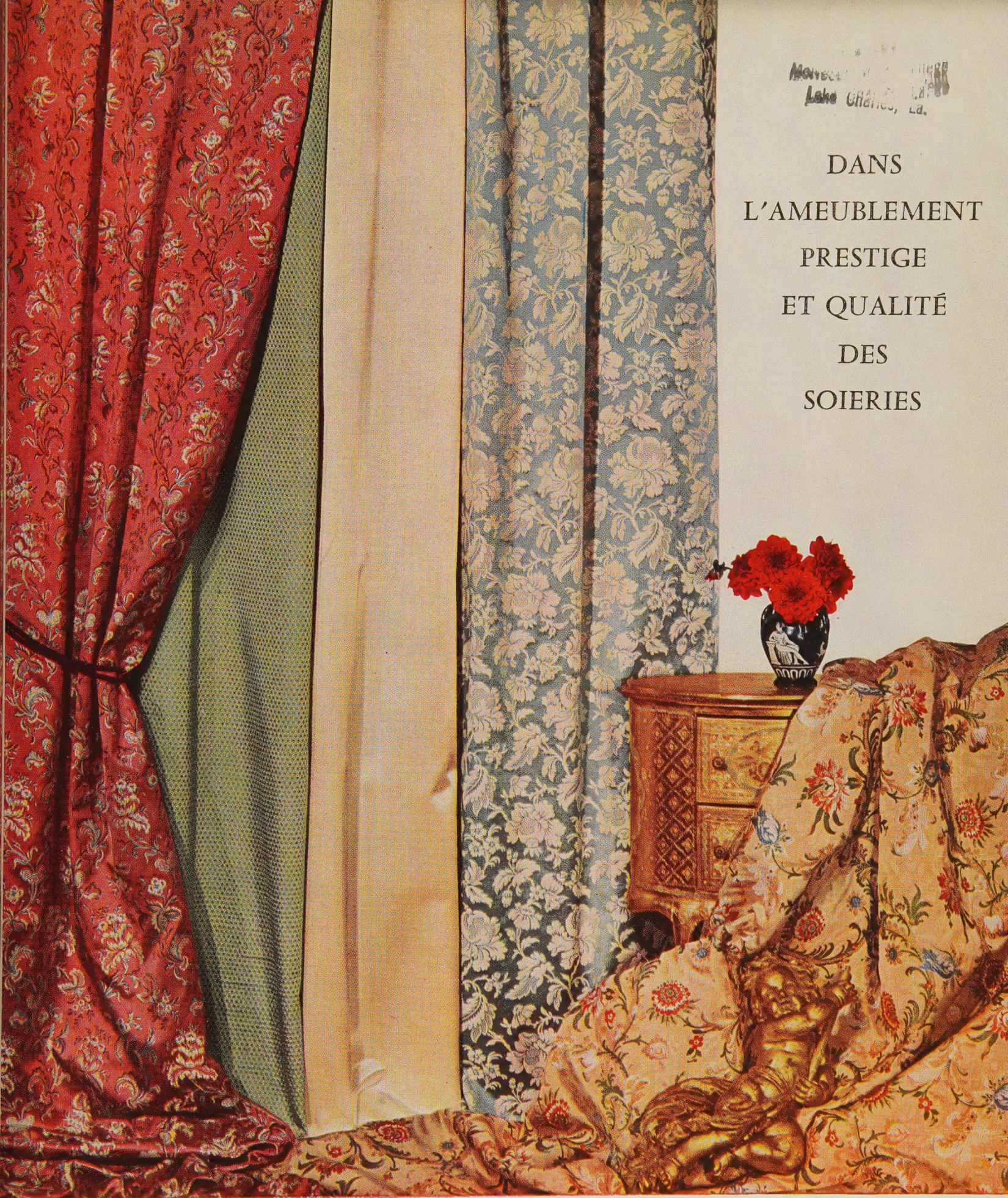
LE RALLYE-BOUTIQUE.

LES DISQUES, par Gustave Samazeuilh.

La rose de notre couverture a été dessinée par Lancelot Ney, qui, depuis 1929, expose en France et dans le monde. Collections privées et musées inscrivent son nom à leur catalogue. La prochaine exposition particulière du peintre est prévue pour avril 1957 aux États-Unis.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

Lake Charles, La.



DANS
L'AMEUBLEMENT
PRESTIGE
ET QUALITÉ
DES
SOIERIES

Les Tissandiers de France

DID. 91-59 — 85 Avenue Ledru-Rollin — Paris (12e) — Métro : Ledru-Rollin

S DE RAYONNE, CES ÉTOFFES SONT CONTROLÉES PAR L'ASSOCIATION FRANÇAISE DE CONTROLE TEXTILE

ASSOCIATION TEXTILE FRANÇAISE DE CONTROLE — TISSU CONTROLÉ

Baguès

57, Avenue Raymond Poincaré Paris.

PRINTEMPS 1957
Cannes

6 PALACES ET 60 HOTELS DE TOUTES CATÉGORIES

MAJESTIC ▪ MONTFLEURY, etc.

CASINO MUNICIPAL

TOUTE L'ANNÉE (Juin excepté) : ROULETTE ▪ 30 ET 40 ▪ CHEMIN DE FER ▪ BACCARA

COMÉDIES ▪ CONCERTS CLASSIQUES ▪ VARIÉTÉS

FÉVRIER-MARS : **GRAND BALLET DU MARQUIS DE CUEVAS**

AVRIL : **REPRÉSENTATIONS D'OPÉRAS**

Décors, costumes et mise en scène du

FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

AMBASSADEURS : SIX GRANDS GALAS

2 GOLFS (Mougins et Mandelieu)
TOURNOIS DE TENNIS ▪ MANIFESTATIONS NAUTIQUES
HIPPODROME DE LA COTE D'AZUR (Cagnes-sur-Mer)
Réunions jusqu'au 10 mars (plat, obstacles, trot)

2 au 17 MAI : **Xe FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM**

l'Eté à
Deauville

« *LA PLAGE FLEURIE* »

A 2 HEURES DE PARIS PAR LE RAIL OU LA ROUTE

PAQUES A OCTOBRE

3 palaces ▪ 1.450 chambres

NORMANDY ▪ HOTEL DU GOLF ▪ ROYAL

CASINO

ROULETTE ▪ 30 ET 40 ▪ CHEMIN DE FER ▪ BANQUE
GOLF (2 parcours). Ouvert toute l'année
TENNIS (25 Courts) ▪ YACHTING

16 au 31 JUILLET : **TIR AUX PIGEONS** (12 millions de prix)

17 au 31 JUILLET : **CONCOURS HIPPIQUE INTERNATIONAL**

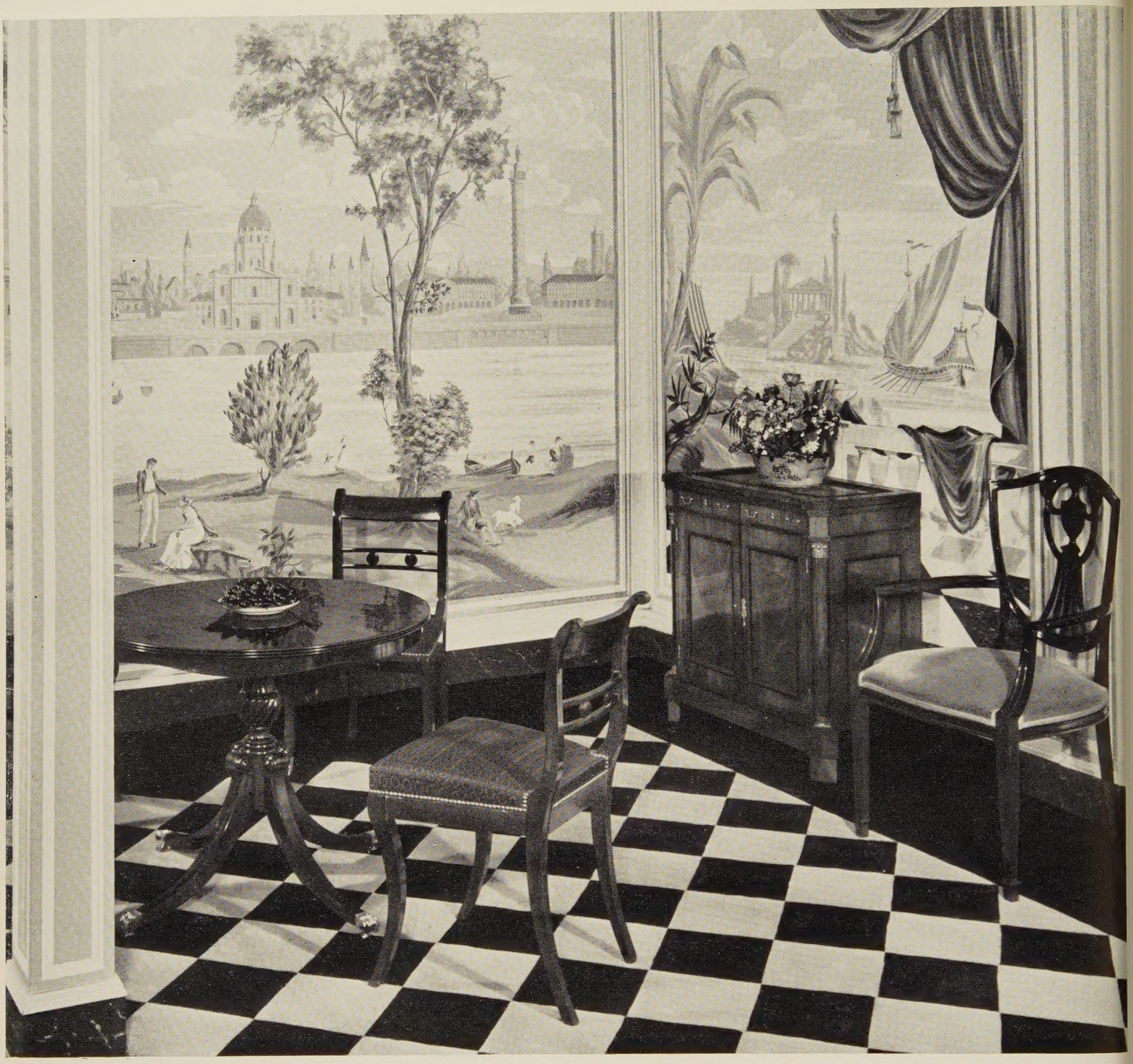
JUILLET ▪ AOUT ▪ SEPTEMBRE : **COURSES SUR DEUX HIPPODROMES**
(160 millions de prix)

AOUT

CHAMPIONNAT DU MONDE DE POLO
VENTES DE YEARLINGS
AMBASSADEURS
10 GRANDS GALAS

2 SERVICES AÉRIENS pour L'ANGLETERRE :
Sur **LONDRES** par « **Air France** ». Sur **SOUTHAMPTON** par « **Silver City** ».

PIERRE PAGÈS



MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT - DÉCORATION

ANCIEN MODERNE

100, FAUBOURG SAINT-ANTOINE · PARIS XII^e

DID 89.20-21-22

Pub. A. Préaux

la meilleure secrétaire

chez soi...

...ou en voyage

HERMES Baby

un produit **paillard**

La plus compacte des portatives légères (3,6 kg, coffret compris), appréciée déjà par un million d'usagers. Les caractéristiques essentielles d'une plus grande machine: clavier, chariot, cylindre, ruban, écriture et toucher normaux. Performances remarquables. Exécution standard et de luxe.

Demandez notice gratuite :HB-PFR

AGENCE EXCLUSIVE POUR LA FRANCE :

GASPARD TRUMPY & CIE (S.A.R.L.) CAP. 75 MILLIONS DE FRS
12 R. CAUMARTIN, PARIS IX^e^
TEL. : OPE 30-47

et chez 300 revendeurs de Paris et de Province

le paradis des sports d'hiver

NEIGE!

la station
"Parisienne" par excellence en Italie...

... de Novembre à Pâques

SESTRIERE

m. 2035

l'ensoleillée

ITALIE - ALPES DU PIÉMONT - TURIN

détente et joie de vivre..

champs de ski incomparables et un équipement sportif unique...

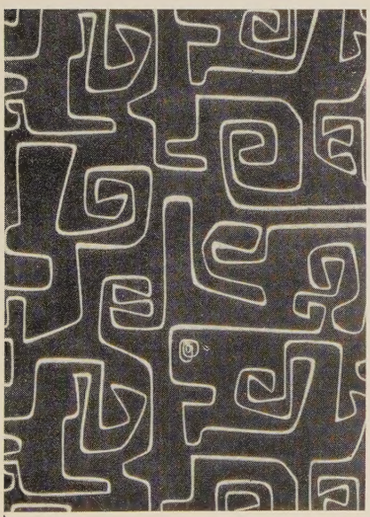
hospitalité réputée...

SOLEIL!

SANTÉ!

RENSEIGNEMENTS: S. A. ESERCIZI DEL SESTRIERE - TURIN, VIA B. BUOZZI 10 - TELEGR. TURISES

pubblimomo



KISSEL

DÉCORATEUR

15-17, rue des Fripiers
(Galerie du Centre)
BRUXELLES
Tél. 13.0009

ÉDITEUR
DE LA COLLECTION
NEW-LOOK 58

Papiers peints
exclusifs

•

TISSUS
D'AMEUBLEMENT
STYLES
ET
MODERNES

GALERIE DE VENTADOUR
9, rue des Beaux-Arts, Paris — Odé. 00-29

ISCAN

Prix du Dôme 1956

— du 1er au 28 Février —

DES RELIURES POUR NOTRE SUPPLÉMENT THÉATRAL

Devant le succès remporté par le Supplément Théâtral compris dans l'abonnement « T », nous avons prévu des reliures Aclé d'un système spécial et au format de cette livraison.

Ces reliures peuvent contenir les douze fascicules parus dans l'année. Elles sont vendues au prix de 700 fr. chacune.

SAINT-LOUIS

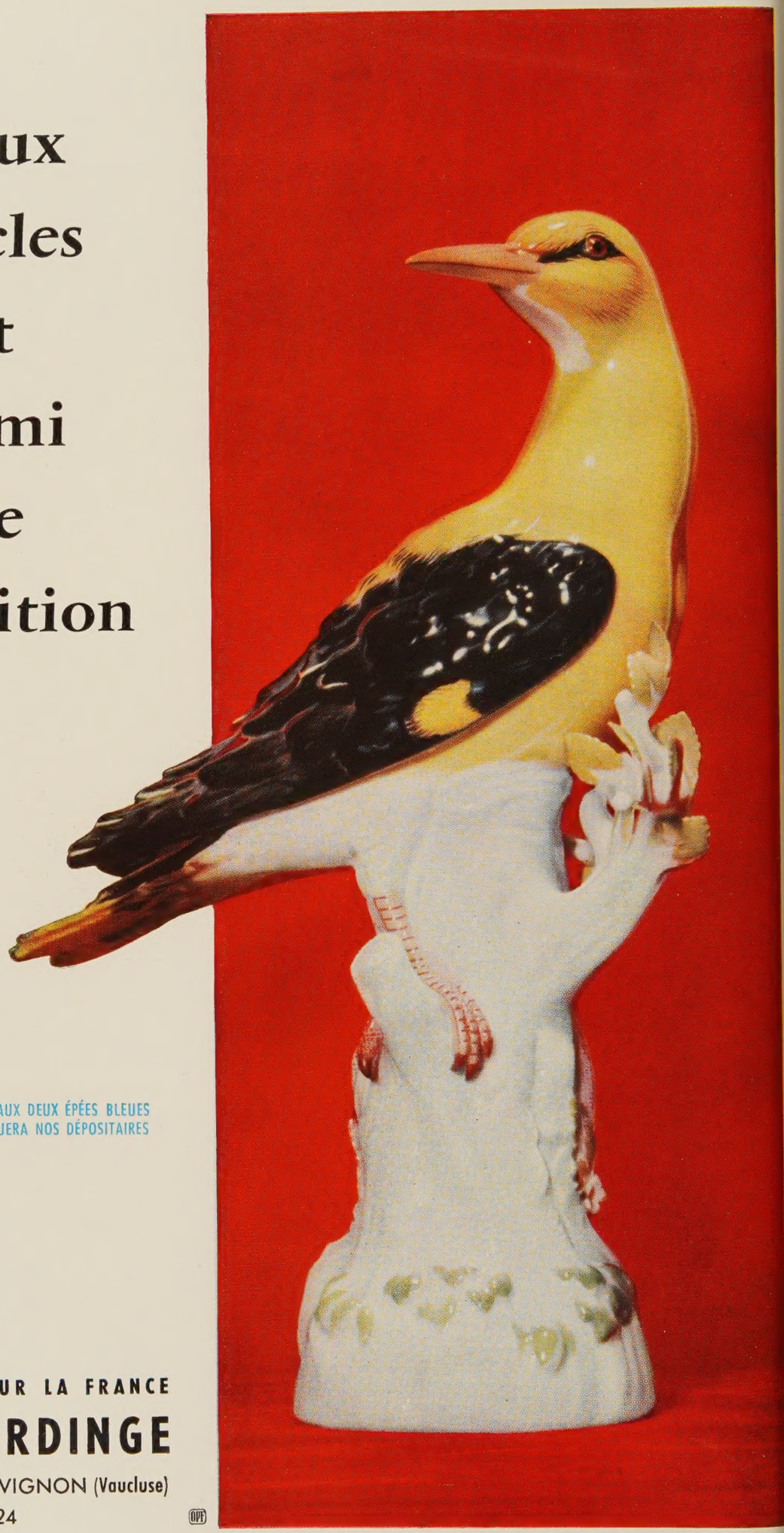
Cristal de France

Service "Camargue"

ON D'ÉCHANTILLONS : 30, RUE DE PARADIS, PARIS-X^e - Cristalleries à Saint-Louis-les-Bitche, Moselle, depuis 176

PORCELAINE DE MEISSEN

Deux Siècles et demi de Tradition



LE BLASON AUX DEUX ÉPÉES BLEUES
VOUS INDIQUERA NOS DÉPOSITAIRES

AGENT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE

ETS VANGERDINGE

80, Rue BANASTERIE - AVIGNON (Vaucluse)

TEL. 32-24

ÉCHOS ET INFORMATIONS

s 90 ans du général Weygand.

C.E.P.E.C. (Centre d'études politiques et iques) a, dans les Salons du Cercle mili- re, donné le 19 janvier un déjeuner à ccasion du 90e anniversaire du général eygand, avec la participation des princi- les associations civiles et militaires que éside le général et des anciens combattants i ont servi sous ses ordres. Nous ne uvons que nous associer à l'hommage du au grand soldat dont le nom est si oitement lié à celui du maréchal Foch, dont la longue carrière est le symbole la continuité française.

ix littéraire.

Prix littéraire Antoine de Rivarol sera cerné pour la huitième fois en mars. ppelons qu'il est destiné à couronner une vre écrite directement en français par un rivain de nationalité étrangère n'apparte- nt pas à un pays où le français est la langue icielle. Le jury est composé de MM. Émile nriot, Gabriel Marcel, François Mauriac, an Paulhan, Jules Romains, Daniel-Rops, an Schlumberger, Jules Supervielle, Henry oyat.

musée Jacquemart André.

an-Gabriel Domergue, conservateur du usée Jacquemart André, annonce une série xpositions faisant suite à celle qu'il vient consacrer à Léonard de Vinci et qui permis aux Parisiens de découvrir nsemble de dessins et de documents ésentés cet été au musée des Beaux-Arts Tours.

pisseries signées.

Association des peintres-cartonniers de pisserie vient de décider que toute tapis- ie d'un de ses membres devra désormais rter, outre la signature tissée dans la me, une signature autographe apposée au rso, sur la petite pièce de toile appelée olduc ». Chaque œuvre se trouvera ainsi thentifiée.

e exposition.

dessinateur Flip, dont nos lecteurs nnaissent bien les illustrations, annonce e exposition à la Galerie Jacob, 23, rue naparte, du 2 au 23 février. Il présentera bestiaire humoristique, des dessins, des uaches, des montages utilisant des plumes des objets divers, des ombres chinoises.

s découvertes du XXe siècle.

librairie Larousse vient de publier un portant ouvrage consacré aux *Grandes couvertes du* XXe *siècle* et réalisé sous la ection de Louis Leprince-Ringuet, de cadémie des Sciences, professeur à l'École lytechnique, bien connu pour ses travaux les rayons cosmiques et sur l'énergie ato- mique. Ce livre, qui est la somme des découvertes de notre temps dans tous les domaines (four solaire, utilisation des marées, énergie nucléaire, électronique, aviation supersonique, bathyscaphe, radioastronomie), est conçu pour un public ne possédant pas toujours de culture mathématique et scientifique. C'est un grand ouvrage de vulgarisation.

Notre Encyclopédie du Théâtre contemporain.

De nombreux lecteurs ont déjà souscrit à cet ouvrage qui doit faire date dans l'histoire du théâtre et des arts et qui complétera si heureusement notre collection *Théâtre de France*. Nous précisons que, vu l'importance de la documentation et notre souci de qualité, nous avons dû reporter au printemps prochain la date de publication du premier volume. Nous prions les souscripteurs de nous en excuser.

« Le progrès n'est pas en marche ! »

C'est sous ce titre humoristique qu'un lecteur suisse, M. René Dupuis, nous fait parvenir la photographie reproduite ci-dessous et prise à Nasbinals en Lozère. Il faut reconnaître que la vie de ce village ne cadre guère avec le nom prometteur de l'hôtel !

9e Salon du Groupe « Contraste » à Lyon.

Après son exposition personnelle — la première à Paris — à la Galerie Ror Volmar en novembre dernier, Jean-M. Héraut a organisé, en sa qualité de président et cofondateur du groupe « Contraste », le 9e Salon de cette Association artistique qui s'est tenu à Lyon du 12 janvier au 3 février. « La vie d'un artisan d'art », tel était le thème proposé cette année. Des peintres, sculpteurs, graveurs de Paris et de province ont présenté leurs œuvres en même temps que les artisans. Et, sous la dénomination « le coin de la première chance », une salle avait été réservée aux artistes exposant pour la première fois dans ce Salon, ceci dans le but de découvrir et de faire connaître des jeunes.

Tables folkloriques de Noël.

Au profit des réfugiés hongrois, des tables folkloriques de Noël ont été présentées dans les salons d'exposition de la Manufacture de porcelaines de Herend, boulevard Malesherbes, avec le concours des représentants culturels des pays exposants. La photographie ci-dessous représente la table de la Grande-Bretagne décorée par Mrs. Victor Coates. Les assiettes avaient été aimablement prêtées par Lady Deterding ; les faisans d'argent par la Maison Colonne ; les napperons par la Maison Noël ; les tables et les chaises par la Maison Maple ; les verres par la Maison Kirby Beard et l'argenterie par Mrs. Victor Coates.

Phot. J. Boullier de Branche.

Le marché français.

Notre confrère *Vendre* a fait paraître son numéro spécial annuel *le Marché français* (1957), de Paul Nicolas. Cet ouvrage très documenté offre une vue complète du commerce français d'aujourd'hui ; il comporte toutes les statistiques, officielles ou non, qui peuvent être utiles aux hommes d'affaires, l'indice de richesse vive de toutes les villes et localités de quelque importance, les 5.000 plus grands établissements avec leur adresse ainsi que des renseignements précis sur la presse et sur les autres modes de publicité.

Une inauguration.

En décembre dernier, M. Carlos Leprêtre, directeur des Établissements Leprêtre, a offert un cocktail inaugurant une exposition d'étoffes imprimées et brodées pour l'ameublement. Cette réception était présidée par le docteur J. Conombo, député, ancien secrétaire d'État aux Affaires économiques.

La nouvelle revue du Lido.

En décembre dernier a été présentée à la presse la nouvelle revue du Lido sous le titre : « C'est magnifique ». Ce titre prometteur n'a pas déçu, car le spectacle était à la fois très varié et très artistique. Les spectateurs ont apprécié particulièrement les tableaux présentant les « bains antiques », les impressions sur glace et le Tyrol. La partie humoristique et comique a été parfaitement assurée par les Bernard ainsi que par Harrisson et Fisher.

SI MON PÈRE AVAIT SU...

VLAMINCK. LES COQUELICOTS

Ce tableau que Vlaminck n'a pu vendre 150 francs en 1906, a trouvé acquéreur pour 200 francs en 1912. Un amateur anglais l'a payé 4 millions en juillet dernier.

Il est trop tard pour acheter des Cézanne, des Degas, des Monet, des Renoir, des Sisley, etc. Mais, bien conseillé, vous pouvez acquérir les peintres d'aujourd'hui qui seront les maîtres de demain.

RAOUL PRADIER. APRÈS LE BAIN, toile de 45×24

RAOUL PRADIER, né le 16 août 1929 à Bagnolet-sur-Seine, obtint la Bourse du Prix Antral en 1952, le Prix du Salon de la Jeune Peinture en 1955, le Prix de la Critique en 1956. Il a exposé pour la première fois à la Galerie Framont en 1955. Dès maintenant il prépare une grande exposition qui aura lieu à la Galerie Romanet à la fin de 1957.

GALERIE ROMANET

« LA PLUS BELLE GALERIE DE PARIS »

18, AVENUE MATIGNON

ÉLYSÉES 98-11.

LES DÉMOLISSEURS

De mes fenêtres, dans une rue de la rive gauche, je voyais depuis bientôt vingt ans deux petites maisons. Leur pur style Louis XVI, la pente vive de leurs toits où s'encastraient de gentilles fenêtres coiffées de tuiles marron, reposaient les yeux et l'esprit de la monotonie des couvertures de zinc et des balcons de ciment. Elles avaient une âme qui vient de s'envoler, car leur corps, on l'a tué. Leur charme désuet était devenu, à notre époque, par trop provocant. Je leur avais dit en passant : « Cachez-vous ! Rentrez la tête ! Vos pots de géraniums accrochés aux gouttières sentent le fagot du bûcher ou le chrysanthème du cimetière. » C'est fait. Chaque matin mon sommeil et mon cœur sont percés de grands coups de pioches, ébranlés par le choc des effondrements. Les démolisseurs sont là, exécuteurs d'une sinistre besogne : faire tomber, au petit jour, des fenêtres avec leurs bonnets. Sans doute, d'autres ouvriers viendront qui bâtiront une maison de dix étages et qui — comme l'écrit Marcel Jouhandeau dans son beau livre *Réflexions sur la vieillesse et la mort* — me donneront « l'impression d'assister à un ballet, quand ils se rassemblent pour étayer une poutre ou se séparent en ordre pour courir à leurs outils, dont pas un ne ressemble à un autre... » Et peut-être alors, comme lui, je les applaudirai.

Car, bien sûr, je ne m'en prends ici qu'à ceux qui détruisent ou dénigrent sans rien construire, à ces démolisseurs de tous genres qu'il ne faut pas confondre avec les bousculeurs de routines et de préjugés. Ceux qui placent des bombes dans nos églises alors que nous avons toujours respecté leurs mosquées ; ceux qui assassinent les médecins qui les ont soignés ; ceux qui prétendent accéder au rang de nation évoluée en mutilant des femmes et des enfants. Démolisseurs, ceux qui ont chassé de leur pays des centaines de savants et de professeurs qui leur avaient tout appris. Démolisseurs, chez nous, ceux qui ricanent des religions et n'ont rien à proposer d'autre ; ceux qui sapent le moral de nos jeunes et le respect de notre armée ; ceux qui, à peine déchargés de hautes fonctions, n'aboutissent en publiant des « Mémoires » grassement rétribués qu'à s'ensevelir eux-mêmes sous les décombres. Démolisseurs, ces anciens présidents du conseil qui, dès le lendemain de leur chute, n'ont plus qu'une pensée : abattre leur successeur. Démolisseurs, ces artistes qui s'acharnent dans leurs œuvres à défigurer la créature de Dieu, à avilir corps et visages, et qui baptisent art ce qui n'est qu'immondice.

Mais de la démolition pure, voici le cas récent le plus sordide : renverser sur le lieu même d'un magnifique ouvrage dont on veut s'emparer la statue élevée à l'homme qui l'a fait. La presse a bien parlé de quarante-neuf épaves : elle n'a pas tout dit. Elle n'a pas dit que le plan de sabotage avait été conçu des mois auparavant, qu'il ne s'agissait pas de bloquer temporairement mais bien de systématiquement détruire. Elle n'a pas conté qu'à coups de dynamite on avait fait exploser, sauter, éclater ou couler des grues avec des flèches plus hautes que l'Arc de triomphe, entremêlant en un monceau confus leurs poutrelles brisées, le remorqueur le plus puissant du monde, d'immenses pontons désormais sur le flanc couchés, des ateliers de réparation occupant des milliers d'ouvriers, des centraux téléphoniques, des centaines de machines-outils ultra-modernes, des dragues toutes neuves, des docks flottants et des bateaux pilotes, des cargos bourrés depuis des semaines de ferraille et de ciment pour rendre leur dépeçage suprêmement difficile (1). Des milliards perdus, un champ de ruines qui sera beaucoup plus long à déblayer qu'on ne l'a écrit, et surtout à réparer. Au pied du Sinaï, une vision d'Apocalypse.

Rage stérile, aveu d'impuissance, acte de haine dont le monde entier pâtit. Honte pour l'humanité qui ne retombe pas seulement sur ceux qui ont exécuté, mais plus encore sur ceux qui ont excité. Les mêmes qui, en Europe, ont saccagé une capitale mais n'ont pas réussi à démolir l'espoir de millions d'hommes en leur religion et en leur patrie.

(1) Voir le *Journal de la Marine Marchande* du 22 novembre 1956.

Olivier Quéant

IL Y A 200 ANS NAISSAIT

MARIE-PAUL-JOSEPH-GILBERT DE MOTIER MARQUIS DE LA

LIBÉRATEUR DE

Le marquis de La Fayette d'après une gravure du temps.

L'ennui, l'ennui des interminables soirées d'hiver assiégeait le cœur du jeune officier de cavalerie que le service du roi, en ce mois de décembre 1775, enfermait dans les fortifications de Metz où le froid et la brume tenaient aussi garnison. Il est vrai que Marie-Paul-Joseph-Gilbert de Motier, marquis de La Fayette, s'ennuyait moins dans cette citadelle que dans sa famille, moins surtout qu'à Versailles où la noblesse s'abandonnait à un doux farniente pour monter plus fraîche et dispose les marches des échafauds de 93.

Le capitaine La Fayette était fait pour séduire ; seulement il tenait à démontrer que la plus exquise politesse n'était pas incompatible avec le caractère d'un homme d'action ; il s'obstinait aussi à croire que les vieux principes de la monarchie absolue ne représentaient peut-être pas l'oméga de la politique française, même s'ils en avaient été l'indispensable alpha. En bref, le capitaine La Fayette était un libéral, autant par clairvoyance, d'ailleurs, que par conviction philosophique ; et comme il était intelligent, il saurait toujours se placer au plus fort du courant de l'histoire sans se laisser engloutir par ses tourbillons.

La nouvelle de l'insurrection américaine contre la domination anglaise l'atteignit en Lorraine. Il y vit le premier symptôme du grand élan des hommes vers les horizons encore assez mal connus de la liberté. Le duc de Gloucester, qui n'aimait guère son frère, le roi d'Angleterre, acheva de convaincre le fougueux capitaine de la légitimité de la cause des rebelles ; le comte de Broglie, le vicomte de Noailles et le comte de Ségur s'enflammèrent à leur tour. C'est ainsi qu'un beau matin on vit les quatre héritiers des quatre plus aristocratiques familles françaises galoper jusqu'à Versailles et se jeter aux pieds du roi pour lui demander l'autorisation de fonder une république au delà des mers.

La monarchie secourt la République.

Un paradoxe en appelle un autre. Louis XVI n'était pas hostile à ce projet, et Vergennes, son ministre des affaires étrangères, y décelait un moyen pratique de saper la supériorité britannique. Tout ceci eût été de peu de poids si le sentiment ne s'en était pas mêlé ; la France est traditionnellement impuissante, tant qu'elle ne tombe pas amoureuse d'un homme ou d'une idée ; or, en 1776, elle était éprise de l'Amérique.

L'Amérique pour elle était symbolisée par Franklin. On avait vu, jour après jour, ce petit bonhomme parcourir les pavés de Versailles, frapper inlassablement aux portes ; on avait vu sa silhouette de batracien sympathique se dessiner derrière toutes les fenêtres des antichambres ministérielles ; le bruit de sa canne heurtant les dalles de marbre sonnait comme le tocsin de la liberté. La monarchie agonisait ; les caisses étaient vides, l'armée désuète, la flotte vermoulue et le peuple affamé. Mais qu'importe ; le charme de Franklin était irrésistible : en cinq ans, deux milliards vont sortir des caisses, l'armée bousculera l'Angleterre, la flotte aura la maîtrise des mers, les vaisseaux gorgés de grains ravitailleront l'Amérique, et la monarchie, se sabordant avec panache dans cet ultime sursaut, assurera avec deux siècles d'avance le pain quotidien de la France républicaine. « Le résultat à atteindre vaut plus que le risque », disait Vergennes. Le risque, c'était la Révolution.

Seulement, il était difficile de soutenir ouvertement l'Amérique contre la puissante Angleterre. La Fayette

Hubert Robert qui fut l'ami et l'iconographe de La Fayette a fixé sur la toile cette image romantique du vaisseau La Victoire *quittant l'Espagne pour cingler vers l'Amérique.*
Phot. Yan.

EN AUVERGNE

FAYETTE

L'AMÉRIQUE

LA FAYETTE CITOYEN

1.

Avant de partir pour l'Amérique La Fayette s'en alla voir Franklin, de la jeune république (1) ; puis il gagna Bordeaux, où l'attendait la goélette La Victoire *(2). Après une escale en Espagne, il ralliait l'armée de Washington et s'élançait à l'assaut des lignes anglaises (3).*

2.

3.

en fut le premier informé. Vergennes voulait bien ouvrir les arsenaux, vendre aux insurgés des armes dont il accepterait de différer interminablement le paiement et charger Beaumarchais d'appliquer cette première version de la « loi prêt-bail »; il voulait bien que des volontaires français rejoignent les forces américaines, mais il ne voulait pas être soupçonné de les y encourager.

Un libérateur de vingt ans.

Le départ de La Fayette était un peu trop voyant. Il acheta un bateau et Vergennes l'invita à ne pas lever l'ancre ; il s'embarqua à Bordeaux et Vergennes le somma de rejoindre son régiment ; il mit le cap sur l'Espagne et Vergennes lança contre lui une lettre de cachet. C'était le 26 avril 1777, La Fayette n'avait pas encore vingt ans. Pour toute explication, il avait adressé à sa jeune épouse, seconde fille du comte d'Ayen, ce petit mot : « J'espère que pour l'amour de moi vous ferez une bonne Américaine. »

La traversée ne fut troublée que par l'approche de deux bricks français qu'un coup de vent chassa, comme par hasard, de la route suivie par le navire de l'insoumis. Après sept semaines de navigation, La Fayette débarqua à Georgetown avec ses compagnons. Il acheta des chevaux et fit route vers Philadelphie où Washington campait avec onze mille hommes.

L'accueil de l'armée américaine fut glacial et le Congrès le reçut comme un aventurier. Mais il était suffisamment perspicace pour comprendre que son premier devoir était de ménager la susceptibilité de la jeune nation. Aux rebuffades, il répondit en ces termes : « Je suis venu pour apprendre et non pour enseigner. D'après mes sacrifices, j'ai le droit d'exiger deux grâces : l'une de servir à mes dépens, l'autre de commencer à servir comme volontaire. » Ce langage fut immédiatement entendu de Washington qui fit nommer son nouvel ami major général de l'armée américaine. Le titre était aussi pompeux que l'armée était misérable. Volontaires sans solde, soldats sans uniforme, sans arme et sans discipline : la partie n'était pas facile en face des régiments britanniques qui tenaient avec les grandes villes les clefs des magasins de vivres. Heureusement les officiers anglais ne prenaient-ils pas tout à fait cette guerre au sérieux et négligeaient-ils de se battre avec la conviction et l'opiniâtreté qui font oublier l'heure du thé.

Le 11 septembre 1777, La Fayette connut l'épreuve du feu : les Anglais attaquaient Philadelphie. Son seul succès fut en dépit d'une blessure à la jambe d'empêcher ses soldats de fuir trop loin et d'échapper à l'ennemi. Six semaines de convalescence passées à approfondir le traité des « guérillas », qu'il avait emporté de France, allaient être d'un fructueux profit.

La situation des insurgés n'était guère brillante. Les Anglais occupaient la côte. Howe marchait sur Philadelphie, Clinton campait à New-York, Burgoyne patrouillait avec de fortes divisions à la frontière du Canada, Boston ne cachait pas ses sentiments loyalistes.

Washington et La Fayette en étaient réduits à hiverner dans les marécages de Valley Forge et leurs soldats avaient l'unique ambition de rentrer chez eux.

Embuscades et diplomatie.

En janvier 1778, il fut décidé que La Fayette s'en irait guerroyer sur les marches canadiennes. Hélas ! arrivant

ES DEUX MONDES

4.

5.

6.

A la frontière canadienne, La Fayette rallie à la cause de l'Indépendance les tribus indiennes seules capables de tenir la forêt (4). L'assaut des redoutes de Yorktown devait parachever la victoire (5). Rentré en Europe, il est reçu comme conseiller par l'état-major prussien (6).

à Albany, le jeune major général ne trouva qu'une centaine d'hommes alors qu'on lui avait promis une armée. Et le projet d'expédition fut abandonné. Mais il y avait dans ces parages d'éventuels alliés dont il serait bon de forcer la sympathie : les Indiens. Experts dans l'art de la guérilla, les tribus Mohawk méritaient qu'on les traitât avec déférence. Cinq cents sauvages bariolés et emplumés se rendirent au rendez-vous que leur fixa La Fayette ; il en reçut le titre de Kayewla et la promesse que les troupes de Burgoyne rencontreraient des obstacles imprévus dans les forêts du Nord. Puis le major regagna les boues de Valley Forge.

Le printemps fut fatal aux deux adversaires. Burgoyne errant, la mort dans l'âme, sur les pistes forestières, perdait un jour ses chariots de ravitaillement, le lendemain ses canons et ne retrouvait les uns et les autres qu'au détriment de ses effectifs. Il finit par remettre son épée aux mains du général Gates qui le traquait sans l'attaquer. Ses cinq mille hommes se fondirent instantanément dans le creuset américain.

C'était là une victoire dont Washington et La Fayette ne pouvaient estimer le prix. Les deux mille fantômes en guenilles qui les entouraient n'avaient guère un visage de vainqueur. Mais la reddition de Burgoyne avait eu un écho considérable en Europe. Beaumarchais s'était précipité à Versailles, brisant un carrosse dans les allées de Saint-Cloud, pour annoncer la nouvelle à Louis XVI qui s'empressa de reconnaître officiellement l'indépendance américaine ; en même temps, la correspondance échangée entre La Fayette et le gouvernement français prenait un ton plus officiel. Franklin, commis voyageur de la liberté, devenait son ambassadeur ; et au Parlement britannique même, où les Tories reconnaissaient sportivement la défaite, les Whigs préparaient la réconciliation anglo-américaine en appelant l'armée de La Fayette : « notre armée ». Il est probable cependant que si Howe était alors sorti de Philadelphie, s'il s'était pour cela arraché aux bras de Miss Murray, il eût pu en quelques heures écraser à Valley Forge l'âme de la résistance américaine. Washington et La Fayette, étendus côte à côte sous une même tente battue par le vent le savaient bien, et ils épiaient à chaque instant le galop du messager annonciateur de la fin de leurs espérances. Mais la flotte française avait pris la mer et faisait voile vers Newport. Cette première intervention navale se borna à une symbolique et inefficace démonstration de solidarité. La tempête s'en mêlant, les navires anglais et français se cherchèrent sans se trouver. Washington et La Fayette reprirent la dure et décourageante guerre d'usure.

Clinton, qui avait succédé à Howe, décida de ramener l'armée britannique de Philadelphie à New-York. Retraite hasardeuse que les insurgés purent entraver sans réussir à la compromettre. Poursuivant l'ennemi, Washington et La Fayette installèrent leur quartier général à West Point, et l'attente démoralisante recommença. Ils envoyèrent Gates dans le sud pour activer les guérillas. Gates fut battu en rase campagne, mais comme il arriva toujours dans cette étrange campagne, le vainqueur sortit plus épuisé du combat que sa victime. Les escarmouches se déplaçaient sans cesse, sporadiques, incertaines ; les adversaires semblaient se fuir, se craindre ou se guetter.

Alors, excédé par l'inaction, La Fayette décida de se rendre à Versailles. Il quittait l'Amérique pour la sauver,

DE YORKTOWN

A l'aube d'octobre 1781, les troupes françaises commandées par Rochambeau débarquent sur les plages de Yorktown. Elles feront leur jonction avec les insurgés de La Fayette qui harcelaient l'armée de Cornwallis retranchée dans la ville.

Voici les uniformes (1 et 2) des régiments français qui vinrent prêter main-forte aux squelettiques bataillons américains. Près de deux siècles plus tard les héritiers des insurgés traversaient l'Atlantique et libéraient les libérateurs de leurs aïeux (3).

1.

2.

… les temps ont changé !… … matériel de guerre a …ns de pittoresque en 1944 …n 1781, mais l'âme des …battants reste la même. …romanches sera la réplique …Yorktown. L'objectif final …e identique : la liberté.

A ARROMANCHES

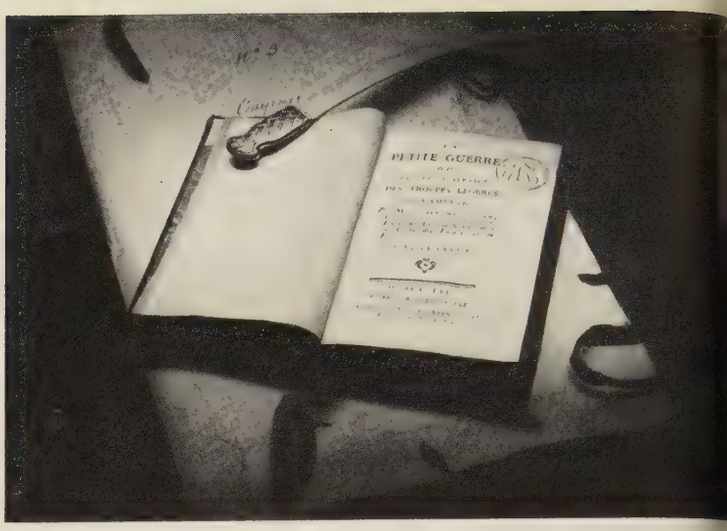
…ne. 3.

pour revenir à la tête d'une armée fleurdelisée dont la seule mission serait de vaincre et de regagner la France. Washington mit à sa disposition *L'Alliance*, le plus beau bâtiment de sa flotte. En février 1779 La Fayette débarquait à Brest. Un an plus tard, presque jour pour jour, il annonçait à Washington que six mille Français commandés par Rochambeau traversaient l'Océan et cantonneraient en juillet à Newport.

Fantômes héroïques.

Washington accueillit la nouvelle les larmes aux yeux. Désormais, la victoire était certaine ; nul ne savait que vingt mois d'un long calvaire allaient encore s'écouler. Les renforts français, insuffisants, demeuraient bloqués à Newport et la trahison du général américain Benedict Arnold livrait pratiquement Washington pieds et poings liés à l'Angleterre. Une seule issue : porter la guerre en Virginie. La Fayette prend la direction des opérations. Le 17 mars 1781, il est à Williams-Burg : « A la suite d'une conversation avec le gouverneur de cet État, j'ai appris qu'il y avait ici une grande pénurie de chevaux ; aucun de ceux qui ont été fournis ne peuvent servir d'attelage pour l'artillerie. Peut-être pourrions-nous utiliser des bœufs? »
Le 17 avril il est à Baltimore : « Je crains que l'État de

En France, la victoire de Yorktown fut notamment célébrée par les modistes qui firent ainsi voguer les caravelles de l'amiral de Grasse sur les boucles blondes des duchesses et des favorites.



I.

VICTOIRE ET MÉDITATION

Virginie ait besoin d'une aide immédiate. Cette seule considération m'incite à avancer par marches forcées et pour cela à réquisitionner un grand nombre de chars et de chevaux. De grands dangers réclament de grands remèdes. »

Les troupes anglaises, commandées par Cornwallis, évoluent sous ses yeux. Il les suit, il évalue leur force, leur fraîcheur, leur puissance de feu. Toute attaque serait un suicide, mais il ne perd pas espoir : « Une supériorité navale française n'est pas une hypothèse invraisemblable... Il semble que Cornwallis ait l'intention de s'arrêter à York et d'élever des fortifications. Les mobiles de ce nouveau plan m'échappent encore. Ma position défensive ne sera pas aussi bonne ; mes possibilités offensives sont encore pires. Une partie de mes soldats n'ont pas d'armes et la totalité d'entre eux est inapte à toute opération militaire. Je continue à manœuvrer. »

Ces réflexions datées du 6 août 1781 sont tragiques dans leur sécheresse. D'un côté des régiments bien entraînés, bien équipés. De l'autre, des spectres armés de bâtons.

16 août 1781 : Camp Forks sur la rivière York. « Il y a un siècle que nous n'avons pas mangé. »

20 août 1781 : « Cornwallis est sur le point de prendre l'offensive. »

26 août 1781 : « Il y a onze jours que nous n'avons pas eu une seule goutte d'alcool... La plupart des hommes dévorent une nourriture avariée et ils n'ont pas d'armes. Si Cornwallis l'apprend... »

4 septembre 1781 : « Les troupes françaises ont débarqué à Jamestown sans le moindre ravitaillement. »

11 septembre 1781 : « Je voudrais dormir ce soir, mais je ne le puis car je pense à ce qui nous attend demain. Il n'y a pas un seul grain de farine dans le camp franco-américain. Que devons-nous faire? Je ne sais... »

Washington nous voici !

Il fallait vaincre, La Fayette le savait. A l'aube du 19 octobre, il vit poindre à l'horizon de la mer l'escadre de l'amiral de Grasse : les vingt-huit frégates ancrées à Newport depuis près de deux ans la suivaient de près, et seize mille hommes rejoignaient les squelettiques bataillons des insurgés. Huit jours plus tard, Cornwallis capitulait sans condition et remettait son épée à Washington.

La Fayette triomphait sur le front militaire et sur le front diplomatique. Son opiniâtreté devant Yorktown, où il avait fixé l'élite des brigades anglaises, trouva son écho dans l'acharnement avec lequel il défendit à travers l'Europe l'esprit de l'insurrection américaine. Le champ de bataille était désormais dans le Vieux Monde. La France monarchiste l'accueillit avec un enthousiasme délirant, mais lui pensait déjà à rédiger cette « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen » française dont Jefferson avait ciselé la version américaine et qui allait devenir la pierre tombale des Capétiens.

La tourmente révolutionnaire apaisée, La Fayette se retira dans son château de La Grange et se mura dans ses souvenirs. Au faîte du toit, le paratonnerre dressé par Franklin ; agrippé au mur, le lierre planté par Fox, premier ministre d'Angleterre ; dans la tour d'angle, les souvenirs de ses campagnes ; dans la bibliothèque, les œuvres des encyclopédistes, les manuels militaires, les discours de Washington, les manifestes de Joe Adams, le recueil des Lois Fédérales.

Ici, le parfait amant de la liberté a méthodiquement disposé sur les rayons les secrètes formules de son art. Mais mieux que dans les livres, les manuscrits ou les lettres des hommes d'État d'outre-Atlantique, c'est dans les yeux des milices américaines massées devant Yorktown qu'il avait pu lire les articles de sa foi.

Et la petite flamme de fierté et d'espérance qui s'alluma un soir d'octobre 1781 dans les prunelles des insurgés vainqueurs allait se propager à travers toute l'Europe. Désormais, de Paris à Berlin, de Madrid à Moscou, de Varsovie à Budapest, elle ne s'éteindra plus.

Claude Baignères.

Ce petit livre, synthèse de l'art de la guérilla, est aujourd'hui encore déposé sur la table de chevet de La Fayette. Il fut le bréviaire militaire de l'insurrection américaine (1). Le château de La Grange, où se retira le général victorieux, a conservé intactes entre ses hautes murailles fortifiées les archives du « Libérateur »; le comte de Chambrun, héritier de La Fayette, poursuit l'inventaire méthodique de ce trésor jusqu'ici inexploré et dont la découverte éclairera d'un jour parfois surprenant l'épopée américaine des armées du roi de France (2 et 3).

Photographies F. et J. Beyda.

2

3.

TOURISME AU PAYS DE LA FAYETTE

Visiter l'Auvergne sur les pas de La Fayette, c'est suivre les traces d'un enfant ; car lorsque, s'engageant dans l'armée, le futur héros de l'indépendance commença sa vie d'homme, il n'avait que quinze ans. Entre l'enfant et l'homme il n'y eut pas place pour l'adolescent ; il avait brûlé toutes les étapes et joué le rôle d'adulte, alors qu'il aurait dû jouer tout simplement. (Et ce rythme ne se ralentira pas : il se mariera à seize ans et s'embarquera à dix-neuf ans pour la grande aventure.)

Dès sa naissance au château de Chavaniac, entre Brioude et Le Puy-en-Velay, il sembla marqué par un destin qui se refusait à faire de lui un petit garçon comme les autres : son père fut tué lorsqu'il avait deux ans, dans la bataille de Minden en Westphalie ; sachant à peine marcher, il se trouvait donc héritier d'un titre et d'un domaine ; et il allait prendre trop tôt l'habitude de vivre en maître, de conquérir sa liberté, de refuser toute discipline. Le Velay sauvage fut le creuset où se trempa son caractère ; dans ce pays rude, parfois chaotique, où la nature ne semblait obéir à aucune logique, à aucune harmonie traditionnelle, il acquit ce besoin d'indépendance qui fut à l'origine de tous ses actes. Sur cette terre de pèlerinages où la foi flambait au sommet de chaque roc sous forme d'un sanctuaire ou d'une statue, il trouva l'enthousiasme.

Le château où s'écoula la jeunesse du petit Gilbert de Motier, marquis de La Fayette, existe encore presque intact ; sa longue façade flanquée de tours d'angles domine un paysage que le temps n'a guère changé ; et l'ordonnance intérieure a été pieusement respectée par les héritiers, puis par le gouvernement américain qui a acquis le domaine. La chambre natale, en particulier, est restée telle que la vit la jeune mère, le 6 septembre 1757, entre les rideaux rouges du lit à baldaquin.

Terre de légendes et de miracles.

Que pourrait-on savoir des premières années de La Fayette alors que, par un fait étrange, ses contemporains ne nous ont pas aidés à connaître sa vie d'homme ? Il faut nous borner à l'imaginer dans ce décor d'Auvergne tantôt simplement vallonné, tantôt creusé de gorges et hérissé d'éperons. Sans doute allait-il parfois en voiture avec sa mère jusqu'au Puy, les jours de grand pèlerinage. A la cadence régulière du trot, ponctué de sonnailles, il regardait défiler les paysages ; et, pour rompre l'ennui du trajet, la voix maternelle s'élevait à chaque tournant de la route pour conter quelque belle histoire. A gauche, surgissait le château de Polignac, construit sur une haute table de basalte qui domine de cent mètres la plaine et déjà connue dans l'antiquité ; c'était alors le récit d'un prodige qui défraya longtemps les chroniques romaines : le miracle de l'Apollon dont la bouche de pierre proférait des présages... Dans un caveau creusé au pied du plateau, les pèlerins, venant des provinces les plus reculées de l'empire, interrogeaient le dieu à voix haute, après avoir, bien entendu, déposé une offrande ; puis ils gravissaient la montagne pour entendre, au sommet, la statue d'Apollon répondre à leurs questions. Ils se prosternaient alors, émerveillés, sans savoir que la divine parole n'était en réalité que celle des prêtres qui avaient, par un puits dans le rocher, entendu leur demande. Au moyen âge, les dieux ayant changé, il se produisit d'autres miracles : le promontoire appartenait aux Polignac, dont l'histoire tumultueuse fut riche en épisodes : celui, par exemple, du farouche vicomte Héracle, seigneur et brigand condamné par l'évêque à venir se faire fouetter, la corde au cou et pieds nus, devant l'église de Brioude... et qui obéit à cet ordre ; mais il fut touché par la grâce et revêtit l'armure des croisés. Comme toutes les histoires, celle-ci commençait mal et finissait bien. Depuis lors la famille de Polignac se mit au service des rois de France.

LE CHATEAU OÙ NAQUIT LA FAYETTE

C'est au château de Chavaniac dont la longue façade domine la campagne, que naquit La Fayette le 6 septembre 1757. La chambre où le futur héros de l'indépendance américaine vit le jour est restée intacte, pieusement conservée par les propriétaires actuels du château. En lettrine : la statue de La Fayette au Puy-en-Velay.

Phot. Serraillier.

LE PUY, VILLE SAINTE

Du haut des coteaux qui l'entourent, Le Puy apparaît hérissé d'étranges rochers, tous surmontés de sanctuaires ou de statues : au premier plan, le rocher Saint-Michel et l'église dédiée à l'Archange ; au fond le rocher Corneille et la statue monumentale de la Vierge ; puis, moins élevé, le mont Anis et la cathédrale construite en encorbellement.

1.

LA CATHÉDRALE ET SON CLOITRE

1. *La galerie ouest du cloître attenant à la cathédrale est fermée par une grille romane.* 2. *Une des galeries du cloître.* 3. *Des processions gravissent les pentes du mont Anis, et les pèlerins viennent prier, dans la cathédrale, la Vierge miraculeuse. (Photogr. Machatschek.)*

2.

3.

Sanctuaires et forteresses.

Et la voiture approchait du Puy dans un décor étrange et magnifique, hérissé de cathédrales naturelles où l'érosion avait sculpté d'immenses piliers et l'homme bâti des sanctuaires ou des forteresses.

La route passait, et passe encore à proximité « des orgues » et du piton volcanique d'Espaly : ce dernier, surmonté d'une statue de saint Joseph. Puis elle descendait vers Le Puy, qui apparaissait dans un cirque semé de rochers dont les formes parfois extravagantes étaient si étroitement liées à des monuments qu'il devenait difficile de savoir quelle était la part de la nature et celle de l'architecte. Un tel spectacle était bien fait pour frapper une jeune imagination, surtout lorsque ces « cierges de basalte » — comme on les a parfois appelés — dominaient la foule des pèlerins, lorsque les ruelles étroites, inchangées depuis le moyen âge, retentissaient des chants pieux en l'honneur de la Vierge toujours présente.

Car Le Puy fut la cité de la Vierge bien avant que le culte marial ne se répandît dans le monde : au temps de l'évangélisation des Gaules, une femme dévorée de fièvre vit apparaître la mère du Christ qui lui ordonna de se faire transporter sur le promontoire rocheux appelé mont Anis. Elle s'étendit alors sur une pierre, s'endormit et, le lendemain, s'éveilla, guérie. D'autres malades suivirent son exemple et furent exaucés, si bien que l'évêque, saint Georges, gravit à son tour la montagne ; le sommet se couvrit alors de neige bien que ce fût le plein été ; et un cerf traça, en courant, le plan d'une basilique. Là, s'élève aujourd'hui une des plus belles cathédrales romanes de France : N.-D.-de-l'Annonciation, en partie bâtie au-dessus du vide, lieu célèbre de pèlerinages. Depuis des siècles, des milliers de malades sont venus se coucher sur la pierre « aux fièvres », et, chaque 15 août, les pénitents en cagoule montent en procession les pentes de la butte, accompagnés d'une foule pieuse ; ainsi le firent jadis Charlemagne, Philippe Auguste, Charles VII, Saint Louis, qui rapporta de la croisade d'Égypte une

Le Puy et ses environs.

LE CHATEAU DE LAVOUTE

Dans la vallée sauvage où la Loire se fraye un chemin parmi les pierres et les arbres, le château de Lavoûte, aujourd'hui restauré, dresse ses beaux vestiges du moyen âge. C'est une des résidences des Polignac.

Vierge noire devenue, au Puy, l'objet d'un culte particulier.

La Vierge domine aussi la ville du haut du rocher Corneille : une statue monumentale de seize mètres de haut, coulée en 1860 avec le bronze des canons pris à Sébastopol, affirme son empire. Et non loin de là, sur l'étonnant rocher Saint-Michel dressé comme un menhir, veille l'archange qui fut celui de l'Annonciation. Site infiniment curieux dont Jean Rameau a dit : « Nulle part il n'y a un rocher aussi invraisemblable, véritable pain de sucre noir et rouge au sommet duquel le moyen âge extasié bâtit un oratoire ; un monument si parfait que son clocher aigu semble continuer la roche aiguë. »

Telle est la ville que découvrait le jeune La Fayette et dont l'aspect, en deux siècles, s'est à peine modifié ; on y trouve encore les ruelles pittoresques du vieux quartier à propos desquelles un journaliste inquiet écrivait en 1904 : « Nos contemporains n'ont pas encore eu le temps suffisant pour détruire l'œuvre de leurs ancêtres ; et les hygiénistes ont beau se plaindre, les rues anciennes subsistent. » Les dentellières sur le pas de leur porte manient encore les navettes avec dextérité, et les joueurs de viole accompagnent indifféremment danseurs et pèlerins.

ROGER BASCHET.

DENTELLIÈRES ET MUSICIENS

Les types traditionnels d'Auvergne n'ont pas disparu ; on les rencontre encore dans les rues du Puy.

Autour du Puy-en-Velay.

Cette rapide promenade dans la région du Puy serait incomplète si, empruntant la route de La Chaise-Dieu, pittoresque et accidentée, le touriste d'aujourd'hui n'allait découvrir la vallée sauvage de la Loire où apparaît alors le château de Lavoûte, dont les imposants bâtiments dominent un à-pic. Puis, sur la même route, une visite s'impose à Saint-Paulien, qui fut la capitale du Velay jusqu'à ce que les incessantes invasions des Goths et des Visigoths eussent, au V[e] siècle, contraint les évêques à se réfugier au Puy. On y voit la table où officiait saint Paulien.

Un autre circuit classique consiste à emprunter la route de Nîmes pour se rendre au belvédère du Taulhac, d'où la Loire apparaît en un magnifique méandre creusé dans les roches, puis à visiter la célèbre pépinière. Et la promenade s'achève au bord du lac du Bouchet.

Il y aurait encore beaucoup à voir en cette région d'Auvergne où la nature a fait preuve de tant de fantaisie et où subsistent tant de souvenirs historiques.

A propos d'un grand livre

Maria Le Hardouin ou *l'obsession de l'éternel*

par Pierre de Boisdeffre.

Née à Genève en 1912, Maria Le Hardouin unit dans ses veines l'austère exigence des calvinistes hollandais et le courage impétueux de Bolivar, dont elle descend aussi. Après avoir fréquenté la rue Saint-Guillaume et l'École du Louvre, elle a publié dix ouvrages et reçu en 1949 le prix Femina. Mais ces points de repère d'une biographie restée discrète ne prennent leur vrai sens que lorsque l'œuvre vient les éclairer : car l'âme de Maria Le Hardouin constitue une réponse personnelle au destin, un effort, presque surhumain, pour « posséder la vérité dans une âme et dans un corps ». Dans toute l'acception du terme, elle est le fruit d'une *vocation*, inspirée par le refus du mensonge, de l'ignorance et de la facilité.

La maladie a frappé Maria Le Hardouin lorsqu'elle avait sept ans, et l'a immobilisée dix années dans les cliniques de Berck et de Leysin. Atteinte en pleine formation, une autre personnalité aurait pu rester débile, et toujours mutilée ; mais le malheur a trempé l'âme de Maria Le Hardouin : elle a répondu à la souffrance par un suprême effort de conscience et d'énergie virile dont l'autobiographique *Voile noire* (1943) devait nous apporter le témoignage bouleversant. La narratrice y raconte son histoire : celle d'une petite fille de six ans, qui ne demandait qu'à partager le simple bonheur des enfants qui courent sur le sable, jusqu'au jour où elle est terrassée. Exclue de la vie naturelle, elle trouve en elle-même, hors de tout amour, de toute consolation humaine ou divine, le courage d'affronter sa nouvelle destinée. A l'humiliation que lui inflige la nature elle répond par l'affirmation implacable, par le culte de son Moi. Ainsi apprend-elle peu à peu à se passer de ces « autres » auxquels elle est doublement livrée, comme enfant et comme malade, à opposer son orgueil à leur égoïsme. Elle sort victorieuse de son Enfer ; mais nous ne la regardons pas sans quelque frayeur : tant de lucidité, d'orgueil et de dureté chez une toute jeune fille ont quelque chose d'inhumain.

Le coup de maître de la *Voile noire*, que saluèrent Valéry et Max Jacob, Sartre, Gabriel Marcel et Simone de Beauvoir, avait été précédé de deux ouvrages : *un Dialogue à un seul personnage* (1941), autobiographique lui aussi, qui datait des années allongées de Berck, et un *Journal de la Jalousie* (1942), intense et bref témoignage d'un amour que déchire la première infidélité. Dans l'œuvre romanesque qui a suivi, mieux vaut retenir *l'Etoile absinthe* (1947), où l'enfer de l'amour et l'absence de Dieu tendent les deux extrémités d'un arc symbolique, que *la Dame de Cœur*, qui valut à Maria Le Hardouin, avec le prix Femina 1949, son plus grand succès de librairie. J'avoue m'intéresser moins à ces romans, où les personnages sont parfois écrasés sous leurs symboles métaphysiques, qu'aux pages où, sans intermédiaire, l'auteur nous livre sa pensée. Après un sensible et savoureux portrait de Colette (1) dont l'œuvre et l'art de vivre sont analysés avec une rare pénétration,

Maria Le Hardouin habite un petit appartement place du Panthéon, au milieu de souvenirs de famille. La voici devant le portrait de Simon Bolivar, son ancêtre, qui affranchit l'Amérique du Sud de la domination espagnole comme La Fayette avait libéré l'Amérique du Nord de la tutelle des Anglais.

Maria Le Hardouin aborde aujourd'hui le sommet de son œuvre avec une *Recherche d'une Eternité* qui est, aussi, un livre-sommet.

Livre ambigu, ambivalent comme la condition humaine elle-même, qui s'ouvre sur un réquisitoire et se clôt sur une anxieuse interrogation. L'auteur n'a pas oublié son enfance blessée, ni « la mauvaise prière » que lui inspira son épreuve : « Père de personne, qui n'êtes nulle part, que votre nom soit oublié !... » « Responsable du mal qui pèse sur le monde, le Créateur ne peut être absous : il devrait demander pardon à sa victime pour l'avoir créée libre, jetée au-devant de tous les périls ; n'a-t-il pas mis « un enfant, sans jugement ni expérience, à la barre d'un grand navire ? » Pour Maria Le Hardouin, comme pour Malraux et Camus, le christianisme, en faisant de la souffrance « le lien le plus sûr entre Dieu et l'homme », fait de ce dernier un éternel coupable, l'empêche de déployer toute sa stature, l'écrase sous le poids de la Nécessité. On pourrait donc s'attendre à ce qu'elle fonde l'innocence de l'homme sur la culpabilité de Dieu. Or, il n'en est rien — et peut-être l'apport original de Maria Le Hardouin réside-t-il dans « l'impartialité » de son examen de conscience. L'absence de l'homme au monde ne la scandalise pas moins que celle du Créateur : tant que les hommes ne souffrent pas, ils demeurent dans le néant. Le don qu'ils font d'eux-mêmes à de multiples tâches ne suffit pas à les faire accéder à la vie de la conscience. Seuls quelques êtres — héros, mais pas tous, artistes ou saints — savent mettre l'univers en question, inventer une issue personnelle à la tragédie du monde, échapper à l'immense anonymat de l'absurde. Mais la plupart ramènent tout à leur propre médiocrité ; au lieu d'aspirer au dépassement ils ne demandent qu'à être heureux, et ils appellent « être heureux » la simple satisfaction de leurs désirs. Ainsi réduisent-ils l'amour à la possession, comme s'ils ne savaient pas que l'amour et le désir sont sur deux voies parallèles et ne se rencontrent jamais. Dans son refus de la chair, Maria le Hardouin rejoint ici Simone Weil contre laquelle elle s'oppose avec violence au début de son livre. Elle note en effet, avec un rare bonheur d'expression, qu'un visage aimé s'évade de la matière. « Le chemin qui mène à lui est désormais un chemin intérieur, sans cesse à réinventer... le regard est l'unique moyen d'entrer en relation avec lui. C'est à partir du moment où l'on se permettra de l'embrasser... que commenceront la séparation et la distance. Toutes les familiarités physiques attentent à une construction invisible qui s'ébauchait... L'émotion de l'amour n'est exprimable par aucun geste. » On pourrait cependant lui répondre que la transcendance de l'amour a besoin, pour s'exprimer, de l'immanence de la chair. Nous ne sommes pas de purs esprits et nous ne pouvons nous *reconnaître* qu'au niveau des lèvres qui se joignent, des corps qui deviennent une seule chair.

Patience, résignation, obéissance, telles sont, selon Maria Le Hardouin, « les trois détestables vertus *hominales* par excellence ».

Nul ne se préoccupe vraiment d'instaurer le règne de l'amour, promis depuis deux mille ans par le christianisme. « Toutes les victimes sont coupables d'être demeurées des victimes » : les mères de famille elles-mêmes s'inclinent devant la guerre. La vieillesse, la maladie, la mort sont acceptées par tous. Finalement, c'est autour de cette mort qui hantait déjà l'auteur de la *Voile noire* que s'organise sa méditation. « Sur une route où je ne puis la rejoindre, mon adolescence m'attend toujours. Jamais je ne tourne mes regards vers elle sans que m'atteigne en plein cœur l'intacte force de vie qui la soulève encore... (Mais) dans l'étui tiède et doux que mon corps lui offre depuis l'enfance, ma mort continue de germer... Elle monte et je descends... Le temps m'échappe, mais c'est à moi de trouver une solution pour échapper au temps... »

« O cette vie éternelle, comme il nous la faudrait !... » « Seigneur ! Vous en qui je ne crois pas, je vous prie pourtant du fond de l'abîme... de faire ce miracle que je croie en Vous ! » Ainsi, sans passer par la morale commune, sans renier l'initial cri de révolte et d'orgueil — « Je suis, donc je me veux immortelle ! » — Maria Le Hardouin en appelle à ce Dieu qu'elle condamnait : seul, il peut lui promettre cette immortalité à laquelle elle aspire. Elle n'a pas cru davantage aux philosophes du désespoir et de la dérision qu'aux tièdes chrétiens satisfaits de leurs mérites. Parce qu'elle se refuse à choisir entre la mort et l'amnésie, à accepter la dissolution promise par les penseurs de l'Orient, elle n'imagine plus d'autre alternative au Néant que la « re-création » de Dieu. Est-ce à dire qu'elle s'avoue dès maintenant chrétienne ? Non, si l'on entend par là qu'elle accepte la soumission à un dogme auquel se refuse encore son « inflexible raison » : « contradiction intolérable que celle dans laquelle je me débats, m'efforçant de haler ma barque vers un Dieu que la passion espérante de mon cœur somme de paraître, et que récuse en même temps le « monstre froid » de mon esprit... L'idée me vient que j'ai, parfois, bien peur de trouver Dieu, ne serait-ce que pour toutes les joies de possession égoïstes auxquelles il me faudrait renoncer. Il me semble alors qu'une voix s'élève distinctement en moi : « Je suis là, dit-elle, au nom d'une présence invisible mais cela t'arrange de ne pas me voir... Or, c'est Moi, ton seigneur et ton Dieu, qui pourrais au contraire m'écrier... : je t'attends avec patience, alors que tu t'occupes à fuir sans trêve. » N'anticipons pas sur l'évolution ultérieure de Maria Le Hardouin ; peu importe ce qu'il entre de déficiences et d'aveuglement (2) dans l'interrogation passionnée qu'elle adresse au ciel. Moins que le défi originel compte ce sentiment d'une inexorable grandeur qui transparaît en filigrane de sa méditation. Depuis le jour où la petite fille de cinq ans a pris conscience de son Moi, pour la première fois enivrée par le contact nu avec la vérité, Maria Le Hardouin n'a cessé de la chercher, sans s'arrêter aux simulacres que nous proposent les philosophies contemporaines. Cette exigence qui la pousse hors des chemins battus, fût-ce à son corps défendant, fait la noblesse d'une œuvre où s'exprime une des plus hautes aspirations de l'homme contemporain et qu'il faudra désormais placer au niveau de la Simone Weil des *Cahiers* ou du Camus de l'*Homme révolté*. Quant à Maria Le Hardouin, il nous suffit de lui appliquer cette phrase de la *Voile noire* — « Chacun sera apaisé en proportion de la soif dont il fut tourmenté » — pour être assuré qu'elle possédera cette part d'éternité à laquelle elle aspire.

Pierre de Boisdeffre.

(1) Tous les romans de Maria Le Hardouin ont paru chez Corrêa, ainsi que *Recherche d'une Eternité*. Son essai sur Colette est paru aux *Editions Universitaires*, dans la collection « Classiques du XX^e siècle ».

(2) Sur le seul plan humain, on s'étonne qu'elle n'accorde aucun sens à la misère humaine. Sur le plan métaphysique, elle s'arrête, comme le lui faisait remarquer Jean Guitton, aux énonciations courantes sur l'enfer, le péché originel, sans faire assez de place à la vie jaillissante de l'Amour infini, dont les mystiques nous apportent le témoignage.

aria Le Hardouin a pris l'habitude d'écrire ongée sur un lit Directoire où s'amon-lent les coussins. La musique l'inspire. le tourne le bouton de sa radio toujours à rtée de la main et les feuilles se couvrent sa fine écriture. C'est là que sont nés ses nans : la Voile noire, l'Étoile absinthe... *ses essais :* Colette, Recherche d'une ernité *que Pierre de Boisdeffre présente jourd'hui à nos lecteurs. Deux caniches t les enfants gâtés de la maison. On les t ci-dessus devant les tableaux d'un jeune ntre, Chapoval, ami de Maria, mort avant voir donné le plein de son talent.* Ci-dessus droite : *quelques-unes des œuvres de l'écri-n devant un panneau de soie chinoise et dessin de son voisin Henry de Waroquier.*

OTOGRAPHIES FRANCK ET JANET BEYDA

LE JAPON NOUS DONNE

Une leçon de

Notre propos est aujourd'hui de montrer à nos lectrices, par des exemples commentés, les possibilités originales et infinies de décoration qui s'offriront à elles lorsqu'elles auront suivi, grâce à Dominique Darbois, quelques leçons d'art floral au Japon.

bouquets

L'art floral au Japon recherche une harmonie parfaite, satisfaisant l'esprit, charmant la vue et comblant le cœur. Les règles strictes auxquelles obéissent les créateurs des jardins de la grande île, si surprenantes pour un Occidental, jouent à la fois de l'impératif des lois cosmiques, de toutes les ressources d'une nature assouplie par l'homme et des symboles recélant la philosophie des sages. Des animaux

A l'école Ikenobo à Kyoto, Monsieur l'Honorable Tsukamoto Shokei, âgé de quatre-vingt-douze ans, estime ne pas avoir atteint la perfection dans l'art du bouquet après quatre-vingts ans d'enseignement (ci-dessus à droite). **Il a formé des milliers d'élèves qui enseignent à leur tour dans tout le Japon. Il apprend à ces deux professeurs, qui suivent leur septième année de cours de perfectionnement, à composer un rikka, bouquet traditionnel qui doit, dans un simple vase, symboliser l'Univers** (ci-dessus à gauche).

protègent les quatre points cardinaux : le dragon vert préside au lever des jours; le tigre projette son ombre sur le couchant, le serpent, au nord, enlace la tortue; le Phœnix garde le sud.

Origine des jardins miniatures.

Un moine appelé Dongen, appartenant à la secte Zen, modifia au XIIIe siècle l'art floral venu de Corée six siècles plus tôt. D'après lui, dans le jardin japonais, réduction du cosmos, devait se retrouver, à travers tous les raffinements des formes et des couleurs, l'équilibre idéal de l'univers et de l'être. Les *Maîtres du Thé*, sages de la secte, enseignaient que d'un regard le chef de famille devait découvrir en sa maison l'étang et la colline, l'île... ne fût-ce qu'un rocher... qui morcelait le *Yarimazu* ou cours d'eau et la cascade, symboles du cours de la vie, divisé et pourtant finalement refermé sur soi. Plus tard, cette représentation du cosmos ne suffit pas à satisfaire la philosophie guidant cette étrange et minutieuse élaboration. On fit, en ce monde réduit, s'affronter visiblement deux plans contradictoires : l'essentiellement naturel et l'essentiellement artificiel, pour créer en quelque sorte une inquiétude métaphysique.
Une autre directive basée sur cette idée que la pierre est la structure du monde imposa des jardins de pierres, et seulement de pierres entourées de sable blanc ratissé, à l'imitation des vagues de la mer, laquelle était symbole d'éternité. Après cinq cents ans, des gradins bordent encore le *Ryoan-Ji*, jardin de Kyoto, grand comme un court de tennis. Là, des hommes et des femmes, par centaines, viennent s'asseoir chaque jour afin de méditer sur ce thème : « Les générations passent, les pierres demeurent. »
Ces jardins très « pensés » étaient, à l'origine, l'apanage des seigneurs. Peu à peu, gagnés à la philosophie Zen, les petites gens désirèrent posséder le leur. Aussi imitèrent-ils les jardins des riches mais en en réduisant les dimensions. Pour répondre à ce besoin de plus en plus impérieux, on inventa les *bonséki*, jardins ramenant l'image de l'univers à la dimension d'un plateau. De là sont nés les arbres nains, les *bonsaï*, ces monstruosités obtenues par un travail laborieux dont le secret est transmis de père en fils. Il s'agit de dompter la nature et, malgré une contrainte exercée parfois pendant des lustres, de faire naître des fleurs et des fruits sur ces branches torturées.

L'art du bouquet.

L'*ikebana*, ou l'art du bouquet proprement dit, est issu d'une très ancienne coutume bouddhique prescrivant d'offrir, en un arrangement harmonieux, des fleurs aux images sacrées. Mais son sens religieux a disparu et sa raison d'être demeure de nos jours purement esthétique. Pratiqué en Chine et populaire sous le règne des dynasties Ming et Ching, il n'y est plus enseigné depuis plusieurs siècles. Par contre, il s'est répandu au Japon, et si sa signification n'est plus sacrée, il garde sa physionomie rituelle.
Art d'une infinie délicatesse, il demeure noble, mais n'est pas, comme on le croit souvent, réservé aux prêtres ou aux « demoiselles geisha ». Il est l'instrument dont toute jeune fille de bonne maison doit savoir jouer. Il contribue à l'élégance de la demeure. Il est symbole et tradition exigeant respect, attention, douceur.

Sa place dans la maison.

Dans toute maison japonaise se trouvent, sur trois côtés des cloisons coulissantes en bois léger, quadrillé, tendues de papier de riz, assez translucides pour laisser passer la lumière et que l'on remplace l'été par des écrans de bambou. Le quatrième côté est réservé au *Tokonoma*, sorte d'alcôve profonde d'un mètre sur deux ou trois de large. Un *Kakemono*, peinture sur longue bande de soie ou de papier montée sur des rouleaux de bois précieux, d'ivoire ou de jade, orne le fond. Devant, se place « l'objet de beauté », une œuvre d'art, bronze, terre cuite, ivoire ou composition florale.
L'idée philosophique dégagée par le *Kakemono* et l'arrangement des fleurs doivent être en harmonie. Si le premier est une image « *Jurojin* », symbole de longévité, un sobre bouquet monochrome ou un *rikka* seront de circonstance. En mars, au moment de la Fête des Poupées, qui réjouit toutes les petites Japonaises, le *Kakemono* sera élégant, romantique, coloré, et l'*ikebana* devra évoquer la vie et la beauté du Printemps. Au contraire, on associera des orchidées ou un *bonsaï* disposés dans un bronze, ou une urne funéraire, à une gravure représentant *Kinzan* ou *Jittoku*, entraînant à méditer sur l'anéantissement de toute chose terrestre.
Chaque ensemble vise à la perfection par des moyens plus subtils qu'éclatants, spécifiquement extrême-orientaux par leur distinction ; on pourrait presque dire : leur politesse... Cette intime collaboration de la nature et de l'intelligence part d'un sentiment double fait d'un extrême respect des beautés naturelles et du besoin de les forcer ou de les restreindre. Il faut méditer avant de concevoir un arrangement floral.

Les « grandes écoles » de bouquet.

Nous avons visité plusieurs écoles durant notre séjour au Japon. L'école Ikenobo, à Kyoto, la plus ancienne et la plus renommée, se trouve à l'abri d'un temple. Selon la cou-

LE BOUQUET TRADITIONNEL

A gauche : Les différentes phases de la création d'un **rikka** sous la direction de Monsieur l'Honorable Tsukamoto Shokei. Pour composer ce bouquet traditionnel, une des plus anciennes conceptions de l'art floral au Japon, on sépare chaque branche du tronc. A l'aide d'une scie, d'un marteau, de clous et de fil de fer on reconstitue artificiellement un ensemble où chaque détail, fleur ou aiguille de pin, doit avoir une position déterminée pour se conformer à un rite.

LE BOUQUET MODERNE

Ci-dessous : A l'opposé du bouquet ancien, le bouquet moderne est composé de fleurs et de feuillage stérilisés plus maniables, comme le **wisteria**, sorte de glycine qui se courbe à la main sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir clous et marteau.

A droite : Chaque jour le marchand de fleurs livre à l'école une grande quantité de feuillage, de ronces, d'épis de blé, de roseaux et de branches de pin.

8.

1.

2.

3.

DES BOUQUETS TRADITIONNELS

1. Un **rikka** doit symboliser l'immensité et la diversité de la nature, aussi faut-il plusieurs jours pour le créer. Celui-ci est composé d'éléments très différents, branches de pins et fleurs. Il a un mètre de hauteur et tient dans un vase de bronze très lourd. — **2.** et **3.** Ce sont des **shokas** composés en trois plans de couleurs ; le plus haut : le ciel ; le plus bas : la terre ; au milieu : l'homme. Au lieu de prétendre symboliser la nature entière ils n'en expriment qu'un aspect, aussi sont-ils plus simples. (**2.** : iris - **3.** : pivoines). — **4. 5. 6. 7.** Ce sont des **moribana** composés avec autant de fleurs que l'on veut dont on n'altère pas la forme naturelle. Il ne faut pas chercher dans ces bouquets, expressions de la nature, un sens métaphysique (**4.** : roses et feuillages - **5.** : arums et chrysanthèmes - **6.** : sensiveria et clivias - **7.** : aubépines et géraniums.)

9.

10.

DES BOUQUETS MODERNES

8. Pour faire ce bouquet, composé avec des feuilles de palmes de cocotiers rognées, stérilisées et peintes, un plumet de roseau et trois andréanum, on a tourmenté ces plantes naturelles pour évoquer le mystère et symboliser l'exotisme. — **9.** Avec des palmes et des pivoines blanches, on a réalisé une composition devant s'accorder aux couleurs de la toile de fond. — **10.** La jeunesse japonaise, en réaction contre la tradition, exécute actuellement des ensembles s'apparentant à la peinture ou la sculpture abstraites. Peut-on les appeler des bouquets? Celui-ci est de bois sec et de ronces peintes.

4.

5.

6.

7.

1.

2.

tume, on y dépose ses chaussures sur le seuil, la pointe tournée vers l'extérieur. Un long couloir, dont un côté s'ouvre sur un jardin japonais, conduit vers les salles de travail. A mi-chemin, une cuve de pierre au jet d'eau courante invite à se rincer les mains et la bouche afin de se purifier avant de pénétrer dans le domaine des fleurs. Assis sur leurs talons, en kimonos de couleurs vives, des hommes et des femmes taillent, coupent, assemblent dans une atmosphère de recueillement... ce qui va devenir des bouquets.

Les styles d'*ikebana* sont très divers et se divisent en écoles qui, toutes, dérivent de l'école Ikenobo à Kyoto. Cette école distribue chaque année quelques diplômes à des professeurs qui s'en iront enseigner dans tout le Japon. Le diplôme de premier degré ne s'obtient qu'après cinq à dix ans d'étude. Une leçon ayant pour objet un bouquet simple dure de deux à trois heures, mais un *rikka* exige au moins quatre jours de travail.

Le doyen des professeurs, M. l'Honorable Tsukamoto Shokei est âgé de quatre-vingt-douze ans. A six ans, il a commencé à s'instruire ; à quinze ans, il enseignait déjà, et pourtant il estime n'avoir pas encore atteint à la perfection. Il a formé des milliers de professeurs, soit à l'Institut Ikenobo, soit chez lui, soit dans des cours collectifs.

Tout professeur doit être initié aux quatre grands styles qui se divisent en une multitude d'autres. Le *rikka* en est le point de départ et les autres ont subi son influence. A l'origine, offrande religieuse, il était composé par les prêtres et prétendait symboliser l'univers dans un simple vase. C'est le plus compliqué des *ikebana*. La scie, le marteau, les clous sont nécessaires à sa structure. Il demande plusieurs jours de travail. Haut de 1 m. 50 environ, il réunit plusieurs espèces de plantes et doit être placé dans un vase de bronze très lourd.

Le *shoka* est une simplification du *rikka*. Alors que ce dernier prétend exprimer les phénomènes de la nature dans son ensemble, le *shoka* n'en suggère qu'un seul aspect.

Le *nageire* et le *moribana*, les plus enseignés de nos jours, sont une modernisation de l'art floral. La signification philosophique n'en est pas exclue, mais elle n'est pas indispensable. Le but peut en être la seule recherche du beau. Il n'y a aucune restriction dans le choix des plantes, des vases et des pique-fleurs.

En dehors des grandes écoles, l'art abstrait, dit d'avant-garde, a fait au Japon de nombreux adeptes. Des professeurs spécialisés l'enseignent. C'est le cubisme de l'*ikebana*, employant des matières étranges, plutôt minérales que végétales.

D'une façon générale, trois principes essentiels commandent la composition des bouquets dits abstraits : le primordial ou le ciel, le subordonné ou la terre, le conciliateur ou l'homme.

C'est pour cette raison que l'*ikebana* s'inscrit dans un triangle et aussi dans un prisme — dans l'écartement calculé de ses trois angles se réfléchissent tous les jeux de lumière. Or, si la lumière est tout, c'est l'accord des couleurs qui la fixe, il faut donc trancher sur une teinte neutre par la vivacité d'une teinte dominante.

Alors que, dans nos bouquets occidentaux, chaque fleur se noie docilement, pour la seule gloire de l'ensemble, dans la masse des corolles anonymes... dans le bouquet japonais, le rôle de chaque objet est essentiel à l'équilibre et à la lumière du tout. L'un donnera la forme, l'autre le sens. C'est dans la simplicité que réside la beauté, rien ne doit être superflu.

Les écoles populaires.

Nous nous sommes également rendues aux cours plus populaires, fréquentés par les jeunes filles de toutes les classes de la société. Des ouvrières n'hésitent pas à sacrifier une partie importante de leurs émoluments pour suivre ces leçons, données parfois dans l'usine même où elles travaillent. Vers le soir, au douzième étage d'un building : secrétaires, barmaids, vendeuses et ouvrières s'alignent sagement dans de grandes salles ressemblant à nos réfectoires. Devant chacune d'elles se trouvent un petit bassin plat, des *kensan* ou pique-fleurs très lourds hérissés de pointes fines et rapprochées, et deux outils : couteau et sécateur. Le professeur trace au tableau noir une figure géométrique dans laquelle s'inscrira le bouquet. On distribue à chaque élève le même lot de fleurs : par exemple, trois arums et quelques branches de cerisier. Dans un silence, ponctué du claquement des sécateurs, les bouquets prennent forme, presque semblables. Le professeur passe. Il critique, conseille, fait incliner ou raccourcir de quelques millimètres telle tige ou telle branche. L'enseignement débute toujours par des bouquets composés de fleurs à tiges souples comme le seringa. Après quatre ou cinq leçons ce seront des fleurs à tiges dures : arums, cerisier ou aubépine. Pour terminer par des fleurs plus difficiles à manier : iris ou glaïeuls.

Les grands principes à respecter.

L'importance du vase est grande. Les artistes créèrent de tout temps des récipients merveilleux en céramiques aux teintes vives, gravées ou vernissées ou en bronze. Aujourd'hui, toutes les formes sont admises, du bassin plat au vase fuselé. Les formes et les matières modernes, permettant une grande fantaisie d'expression, sont adoptées à l'unanimité au Japon. La jeunesse japonaise déplore d'ailleurs que les règles d'art floral soient formelles, parce qu'elles sont une entrave à l'évolution et paralysent la création spontanée. L'architecture japonaise, par exemple, est à l'avant-garde du progrès, parce qu'il n'y avait pas de règles de construction, mais, pour les jardins, le Japon est jugulé par ses traditions.

Le bouquet doit être *harmonieux sous tous ses aspects*, mais conçu en fonction de la place qu'il occupe dans la pièce, de la dimension de celle-ci, des circonstances et de l'état d'âme des êtres qui vont le contempler. Il doit atteindre sa perfection,

McNeese State College
Lake Charles, La.

vu de la place occupée par le maître de maison, face au *Tokonoma. Il doit réaliser un jaillissement végétal*, semblant être l'œuvre même de la nature. *L'espace vide est très important.* C'est lui qui crée l'équilibre et l'harmonie. L'*ikebana* doit provoquer la perception immédiate d'une sensation psychique, abstraite mais évidente, fût-ce l'émotion du beau, *car l'art n'a de valeur que s'il parle à notre cœur.* Les *Maîtres du Thé* conseillaient un état de recueillement spécial à celui qui approchait les fleurs ; l'art floral japonais est un monde où s'unissent la gravité et la joie. PAULE BERNARD.

Reportage Dominique Darbois.

3.

Dans une usine de voile de nylon, aux environs de Tokio, des centaines de jeunes filles participent après leur travail (**1**) au cours d'art floral (**2**). Au tableau noir, le professeur indique les angles d'inclinaison des fleurs et des plantes (**3**).

Dans sa maison, la Japonaise doit mettre beaucoup de son âme dans un bouquet (**4**).

4.

Lancelot Ney, à côté d'un de ses paysages, reconstruit entièrement sur toile dans son atelier de Paris. Passant par des mues successives, il réalise à quelques jours d'intervalle une toile abstraite, reflet d'une émotion passagère très différente de celle qui le pousse à représenter ce qu'il voit lorsqu'il est en pleine nature.

Deux expressions Un seul peintre

LANCELOT NEY

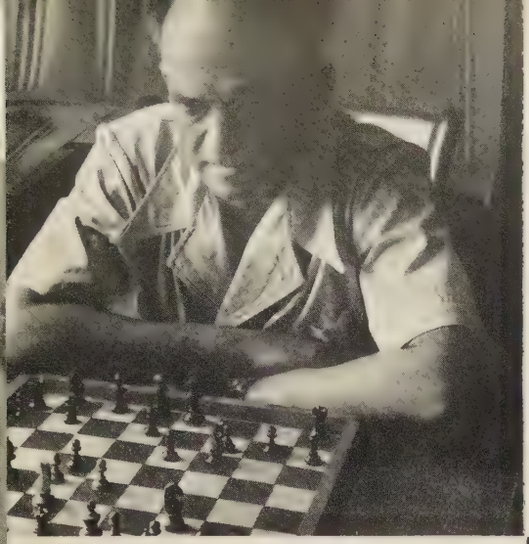
A une époque où les théoriciens, par facilité, divisent les peintres en deux camps, nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs un artiste qui depuis trente ans n'a jamais voulu séparer le « figuratif » de « l'abstrait ».

LANCELOT NEY est un chercheur passionné. Plusieurs de ses tableaux sont au Musée d'Art Moderne et dans de grandes collections françaises ou étrangères ; mais plutôt que d'exposer tous les six mois comme d'autres, il s'enferme dans une solitude laborieuse et ne parle de son œuvre qu'à quelques amis spirituels.

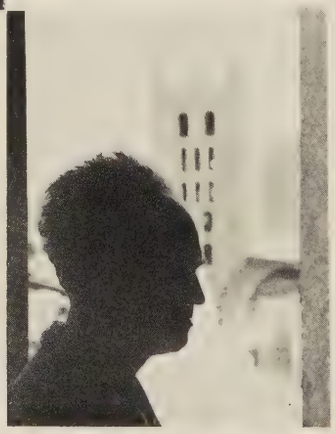
Tout dans son visage jusqu'à sa chevelure « léonine » fait songer à Beethoven. Il est né à Budapest au début du siècle. Ses ancêtres étaient bâtisseurs. Dès sa petite enfance il dessine, mais très vite il s'intéresse aussi aux lettres, aux arts, aux mathématiques que lui enseignent les Cisterciens. A 20 ans, il quitte son pays natal pour entreprendre un long voyage d'études. Munich l'attire, il y rencontrera la fameuse équipe du « Cavalier-Bleu ». Un peu plus tard, venu en France dans l'espoir d'y passer quelques semaines, il y restera. Il y est encore !

Les recherches cubistes ne le laissent pas indifférent. De même qu'il avait aimé Paul Klee, le peintre-poète, il s'intéresse vivement à Picasso, à Braque, à Gleize. Mais la douceur de notre ciel l'invite à la mesure et lui prouve combien les théories esthétiques peuvent être fugitives.

Il m'a conté maintes fois les péripéties de sa vie parisienne. Jusqu'en 1927 il connaît des heures souvent très difficiles. Il n'hésite pas à s'embaucher dans une équipe d'ouvriers spécialisés qui, pour 4 francs 75 de l'heure, décorent les voitures Renault de filets dorés. Aujourd'hui encore, Ney assure sans sourire que ce travail lui fut bénéfique. Il utilisait en effet un très long pinceau en martre avec lequel il obtenait cette précision de lignes qui devait plus tard jouer un rôle essentiel dans l'exécution de ses compositions les plus importantes. Aussi fastidieux fût-il, ce labeur avait un avantage : on pouvait s'y livrer pendant huit heures d'affilée sans entamer ses rêves. Après, la vraie vie d'artiste commençait : Ney s'enfermait dans



C'est à Arles-sur-Tech que Ney passe la plupart de son temps. Bourgade blottie au pied des Pyrénées, cette ancienne capitale des rois sarrasins semble n'être qu'une seule maison habitée par la même famille. Le profil à la Beethoven est bien connu des villageois que les audaces du peintre n'étonnent plus. La beauté de leur pays leur arrive transposée, ils l'aiment tel qu'il le voit *page 31.*



sa modeste chambre, poursuivant des recherches qui, en 1929, lui permirent d'exposer pour la première fois dans une galerie de la rue Bonaparte. Dès cette époque, il comprit que si un peintre peut exécuter un paysage inondé de lumière ou représenter un visage dont l'expression le saisit, il peut aussi sous le coup de sensations subtiles créer des formes dégagées d'un souvenir précis.

Un roi dans son village

C'est dans le petit village d'Arles-sur-Tech près de Perpignan dont il a fait depuis son royaume que j'ai récemment retrouvé Lancelot Ney. L'homme a dépassé largement la cinquantaine. L'angoisse de la jeunesse n'étreint plus son être ; il n'est plus torturé par le doute entre deux expressions plastiques. Sous la douce lumière catalane il a réussi ce difficile mariage de « l'abstrait » et du « figuratif» et là-bas l'étrangeté des problèmes qu'il pose n'étonne personne car les gens du village sont ses amis. M^me^ Moli, une vieille rentière, n'a pas été étonnée comme on aurait pu le craindre, par le portrait audacieux de la petite Yorda. L'artiste l'a fixée dans le paysage d'Arles. Elle porte sur les épaules un fichu fleuri. Ses cheveux très noirs ont, dans le soleil, des reflets bleutés.
M^me^ Ville, l'épicière, qui n'a aucune culture picturale, n'est jamais choquée par les toiles les plus audacieuses. Mais, parmi les habitants du village, le juge le plus équitable est sans aucun doute la femme du peintre qui, depuis 25 ans, suit son évolution avec passion.
J'ai eu la joie d'accompagner Lancelot Ney aux environs du village : devant le motif. Sous mes yeux naissaient sur la toile blanche les petites maisons d'Arles-sur-Tech dont la masse est dominée par un clocher roman. Se servant d'une plume d'oie grâce à laquelle on peut obtenir bien plus de finesse qu'avec une plume d'acier, il devait ce matin-là se contenter de rechercher avec les blancs et les noirs toutes les grandes lignes de cette somptueuse architecture. Pour lui le dessin n'est qu'un moyen mnémotechnique qui lui permet de reconstruire entièrement la toile dans son atelier et d'en organiser les couleurs en fonction des « valeurs » déjà contrôlées au cours de cette première lutte avec le paysage à la fois solide et flamboyant.
Rentrés chez lui, Ney me conduisit dans le saint des saints de sa demeure : une immense pièce baignée d'une clarté venue d'une vaste baie vitrée. Quelle ne fut pas ma surprise en le voyant délaisser l'œuvre si bien commencée et terminer sous mes yeux un paysage de Figaja, en Corse.
— « Je travaille toujours ainsi, dit-il, j'ai accoutumé d'emmener mes tableaux d'un pays dans l'autre. J'achèverai à Paris la composition que vous avez vue naître ce matin. Actuellement je suis entièrement penché sur mes toiles de l'Ile de Beauté. Cette pause m'est absolument nécessaire. Elle me permet de me libérer des souvenirs qui plus tard s'organiseront en formes plastiques. »
Tout en parlant, Ney n'avait pas quitté ses instruments de travail. Il n'use pas de pinceaux, mais de couteaux qui permettent de dessiner en relief et d'obtenir bien plus de finesse qu'à la brosse.
En le regardant, je compris mieux ce qu'est pour l'artiste la transposition, l'élimination des détails inutiles, la véritable construction par la couleur.
— « Je croyais, dis-je au peintre, que vous partiez d'une toile figurative et qu'en la simplifiant de plus en plus vous aboutissiez à une œuvre tout à fait abstraite. »
— « Je sais, répondit-il, que certains agissent de cette manière. Pour moi, c'est différent, je passe par des mues successives. Il y a des moments où, comme aujourd'hui, j'éprouve avant tout le besoin de représenter la nature ; d'autres jours, au contraire, sous le coup d'une émotion particulière, je réalise des toiles « abstraites ». Leur rythme répond mieux à mon sentiment du moment. »
Pour expliquer sa pensée Lancelot Ney groupe devant moi quelques tableaux très différents : des compositions presque musicales, un assemblage heureux de couleurs qui paraissent avoir oublié leur origine : un œillet, une feuille, un visage, un arbre et je m'aperçois que cette symphonie n'est pas tellement étrangère au petit village catalan dont la lumière miraculeuse transforme toute chose pour la plus grande joie de mon hôte qui veut bien admettre que ses créations abstraites ne sont pas un effet du hasard mais le résultat d'une méditation profonde, la synthèse de toutes les émotions reçues ici et là. Dans un coin de la pièce, Ney me désigne un portrait de Pablo Casals, le grand musicien, ami du peintre. La ressemblance

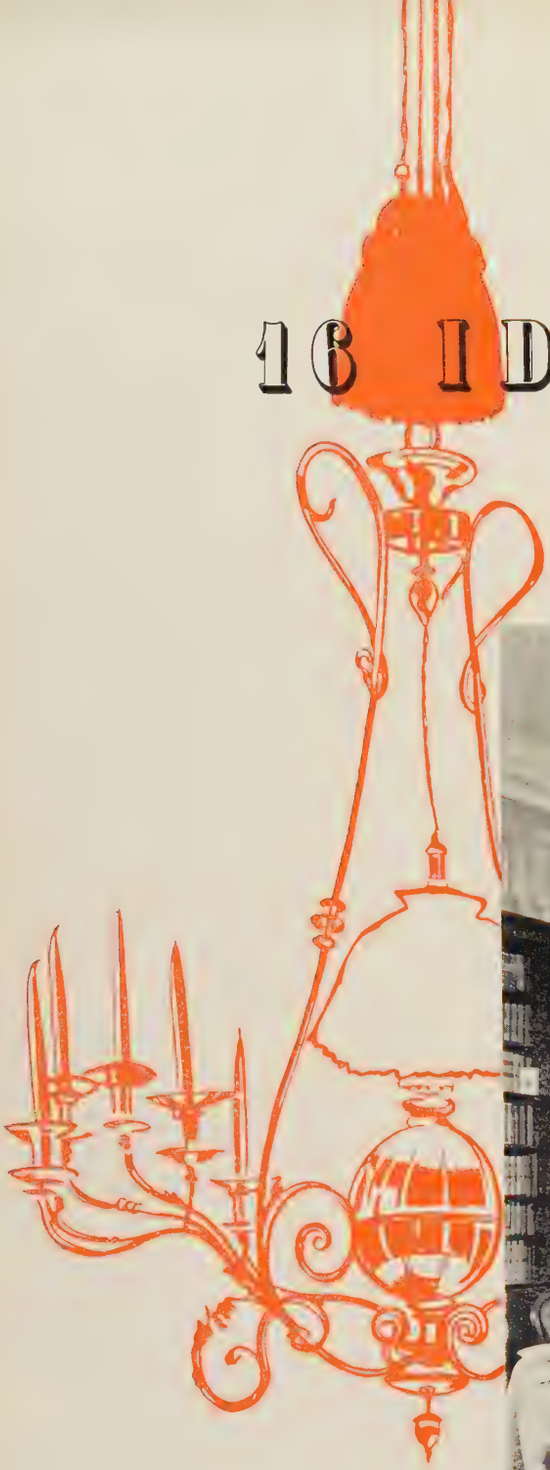
est frappante mais plus émouvante encore est l'expression de vie intérieure qui s'en dégage. Ney me confie :
— « Nous sommes tous deux d'accord sur Bach ou sur Mozart, mais, hélas ! il n'aime pas mes recherches abstraites. Il m'a gentiment promis d'essayer de les comprendre... un jour. »
Je laisse Ney fort et serein. Il va plonger dans la lecture d'un livre de Sir Arthur Eddington sur la relativité de Einstein qui, pour lui, ô l'heureux homme ! est beaucoup plus passionnant qu'un roman.

René Barotte.

Lancelot vient de commencer une toile. D'abord une surface unie, quelques traits de plume et, peu à peu, Arles, aux contours fragiles et vibrants, comme vue à travers un cristal, fait son apparition. Le tableau sera peint sur place ou, plus tard, à Paris. Ignorant l'usage des pinceaux, le peintre manie de fines et souples lames d'acier qui posent les couleurs, les étalent, les hachent. Le tableau n'est pas brossé mais véritablement construit. *(Voir ce tableau achevé, page 29.)*

Reportage Génia Rubin.

16 IDÉES D'ÉCLAIRAGE

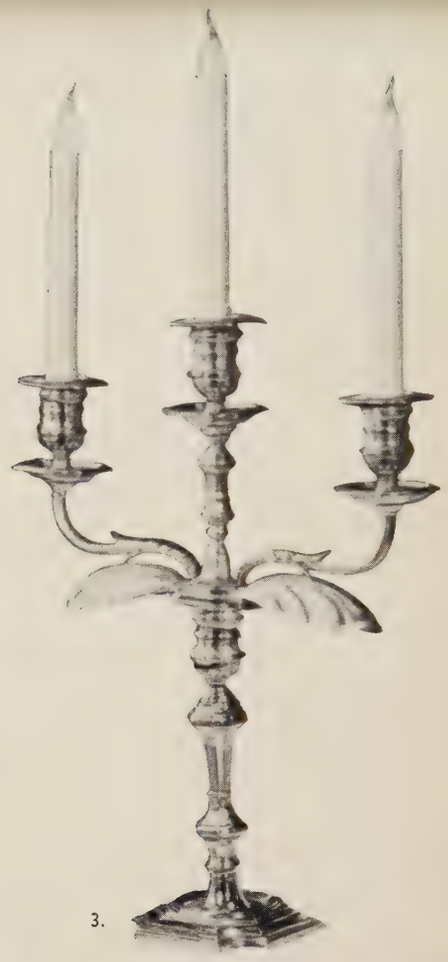


Deux éléments dans la plus pure tradition : la suspension de nos grand-mères, très ornée, avec son gland de soie, ses porte-bougies et son abat-jour juponnant de broderie anglaise ; elle est maintenant équipée à l'électricité (1) Et un revenant : le classique lustre Directoire en cristal taillé (Raoul Guiraud, décorateur.) (2).

1. 2.

RETOUR A LA PURE TRADITION

POUR LA TABLE



3.

Qu'il s'agisse de salle à manger, living-room, pièce de séjour, cuisine de campagne ou « salle » — ce joli terme encore en usage dans nos provinces — d'une terrasse, d'un coin de jardin ou de salon ; qu'il convienne de réunir un couple, une famille ou des amis : la mode peut dire ce qu'elle veut, il faut toujours dans un endroit de la demeure une table qui sera, le soir, le centre chaleureux de réunion, le point de lumière qui vit pour tous. Ce n'est pas sans raison que la littérature de toutes les époques abonde en récits de repas sous la lampe, celle qu'on voit de très loin au dehors et qui rassure le voyageur.

De l'ampoule nue de la caserne aux lustres de cristaux de Versailles, il y a un monde, mais le principe est toujours le même depuis que nos ancêtres, las de se serrer en rond autour d'un feu, ont un soir allumé une torche et l'ont plantée dans un angle de leur caverne. Les chandelles ont remplacé les torches et les lampes supplanté les bougies. L'éclairage au gaz puis à l'électricité a détrôné les lampes, et dans les huttes de 1957, les petits-fils des Gaulois cherchent à éclairer agréablement et commodément « le coin-repas ». Les femmes savent que les bougies embellissent leur teint, les hommes souhaitent que le problème du poisson dans leur assiette soit simplifié par un éclairage bien conçu, enfants et décorateurs bannissent les fils traînant au sol. De nombreuses possibilités s'offrent pour répondre aux goûts de chacun, depuis le lustre traditionnel jusqu'aux appliques orientables, en passant par les chandelles et bougies, remises à la mode comme l'attendrissante suspension de nos grands-mères dont le jeu mystérieux de contre-poids et le vert céladon restent liés aux meilleurs souvenirs d'enfance.

ANNE FOURNY

4.

5.

3. Le candélabre d'argent à trois branches comporte deux coquilles renversées qui tiennent lieu de réflecteurs aux ampoules électriques glissées dessous. Ainsi l'éclairage vient directement sur la table en même temps qu'il se répand à hauteur des visages grâce aux bougies. (Jean Pascaud, décorateur.). — **4.** Un autre candélabre d'argent, garni de vraies bougies celui-ci, n'a pas de bobèches, mais à leur place des coupelles de cristal dans lesquelles on dispose des fleurs à tiges courtes. Double effet obtenu : c'est l'éclairage-porte-fleurs. — **5.** Enfin, sur une table Louis XIII, un motif très simple de fer forgé qui devient centre de table. Il se doit d'être complété par des chandelles. (M. Dieulafé, décoratrice.)

7.

DES BOUGIES...

6. Pour un bougeoir victorien en ébène et argent, une bougie décorée d'oiseaux ; l'ensemble conviendra à une table de chasse. Pour un bougeoir d'argent à deux branches de style Louis XV, des pensées peintes très délicatement. Dans un ensemble Napoléon III, un bougeoir doré et sa bougie décorée d'un nœud de soie rouge sur motif très léger doré lui aussi. Pour des flambeaux anglais de la fin du XVIII[e] siècle, des bougies blanches imprimées bleues, sur des thèmes de scènes champêtres. Enfin, dans un décor romantique, le bougeoir rococo en métal doré repoussé et sa bougie rose à guirlandes « pincées » à la main et non moulées mécaniquement. (A partir de 300 fr. selon la taille, chez Dona Carlotta.)

7. Pour toutes les autres tables et décors, des bougies gaies, torsadées, vernies, façonnées. Elles sont colorées dans la masse, toujours faites à la main, brûlent sans couler ni fumer ; et certaines même absorbent la fumée des tables de bridgeurs. L'une s'allume et brûle à l'intérieur, c'est la lanterne, d'autres simulent une orange, une cloche ou présentent des coulures en motif décoratif. (Leur prix varie entre 75 fr. et 950 fr. Chez Carrière Frères, fabricant à Paris, depuis 1643.)

... POUR TOUTES LES TABLES

Phot. Ottoni.

8. Pour une table « Décor de pêche », un seul candélabre en cep de vigne d'Elisabeth Burnat, équipé de cinq bougies à torsades. Miroirs de Line Vautrin. (Strich, antiquaire-décorateur.)

9. Pour cette vaste salle à manger, agrandie encore par un papier panoramique de Bernard de Perthuis, s'imposait un double éclairage : indirect, provenant de la niche du fond et des embrasures des deux portes-fenêtres, direct sur la table au moyen des deux candélabres d'argent garnis de bougies. (Décoration exécutée par la maison H. Nelson.)

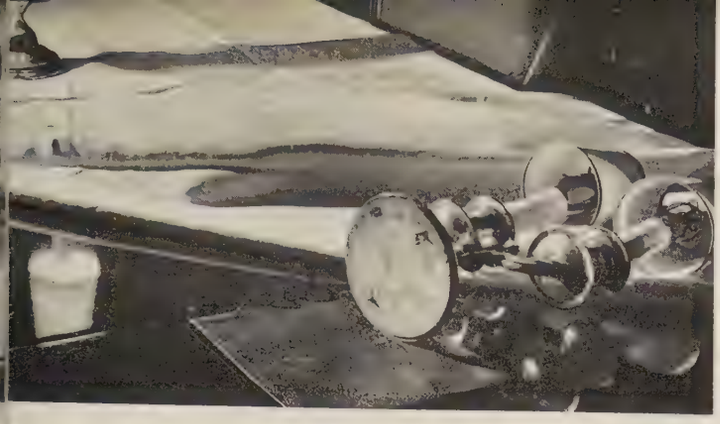
8.

Phot. Jahan.

9.

LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

TRADITION INTERPRÉTÉE



10.

10 bis.

11.

10 et **10** bis. Deux porte-bougies électriques qui intriguent, puisque aucun fil ne semble les relier à une prise voisine. Celle-ci est sous la table au sol ; un fil double, très plat, monte et se glisse entre les rallonges ; il aboutit à un petit carré de tamis très fin en cuivre recouvert d'un tapis de cuir (imperméable pour éviter le court-circuit qui se produirait en cas de liquide répandu). Deux pointes fines suffisent à établir le contact à travers la nappe ; elles aboutissent au fil qui, toujours invisible, monte dans les bougeoirs jusqu'aux ampoules.

11. Dans un appartement, ou mieux un jardin ou sur une terrasse, deux photophores de beau verre teinté qui abritent les bougies du vent et des courants d'air. (Strich, décorateur.)

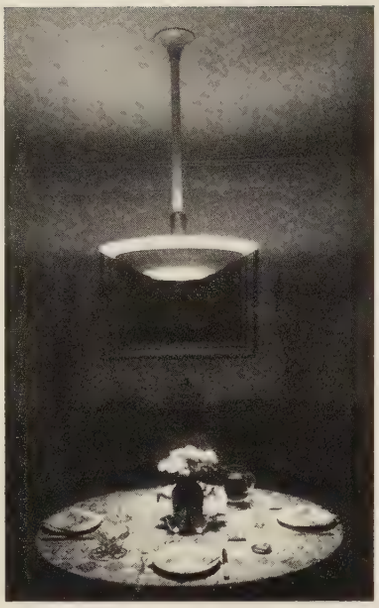
12.

13.

12. Ce porte-chape a perdu son usage, mais dans un ensemble Renaissance il apporte l'élément d'éclairage qui ne choque pas. Sept chandelles brûlent là où s'accrochait autrefois le manteau d'un dignitaire. (Marthe Dieulafé, décoratrice.)

13. Deux appliques au mur et, sur la table, un compotier en porcelaine de Paris d'époque romantique, garni de fleurs, boules de Noël et bougies-flammes : la pièce et le couvert sont harmonieusement et doucement éclairés. (Appliques de Devoluy)

15.



16.

SUGGESTIONS MODERNES

15. La surface de la table à éclairer se répète symétriquement au plafond en une corniche de faible épaisseur qui comporte sur tout son périmètre une rampe électrique. Ainsi une lumière très douce tombe sur le couvert et l'ensemble de la pièce n'est néanmoins pas sombre, la surface éclairante étant de grandes dimensions. (Jean Pascaud, décorateur.)

16. Les convives ne sont pas ici gênés par la source de lumière. C'est un principe double et anti-aveuglant : tamisé au plafond, direct sur table, avec une seule ampoule de 100 watts qui triple son rendement habituel grâce à une lentille. De plus, un système coulissant permet de régler le diamètre du faisceau à la dimension de la table. (Jean Perzel.)

17. Une rampe lumineuse dissimulée dans un motif très strict de cuivre rouge placé au centre de la table éclaire agréablement toute la surface de celle-ci sans éblouir les visages des convives. Les éléments du couvert se placent aisément autour. Les assiettes sont en céramique et signées Denise Chesnay, verres paysans d'Italie. (Jean Royère, décorateur.)

14. Pour une table « décor de chasse » dressée par Paule Marrot (poteries noires de Biot), deux lampadaires très modernes à réflecteurs allongés doublés de blanc et orientables à volonté. (Serge Mouille, chez Steph Simon.)

14.

17.

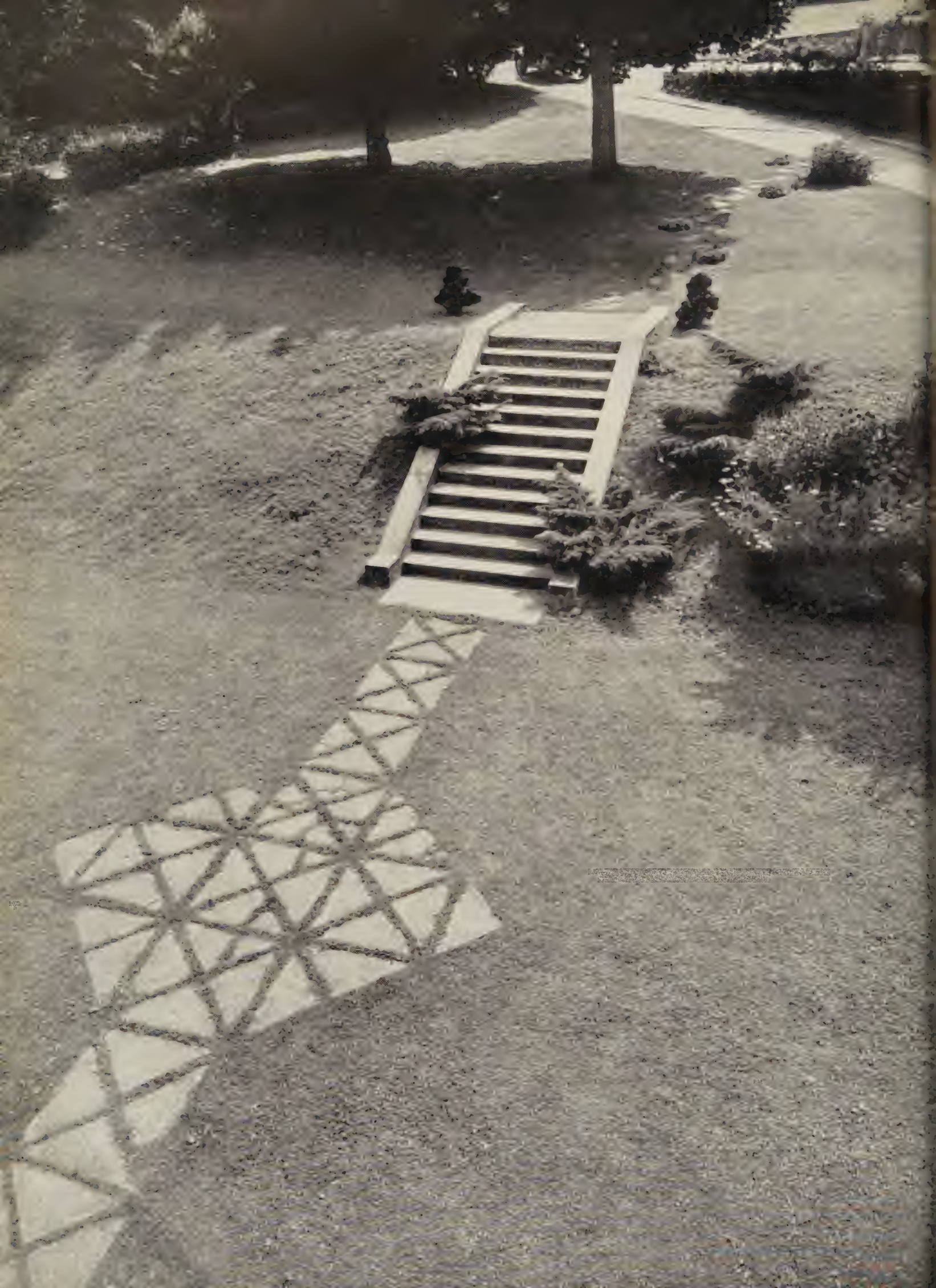
18.

18. Le bras fixé au mur, doublement orientable — à la branche principale et à l'abat-jour — est la solution idéale lorsqu'il s'agit d'éclairer une pièce entière dans la journée, et une table poussée contre une cloison au moment des repas. (Luminaires Arlus.)

19. La surface de verre lisse sur laquelle est disposé le couvert est doublée d'une multitude de morceaux de verre cassés, blancs ou de couleur, polis et collés, qui interviennent comme motifs de décoration. Une rampe lumineuse placée le long de chacun des petits côtés de la table éclaire cette dernière en dessous, mettant en valeur la matière elle-même. (Le procédé est de Claude Bory.)

Photographies : Leni Iselin, P. Jahan, F. et J. Beyda.

19.



Dans votre jardin

DALLES ET PELOUSES

Les pelouses jouent un rôle important dans le jardin d'aujourd'hui. Ce sont elles qui lui donnent son caractère d'intimité et son calme. La maison actuelle elle-même est comme posée sur un tapis vert que ne morcellent plus les allées d'autrefois.

Il faut pourtant ménager, là où l'on doit passer fréquemment, des passe-pieds. Si l'on peut en effet marcher sans inconvénient tantôt ici, tantôt là sur un gazon en bon état, les pelouses ne supportent pas d'être piétinées constamment et par tous les temps aux mêmes endroits. Ces passe-pieds seront faits de dalles de pierres de provenances différentes suivant les régions. Les quelques notes qui suivent résument les travaux nécessaires à la création et à l'entretien des pelouses, puis à la pose des dallages.

Les pelouses deviennent des tapis verts.

L'époque favorable à l'ensemencement des pelouses se situe en avril-mai. Le terrain doit avoir été soigneusement labouré, de préférence à l'automne ou au début de l'hiver, de telle sorte qu'il ait eu le temps de se tasser. Lors du labour, il aura été soigneusement débarrassé des racines de mauvaises herbes. Ce nettoyage sera « fignolé » lors du griffage et du ratissage qui précéderont le semis et assureront le parfait nivellement du sol et l'enlèvement des cailloux qui pourraient subsister à la surface.

Malheureusement, ces manières de procéder ne permettent pas d'éliminer les graines de mauvaises herbes qui vont germer en même temps que les bonnes ou un peu après, en tout cas avant que le gazon soit devenu un tapis suffisamment dense pour étouffer graines et plantes indésirables. Il est donc toujours prudent de maintenir aussi propre que possible, à l'aide de binages répétés d'avril à novembre, un terrain destiné à être transformé en pelouse au printemps suivant. S'il est à craindre que le terrain ne soit légèrement infesté, il peut suffire de reporter le semis à la fin de mai ou au début de juin, afin de donner en avril et mai deux ou trois binages préalables par lesquels on détruira déjà bon nombre de jeunes mauvaises herbes. Si le terrain est vraiment très sale, il faut avoir le courage d'attendre, pour ensemencer, le mois de septembre, ou le printemps suivant. Dans l'intervalle, le terrain sera tenu en « jachère » et constamment biné ou mis en « culture », mais en choisissant des plantes dite « nettoyantes » comme la pomme de terre, le chou ou la betterave. Il est facile de passer la binette entre leurs rangs, et leur feuillage est assez touffu pour gêner la végétation des herbes. Pour l'ensemencement des pelouses, il faut utiliser les compositions que le commerce offre sous le nom de « lawngrass ». Ces compositions sont des mélanges de diverses graminées dont les unes assurent une garniture rapide mais assez éphémère du sol, tandis que les autres, plus lentes à s'installer, tiendront au contraire de nombreuses années. Il existe plusieurs types de ces mélanges, adaptés aux différentes natures de sol et aux diverses situations. Ces compositions se sèment à raison de 3 kilos à 3 kg. 500 à l'are. Le contour de la future pelouse est tout d'abord dessiné par une sorte de

A.

B.

C.

(A) Terreautage d'un vieux gazon pour le « restaurer »
(B) Les tondeuses entraînées par rouleau sont pra
tiques pour la tonte des bordures étroites
(C) La tondeuse peut être maniée par une femme

Dalles roses de la Rhune, taillées en triangle, disposées géométriquement et dont les intervalles sont garnis de gazon.

Phot. Jahan.

1.

2.

1. - 2. « Pas japonais » en dalles roses de la Rhune. Ces chemins de pierre permettent d'escalader les parties en pente sans avoir à créer de véritables escaliers.

3. « Pas japonais » serpentant dans les parties gazonnées du jardin alpin de Champet (Valais, Suisse). Les schistes des montagnes proches ont fourni un matériau idéal.

3.

4.

4. Jardin moderne en Hollande, dans lequel le jeu de briques constitue l'élément essentiel d'une décoration très sobre.

5.

5. Jardin-terrasse très moderne en Poitou. Le dallage en comblanchien, avec joints de ciment, entoure le tapis vert.

6.

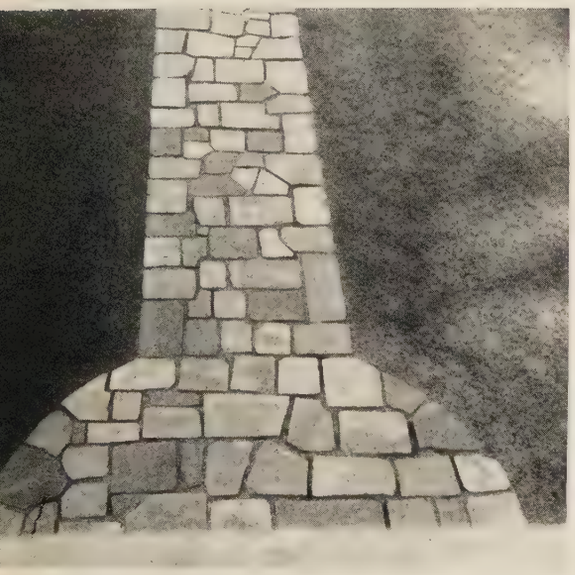
7.

6. Dalles régulières disposées en passe-pied.
7. Dallage en comblanchien. Toutes les dalles sont rectangulaires mais de dimensions différentes. Les joints sont ensemencés en gazon.

8.

8. Dallage « opus incertum » en pierres de la Rhune vertes. Les intervalles sont plantés en sagine, petite plante vivace. (Floralies de Nantes 1956. Georges Truffaut. Groupe de Saulo.)

9



10.

11.

9. Dalles irrégulières en pierre calcaire utilisées pour créer une allée droite de 60 à 70 centimètres de large traversant la pelouse sans en rompre l'unité.

10. Allée en granit breton bleuté disposé à l'antique. Le dallage vient d'être posé. Il reste à semer le gazon.

11. Margelle de piscine en dalles calcaires régulières ; les dalles ont été serrées les unes contre les autres pour éviter d'avoir à semer du gazon dans les intervalles.

Photographies Fuchs-Truffaut.

rigole de 2 à 3 centimètres de profondeur, dite « filet », tracée avec le dos du râteau, dans laquelle on fait un premier semis de graines très dense. C'est après qu'il faut procéder à l'opération capitale : le semis général, qui a lieu « à la volée ». Pour faciliter la régularité de la répartition des graines, il est bon de diviser en deux parties égales la surface restée disponible, après le semis du filet. La première moitié sera semée en parcourant le terrain dans le sens de sa longueur, la seconde, dans le sens de sa largeur. La graine sera ensuite recouverte par un léger coup de râteau, puis il faudra tasser le sol. Dans ce but, on utilise un rouleau ou à défaut une « batte », c'est-à-dire une lourde planche, à peu près carrée, de préférence fixée à l'extrémité d'un manche ou encore deux planches plus petites attachées sous les pieds du semeur. Il reste à arroser. L'arrosage doit être donné à la pomme : pomme d'arrosoir ou mieux pomme sur tuyau. Il faut arroser légèrement, sans laisser la pluie tomber longtemps au même endroit, mais en y revenant dès que l'eau est absorbée et ceci plusieurs fois de suite. On évite ainsi de faire ruisseler l'eau, ce qui déplacerait les graines — et de provoquer à la surface du sol la formation d'une croûte qui gênerait la levée des jeunes herbes. Celle-ci a lieu dix jours à trois semaines plus tard suivant le temps. Il y a toujours intérêt à choisir pour semer un temps doux et humide qui favorisera la germination rapide des graines.

Dès que le jeune gazon atteindra 3 à 4 centimètres, le rouler ou le passer à nouveau à la batte. Lorsqu'il sera relevé, devenu plus dense et mesurera environ 5 à 8 centimètres, effectuer la première coupe ; celle-ci doit être faite à la faux ou à la faucille. La tondeuse n'interviendra que pour les tontes suivantes, qui doivent se succéder tous les huit à dix jours, jusqu'en septembre, puis deux fois encore en octobre et une fois en novembre. L'entretien d'un beau gazon nécessite, en dehors des tontes, de fréquents arrosages et si possible un roulage après chaque tonte.

Les jeunes enfants peuvent jouer sur un gazon, les grandes personnes s'y promener, mais ceci seulement lorsque le gazon est déjà bien enraciné, environ dix semaines après le semis et quand le terrain n'est pas détrempé.

Les dallages remplacent les allées sablées.

Les salles de repos et passe-pieds dallés remplacent, en tant qu'éléments fonctionnels indispensables, les ronds-points et allées sablées ou gravillonnées qui morcelaient à l'excès le jardin d'autrefois.

En outre, ils contribuent à la décoration du jardin moderne en lui offrant des ressources infiniment variées tant par la nature et la couleur des matériaux utilisés que par la façon de les placer.

Plusieurs régions de France offrent de belles dalles utilisables au jardin : Dalles gréseuses de la Rhune (Pyrénées) roses, ou gris bleuté. Schistes ardoisés d'Anjou ou du pays nantais, noirs, bleuâtres. Schistes divers des Pyrénées, des Alpes, d'Auvergne, de Provence. Granit breton. Calcaires de Bourgogne ou du bassin parisien. Comblanchien, proche voisin du marbre, sans compter une infinité d'autres roches, ressources locales.

Dans les pays du Nord de l'Europe, la brique est employée avec art. Le ciment, lui, n'est qu'un pis-aller, mais un pis-aller acceptable lorsqu'il est bien utilisé. Les dalles irrégulières se prêtent à la constitution des « pas japonais » ou de l' « *opus incertum* ». Les dalles géométriques peuvent être de dimensions déterminées et permettre des dessins réguliers ou de formes diverses. Elles conviennent à la pose de dallages « à l'antique ». Sauf dans le cas où le dallage doit constituer un sol continu, aux joints cimentés, les dalles ne doivent pas être posées sur une forme en ciment, mais sur un lit de sable de 5 centimètres environ d'épaisseur, lui-même couché sur 10 centimètres de mâchefer. La pose est ainsi facilitée, la perméabilité, assurée, et l'on peut remplir de bonne terre les intervalles de 2 à 4 centimètres de largeur ménagés entre les pierres. Dans ces intervalles, il sera possible de semer du gazon ou de planter de la Sagine ou quelques autres petites plantes vivaces naines, telles que Sedum acre, Véronique dolita, Œillet à delta, Phlox subulé, Saxifrages divers, égayés de charmantes fleurettes.

HENRY FUCHS.

Itinéraire du samedi chez

L'ANTIQUAIRE

Un style qui n'ose pas encore dire son nom : Le Louis-Philippe. (1re partie)

Complément direct et point final de l'évolution du mobilier commencée dès la fin du règne de Louis XVI, le style Louis-Philippe a été longtemps injustement méconnu. Jusqu'il y a 30 ans, il était de bon ton de traiter dédaigneusement de « Louis-Philippards », « d'antiquailles » ou de « vieilleries » les meubles d'acajou extraits des greniers familiaux.

Aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui fixent, comme limite extrême de leurs concessions à un « style décadent », la Restauration, voire même le Romantisme, sans vouloir admettre que les *vrais* meubles Louis-Philippe leur ressemblent tant, qu'ils ne méritent pas cet ostracisme. Quant au Romantisme, phénomène spirituel aux origines imprécises dans le temps et aux frontières assez vagues, n'est-ce pas sous le règne de Louis-Philippe qu'il a atteint son apogée ?

Au cours de nos précédentes études, nous avons vu à maintes reprises que les formes des meubles évoluent très lentement. Lorsque, entre 1830 et 1840, les normes d'un style Louis-Philippe se furent peu à peu affirmées, elles ne laissaient voir aucune rupture brutale avec le passé ; tout au plus les meubles de base avaient-ils pour la plupart arrondi leurs angles et semblaient-ils plus lourds.

A « La Cage aux rossignols » : Deux fauteuils d'époque, en noyer blond (70.000 fr. la paire).

Chez René Lefebvre :
Desserte à trois plateaux en acajou avec crémaillère (110.000 fr.).
Fauteuil en acajou blond tendu de cuir corail (les six : 300.000 fr.).

Ce caractère devait s'accentuer encore lorsque frontons ou tiroirs supérieurs s'ornèrent de moulures en « doucines » et que les pieds s'épaissirent.
Entre l'époque dite de Louis-Philippe et celles qui l'ont précédée s'affirme cependant une différence capitale. A quelques exceptions près, tous les meubles sont désormais faits en série. Aussi en trouve-t-on un grand nombre et souvent du même modèle.
C'est l'évolution de la société, sous le règne du Roi « bourgeois et citoyen » qui a contribué à cette multiplication. Après 1830, les bourgeois tiennent le haut du pavé ; ils habitent des appartements « à loyer » dont ils changent souvent. Faute d'avoir, comme les aristocrates, accumulé leurs trésors domestiques pendant des générations, promus maintenant à des postes importants, il leur faut s'installer d'une manière plus cossue. Ils ont besoin de tout à la fois. Il n'est donc plus question de demander à l'artisan ou à la maîtrise provinciale le dessin d'un meuble. Il faut aller vite. Pour rendre accessible à toutes les bourses ce mobilier nécessaire on passera de l'artisanat à la machine et c'est à Paris seulement, dans des maisons spécialisées que l'on trouvera de quoi meubler une demeure, de la cave au grenier.
Mais qui dit « série » ne dit pas qualité inférieure. Si la machine intervient pour scier les bois de fond et les placages, les premiers restent de chêne, les seconds d'acajou ou de bois clair, c'est-à-dire de grande qualité et les intérieurs de meubles, souvent tapissés de bois contrastés, nous ravissent encore par la délicatesse de leurs marqueteries et le fini de leur exécution. On pense cependant plus au solide, au pratique, au confortable qu'aux détails précieux, préoccupation essentielle des maîtres d'œuvre aux époques antérieures, et on réduit le nombre de pièces essentielles pour démocratiser le mobilier.

Chez Aimé Morel : Fauteuil de bureau en acajou (28.000 fr.).

Mousquetaires : ble en acajou mé ayant les dimen- s d'un secrétaire à re portes (60.000 fr.).

Chez Mme Vinesse : Cartonnier en acajou avec tiroirs gainés de cuir havane (55.000 fr.).

étant de l'époque Charles X), en palissandre, en thuya. On peut les identifier à coup sûr. Leurs pieds antérieurs sont reniles et galbés dans leur partie supérieure et leurs bras en forme de volutes se terminent comme un bec retourné.

Enfin toute une série de meubles féminins que nous passerons en revue dans notre prochain numéro.

Tels qu'ils nous sont parvenus, c'est-à-dire souvent dépouillés de leurs surcharges inutiles par des amateurs avisés, les meubles Louis-Philippe semblent mieux adaptés au cadre de notre vie actuelle qu'à celui pour lequel ils ont été conçus. Si l'on trouve les plus simples à des prix toujours abordables, les plus originaux, les plus soignés atteignent déjà des cotes qui surprennent ceux de nos grands-parents qui hier encore les trouvaient à peine dignes des chambres « de service ».

SAINT-SÈRE.

Quels sont, sous Louis-Philippe, les meubles essentiels ?

D'abord deux nouveaux venus :

L'armoire à glace qui n'avait pas jusqu'alors acquis droit de cité et qui trône maintenant dans toutes les chambres à coucher, et **la commode toilette** concession apparente à un souci de propreté très relatif.

Puis les meubles traditionnels :

Les commodes devenues massives et hautes, abritent souvent derrière leurs portes des tiroirs « à l'anglaise », celui du haut seul apparent servant parfois de bureau. Surmontées d'un deuxième corps vitré, ces commodes deviennent bibliothèques.

Les lits sont de deux types : l'un dit « bateau » dont les deux dossiers renversés sont reliés par une traverse incurvée ; l'autre, strictement rectiligne dont les montants sont en forme de colonnes et de pilastres.

Les chiffonniers ou semainiers à sept tiroirs, meubles d'élection pour les mille et un accessoires de la coquetterie féminine. Depuis l'Empire, ils n'ont cessé de se multiplier comme les secrétaires classiques à coins arrondis dont les tiroirs sont ou ne sont pas apparents.

Les tables rondes à pieds « striés » ou « Jacob » avec volets abattants. Déjà quelques-unes se partagent en deux pour recevoir des rallonges, mais l'engouement pour le style Henri II qui sous des formes navrantes s'imposera jusqu'au début de notre siècle reculera l'avènement de la table Louis-Philippe dans la salle à manger.

Les sièges conservent leur structure essentielle. Ils sont en acajou, en bois clair (une minorité de ces derniers

Au Petit Trianon : Sur un secrétaire d'enfant en noyer (35.000 fr.), porte-montre en vieux Paris (6.000 fr.).

Bureau en acajou, deux tiroirs et deux cartonniers (25.000 fr.).

Chez Dominique Gagnon : Bibliothèque en acajou (80.000 fr.). Petit meuble d'appui en acajou, à dessus de marbre (40.000 fr.).

AU VILLAGE SUISSE

Chez Simone Bailleux : Etagère en acajou avec tiroir (30.000 fr.). Bibelots (de 2.000 à 15.000 fr.).

Chez Florent : Table Tronchin en citronnier avec filets d'amarante. Dessus cuir (175.000 fr.).

Photographies G. de La Bégassière.

Il y a cinquante ans ! Cinquante ans seulement... Quel fossé pourtant nous sépare d'une époque où les revues d'actualité n'avaient d'autres événements à relater que ceux de la vie quotidienne, mondaine et sportive !...

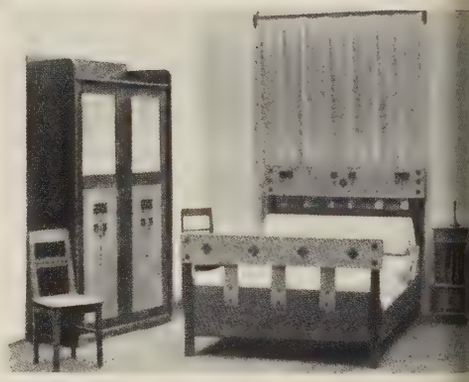
L'ALBUM DE

Les femmes prendront-elles la place des hommes ? « Cinq candidates ont satisfait à l'examen de capacité de cocher. Est-ce l'aurore d'une révolution sociale, ou simplement une évolution normale du progrès moderne ? « L'Illustration » a voulu montrer, réunies en un groupe solidaire, ces vaillantes novatrices, ces héroïnes de la première « prise de fouet »... Elles se sont prêtées à la pose parce que la coquetterie féminine — notre gravure en témoigne — n'abdique jamais ses droits. » Sur son siège, au fond, Mme Lutgen, comtesse du Pin de la Guerinière.

Soucis budgétaires (d'après Henriot). Plaie d'argent n'est ni mortelle... ni guérissable.

Henriot.

— Et le déficit qui grossit régulièrement d'année en année... comment fera-t-on dans trente ans ?
— Qui vivra... payera !



Le départ de Van Marcke pour le Tour de France. « Félicitons vivement le directeur d'Hotchkiss d'oser faire accomplir à l'une de ses voitures un raid aussi pénible que celui que va tenter Van Marcke : dix mille kilomètres ! Bon courage à l'intrépide chauffeur ! » (« Le Monde illustré ».)

Un mobilier pour 500 francs. Afin de lutter contre le faux luxe et venir en aide aux familles, le Comité départemental des habitations à bon marché a ouvert un concours de mobilier pour trois pièces comprenant salle à manger, chambre de parents et chambre d'enfant, et ne devant pas coûter plus de 500 francs. Voici un ensemble en châtaignier ciré qui se caractérise par son élégance. (« L'Illustration ».)

MON PÈRE

Le sport et la mode à Monte-Carlo.
« Cet instantané donne un fort pittoresque aperçu de la magnifique réunion sportive qui, chaque année, à l'occasion du Grand Prix, groupe les personnalités mondaines de toutes les nations. » (« Le Monde illustré ».)

Triomphe du Modern-Style. Deux enfants du siècle réunis en un groupe harmonieux. (Collection Sirot.)

Une grande actrice. Mme Réjane, dans le théâtre dont elle est la directrice, vient de monter la pièce de M. Max Maurey, « la Savelli », dont elle assume le rôle principal. (« Le Théâtre ».)

Le roi Édouard VII à Paris (d'après Sem). Le roi d'Angleterre a rendu visite à un grand collectionneur, M. Groult, « qui n'est guère connu de la foule que comme l'un de nos plus considérables fabricants de pâtes alimentaires... mais qui aime ses tableaux d'un amour égoïste et sauvage... » (« L'Illustration ».)

Portrait de Monsieur Groult. (Collection Sirot.)

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP
de l'Académie Française.

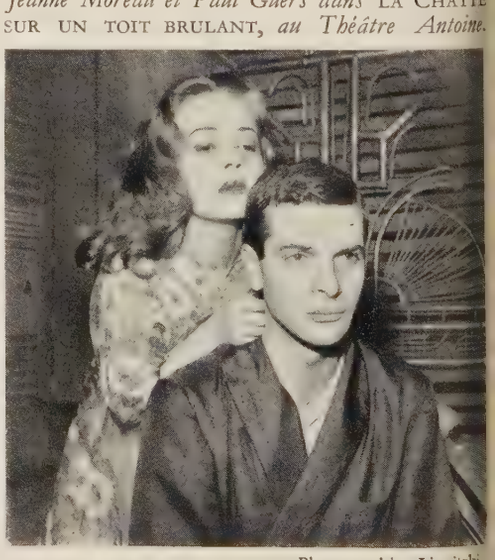
La comédie qui, en fin d'année, me fut le plus agréable à écouter est *l'Œuf*, de M. Félicien Marceau, jouée à l'Atelier. Au centre d'un décor bien machiné, que trois panneaux tournants changeront aisément en square, en salon familial, en alcôve d'adultère ou en cour d'assises, nous voyons le jeune Magis, qui sera vite notre ami Émile, réparer son poste de radio. Le tournevis en main, il cause avec soi-même et avec nous, étant, encore plus que Sosie, ami du monologue. Il ne se taira guère jusqu'à notre départ. Son langage est alerte, limpide. Et bien qu'il soit pessimiste autant que peut l'être un raté qui voit clair, Magis ne cesse de nous amuser. Ses mésaventures n'ont rien de rare. Il ne sait pas conquérir les femmes ; son innocence s'est prolongée, malgré lui, jusqu'à ce qu'il ait rencontré la bonne grosse Rose Rivet, qui y a mis du sien. Pour trouver une situation sociale, cela n'a pas été commode non plus. Il fallait une soirée chez d'ennuyeux fonctionnaires et une partie de cartes où il n'a pas été trop maladroit... Émile a épousé une fille de la maison ; mais la famille est rigide, et quand Magis s'avise d'embrasser sa petite belle-sœur avec un excès de tendresse, cela provoque un raffut terrible. Nous assistons à ces mésaventures menues, menues, mais que les concomitantes réflexions du brave Émile rendent savoureuses, presque fraîches. Le ton d'Émile tient de l'ironie de Maupassant, de l'âcre humour de Courteline. Quelquefois il lance une « légende » en bas du tableau formé par les personnages accessoires, à la manière du premier Forain. Et puis, le voici trompé par sa femme, avec un garçon qu'elle avait cru oublier, mais qui rentre de longs voyages et a beaucoup d'histoires à conter. Magis ne paraît pas souffrir à l'extrême de son sort banal. Et pourtant, il tirera une vengeance atroce des deux coupables. Après avoir laidement extorqué de l'argent au traître, ce qui constitue le virage dangereux de son caractère et de la pièce, Magis combine un « crime parfait ». Depuis le lieu, le jour du rendez-vous adultère — un rendez-vous de rupture — choisis par lui, jusqu'à l'arme du crime et au problème des empreintes digitales, Magis a tout prévu. Il abat Mme Magis d'une balle impeccable, crie au secours, accuse l'amant. Et l'amant sera condamné après un réquisitoire sans fêlure et une inexistante plaidoirie. Sur quoi, Magis, le chapeau sur l'oreille et sifflotant de plaisir, nous fera un petit signe d'adieu amical et complice... Le virage est dangereux ! Notre petit ami devient, sans que rien nous ait alertés, une affreuse canaille. Il perd un innocent, il a tué sans risques... Mais M. Félicien Marceau, sensible au léger reproche qu'on lui a adressé, m'écrit qu'il a redressé le virage et que le parcours est devenu plus net et facile... Il a eu la bonne fortune de trouver un interprète extraordinaire, Jacques Duby, qu'on avait applaudi dans *les Oiseaux de Lune*, mais qui s'est de haut surpassé dans *l'Œuf*. Sa voix est si bien conduite que, sans être forte, elle atteint les spectateurs du fond de la salle. Il a une diction limpide, sans efforts, sans coups de dents, ni de glotte, ni de langue. Quel plaisir de ne pas perdre une seule de ses phrases piquantes, douces et amères, coupantes comme lames de rasoir... Et de pénétrer toutes ses pensées, les humbles, les malignes, les railleuses, les sévères et les douloureuses. C'est un jeune virtuose, un adolescent prodige. Il est sur la même piste que Victor Boucher et François Périer. Il ira loin. L'épouse coupable, Mme Marguerite Cassan, m'a frappé par son masque expressif qui demeure spirituel même quand elle se feint nigaude... Leurs camarades sont très bons aussi et la mise en scène d'André Barsacq vaut le texte. Maintenant, si vous demandez pourquoi cela s'intitule *l'Œuf*, je vous communiquerai la réponse de l'auteur. La société, celle du bien-être et de la sécurité, du conformisme, est close comme un œuf ; tout comme l'honneur est une île escarpée et sans bords. Pour y pénétrer, faut-il casser la coquille, y faire un trou d'aiguille, ou le briser comme l'œuf du jet d'eau, à la carabine ? Je ne refuse pas le symbole ; je l'accepte avec une totale indifférence.

L'Arbre, de M. Jean Dutourd ? Il y a trente-huit Amphitryons selon le comput de Giraudoux. Combien y a-t-il de variations sur le couple d'Adam et Eve, l'arbre du bien et du mal, le péché originel, qui nous a fait don de la connaissance et celui de la mort ? Je ne sais. Un nombre de trois chiffres, assurément. La nouvelle « variation » composée par le vivace auteur des *Taxis de la Marne* est fort intelligente, et à la gloire de l'intelligence. Adam, sous l'arbre interdit, se met à raisonner. L'intelligence, précisément, naît sous la calotte des os. Elle est en marche ; Dieu lui-même aura beau conseiller, gronder, menacer, habillé en Assurbanipal, en Sargon, il ne l'arrêtera pas plus que la croissance de l'arbre lui-même dont la tête au ciel est voisine et dont les racines ont été soulever, au profond du profond, les rocs qui depuis tant de siècles pesaient sur Satan, sur le serpent prisonnier. Eve est ici moins coupable que dans la Bible. C'est Adam qui s'obstine le plus à penser. Et Eve mangera le fruit, mais c'est lui, Adam, qui préférera le savoir et la vie dangereuse au plat bien-être, à l'aveugle innocence du paradis terrestre. La variation est lente mais ingénieuse. Sa nouveauté n'est pas fracassante. Insinuante seulement. Elle « vulgarise » — élégamment — d'assez antiques interprétations métaphysiques. M. Reybaz a mis cela en scène joliment, dans un frais décor peuplé d'animaux joujoux, comme on vient d'en vendre à Noël. M. J.-F. Calvé est un Adam qui comprend ce qu'il dit. Mais comment sommes-nous, presque tous, si laids, descendants d'un aussi bel athlète ? Et Mme Christiane Lasquin est Eve, de façon mignonne ; une Eve de Clodion, presque de Willette. M. Reybaz joue le Serpent, avec un beau costume de Catherine Toth et une diction parfaite. M. Hubert Buthion soutient sans ridicule le rôle de Dieu, colérique ou tout amolli de tendresse. C'est un rôle terrible. Dieu dupé ! L'archange Gabriel est représenté par M. Vergez. Sage comme une

Jacques Duby et Marguerite Cassan, dans L'Œuf, *de Félicien Marceau, à l'Atelier.*

R. Gérôme, M. Fabert, J. Jouanneau et S. Desmarets dans une Femme trop honnête.

Jeanne Moreau et Paul Guers dans la Chatte sur un toit brulant, *au Théâtre Antoine.*



Photographies Lipnitzki.

e de première communion. Ce spectacle honorable se donne au Petit Marigny.

douard VII, *une Femme trop honnête*, mand Salacrou, a paru à un petit ore d'amateurs plus fins que moi de ses bonnes pièces. Je la tiens, et suis tout marri, pour très inférieure *Terre est ronde* ou à *l'Architel Lenoir*, uels le mot « chef-d'œuvre », à mesure e temps passe, me paraît de mieux en convenir. Le caractère de cette licenciée en philosophie, imperméable te la philosophie de son temps, prêchi- a et qui ne cesse de célébrer la conscience, rtu, d'une voix de clairon, et qui se nte de manière fort charlatanesque, ne la championne (en mal d'adultère) de délité conjugale, n'arrive pas à me aincre ni à m'intéresser. Je le regrette ant plus qu'elle est figurée par l'adorable e Desmarets, si bonne comédienne, et e n'ai pas aimée du tout. Sa véhémence sonorité m'ont fait mal. D'autres juges l'ont déclarée admirable. Cela l'a ent consolée de ma soudaine hargne, spère. Dans cette pièce, tout le monde ; et voilà qui n'est pas neuf. C'est ce es humains ne cessent de faire. Le père qui fait la noce avec une petite teintu- Noce modeste et presque patriarcale. mis mentent, la mère ment. Ils s'agitent attraper ou réconforter leurs mensonges. oudrais rire. *Histoire de rire*... Voilà musait. Et c'est de M. Salacrou aussi. en pleine verve. Les acteurs font de nieux, sans se surpasser : Alfred Adam, ond Gérôme, Maxime Fabert et Fusier-Gir, monotonement délicieuse.

pièces américaines ont, coup sur coup, mé le mal dont souffrent nos amis des -Unis et que le trop fameux rapport y n'avait pas créé, mais a sans doute vé. Car on l'a lu, le mauvais livre ; se vendait pas sous le manteau. Ce mal ne exaspération — attisée par le roman théâtre — de la sexualité. Une sexualité physiologique, dépouillée des voiles cessaires du sentiment et de la poésie. alité paysanne dans *le Petit Arpent Bon Dieu* (de M. Marcel Duhamel, ant le roman d'Erskine Caldwell), M. Christian Casadesus a eu la mauvaise e de monter à l'Ambigu ; sexualité geoise, à peine moins brutale, dans *et Sympathie* (au Théâtre de Paris) ns *la Chatte sur un toit brûlant* (au tre Antoine), et alourdie de quelques ntions philosophiques. A l'Ambigu, jette sur les femmes qui crient de joie ; mord, on fourrage dans leurs corsages ; quoi, les mâles s'empoignent, s'abat- à coups de fusil. Et le vieux papa aint, les yeux au ciel, en s'arrachant euses paroles. Pauvre arpent saccagé, e très jolies comédiennes, jeunes et es, ont l'air de tourner pour le cinéma estin.

Sympathie, adapté de Robert Anderson, M. Roger Ferdinand, est assurément qualité plus subtile. Mais la femme, emme fort belle, y est un peu délaissée des hommes que les jeux masculins veux parler des sports — accaparent. Cela se passe dans un collège qui, au fond, est sain, mais le spirituel y est moins ardemment servi que les sports. La preuve de sa santé secrète, c'est qu'on y soupçonne, à cause de simples promenades-duos sur la plage, un innocent élève de s'adonner aux amours qui, naguère encore, n'avouaient pas leur nom. Le pauvre jeune homme, mis en quarantaine — le rapport Kinsey ne nous laisse pas croire à tant de sévérité — sera attiré par la femme délaissée, l'épouse du directeur qui a pitié de lui. Elle lui offrira du thé et des discours beurrés de maternelle sympathie, en effet. Puis, comme le mari décidément ne s'occupe pas d'elle, elle offrira à ce filleul de guerre intestine des consolations plus généreuses. Les couples normaux se défendent comme ils peuvent contre les anormaux et les frigides. Le don de soi, réalisé par Mme Ingrid Bergman, sera évidemment plastique et majestueux. On a fait un accueil enthousiaste à la belle et illustre interprète, en qui je ne suis parvenu à découvrir qu'un talent fort honnête, mais nullement bouleversant. La réputation, évidemment, fait toujours boule de neige. Mais il arrive que la neige fonde. Je n'ai pu m'associer à l'enthousiasme général. Sans doute ai-je vu, dans ma longue fréquentation du théâtre, trop de grandes comédiennes auprès desquelles Mme Bergman me semble une simple apprentie. Je citerais, parmi les vivantes, dix artistes qui eussent joué aussi bien qu'elle. Son partenaire, le pauvre petit Tom, si tourmenté d'être pris pour ce qu'il n'est pas, m'a semblé bien plus remarquable : c'est M. Jean-Loup Philippe, dont la physionomie et la voix éclatent d'innocence ; et je me demande comment on ose le calomnier. C'est lui qui tient le rôle le plus nuancé, le plus pathétique ; un rôle difficile, où il ne faut pas avoir l'air trop jeune fille, être assez tentant pour une femme faite et déçue ; un rôle de béjaune qu'un peu d'amour transformera peut-être en don Juan. Il y est parfait ; par instants, même, émouvant. Le décor superpose un salon douillet mais simple, une chambre d'étudiant ; entre les deux, un escalier sur lequel dégringolent ou ascensionnent des gars criards et turbulents. Quel bizarre collège !.. On voudrait en étudier le programme d'études et l'emploi du temps. On n'y formera pas des Voltaire ni des Taine. Nos chers U. S. A. n'ont pas besoin de ces produits de culture en vase clos.

Pour déplaisante que soit la pièce de Tennessee Williams, par bien des côtés, elle vaut mieux que les deux autres. Parce qu'elle contient, juste à son centre, une scène remarquablement conduite, prolongée avec habileté, qui tient l'auditeur en haleine ; une scène très dramatique qu'on dira même tragique si l'on y met un peu de bonne volonté. Mais quelle famille !

Durant tout le premier acte, Mlle Jeanne Moreau, en chemise, et délibérément provocante, essaie de réveiller les sens engourdis, engourdis à un point incroyable, de son mari. Elle se roule sur les genoux glacés de son compagnon, qui était un luron quelques semaines plus tôt ; elle frotte sa poitrine charmante contre un torse de marbre, qu'elle ne réchauffe pas. Etendue sur le lit, les jambes dressées, elle fait des gammes avec ses orteils et des ombres chinoises ! Nous nous sentons horriblement indiscrets. Qu'a donc Brick contre Margaret ? Il a que Margaret, quelque temps auparavant, jalouse de l'intimité de Brick et de son ami Skipper et de l'incandescence de leurs démonstrations de tendresse virile, a laissé percer une inquiétude qui a blessé les deux hommes. Skipper a voulu prouver à Margaret qu'il aimait aussi les jolies femmes ; elle s'est prêtée à l'expérience, ce qui a indisposé Brick, quoique Skipper, mal disposé, intimidé, ne soit pas parvenu à convaincre Margaret. Et puis — accident, suicide ? — Skipper est mort. Brick est furieux des audaces de Margaret qui le menaient à l'humiliation maritale ; et la perte de Skipper est pour lui une sorte de veuvage. La crise du ménage a pour témoin toute la famille d'un riche planteur, dont on fête l'anniversaire soixante-cinquième et dont elle gâte le plaisir. On lui cache que l'indisposition légère dont il se croit guéri, ce qui le mettait en belle et gourmande humeur, est un cancer et qu'il n'en a plus pour longtemps. Ce bien portant imaginaire va essayer de confesser Brick. Il lui tient des propos habiles et latitudinaires ; car, si Brick, mon Dieu, avait vraiment péché avec Skipper, il n'y verrait qu'une faute de goût passagère. Ce n'est pas grave pour un lecteur — peut-être — du rapport Kinsey. Il psychanalyse son fils avec une vigueur débonnaire. Il veut savoir la vérité. « Tu aimes la vérité ? Je t'en propose une : tu es incurable et tu vas entrer dans l'éternité. » Révélation ignoble. Mais voilà la scène pathétique et d'une hideur bouleversante. Elle est suivie d'autres laideurs. On se dispute d'avance le domaine, la fertile plantation. Hargneuses disputes de frères, de belles-sœurs. Pour affirmer les droits de Brick, Margaret jure qu'elle va être mère. Les autres n'y croient pas. Mais Brick se décidera, par lassitude et intérêt, à accomplir le nécessaire pour que Margaret soit maman... Sur de choquants objets on traîne nos pensées. Il est vrai que le décor est joli ; Jeanne Moreau, davantage, mais elle glapit un peu fort. M. Guers supporte sans faiblir le rôle odieux de Brick ; il en aurait joué de plus flatteurs rue de Richelieu, ce transfuge !... Et M. Balpêtré a été excellent, dans celui du père. Au-dessus de notre espoir.

Je signale le succès de l'aimable *Virginie*, au Daunou, fantaisie nautique, où une paire d'ichtyologues, qui parcourent en goélette les océans, sauvent des naufragées d'une rare séduction ; et cela donnera des amusements à tout le monde, pendant des mois !

Et voici une triomphale reprise de *Topaze*, au Gymnase. On n'a pas à disséquer Topaze. Ses éclatants secrets ont été la joie de foules anciennes. Les foules nouvelles en éprouveront à leur tour. Fernand Gravey, très différent de Lefaur, moins éblouissant, a pourtant réussi, par la finesse et le naturel, à ne pas trop décevoir. Mlle Daëms est charmante. M. Vilbert tonne joyeusement, dans son personnage municipal et crapuleux.

R. K.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAU

Ces cinq expressions d'Audrey Hepburn résumen la grâce, la vivacité, l'intelligence, le charm piquant de cette fine actrice qui est une de valeurs les plus sûres de la Guerre et la Paix.

LA GUERRE ET LA PAIX (A). Étude italo-américaine de mœurs... russes, d'après Tolstoï. — CADRE - Une Russie supposée, sous Alexandre Ier. SUJET - Vie brillante, amours, folies de la noblesse moscovite, brusquement happée par la tourmente de fer, de feu, de sang de l'invasion napoléonienne, RÉALISATION - King Vidor : robuste. INTERPRÉTATION - Audrey Hepburn : le plus éclatant rayon de soleil qui puisse illuminer un film ; Henry Fonda : charme simple et prenant ; Mel Ferrer : correction assez triste ; Oscar Homolka : un Koutousov émouvant... NOTE - Fresque puissante, riche, variée, colorée, vengeresse, inégale, trop longue !... Peut-être par fatigue, j'ai trouvé que l'intérêt commençait à sombrer dangereusement sur la fin ! J'aime beaucoup l'étude consacrée à la vie privée de cette curieuse noblesse russe, dans un cadre de palais somptueusement parés ou de paysages pleins de charme, dont les couleurs sont délicatement rendues. Par contre, j'ai trouvé l'évocation de nos revers et les malédictions idoines assez désagréables pour un Français, encore qu'inévitables, hélas ! Évidemment, cela tombe mal en ce moment... Pour me consoler, j'ai pêché dans l'huître de King Vidor quelques perles d'un assez délicat orient : le soleil d'Austerlitz est devenu celui... de l'été ; le passage d'une Bérésina sans glaçons se fait paisiblement, avec des uniformes flambant neuf ; boulets pleins déjà remplacés (prescience) par des obus explosifs, inaugurés seulement par Krupp en 1870 ; à Borodino, l'armée française est hérissée de drapeaux (1 par 25 ou 30 hommes, peut-être ?) dont pas un n'a d'aigle ; les roues de certaines berlines sont caoutchoutées (sens du confort encore assez rare en 1810) ; faites correctement, au début, d'une monture en fer sertissant d'étroits verres ovales, les lunettes d'Henry Fonda deviennent brusquement rondes, à pont et à branches dorés vissés directement dans des verres non cerclés ; sans doute, l'acteur avait-il marché sur les premières ?...

NOTRE-DAME DE PARIS (B). Drame romantique français, en couleurs et cinémascope, d'après Victor Hugo. — CADRE - Le Paris du moyen âge et sa cathédrale. SUJET - Triste destin d'Esméralda l'Égyptienne, danseuse et truande, qui périt faussement accusée de crime et de sorcellerie, malgré les efforts maladroits du difforme sonneur de cloches Quasimodo. RÉALISATION - Delannoy : on ne peut plus soignée. INTERPRÉTATION - Anthony Quinn : composition hallucinante, situant positivement son personnage à mi-chemin entre l'homme et la bête ; Lollobrigida : gitane sophistiquée, parfois gracieuse, parfois grimaçante, toujours moins bonne que de coutume ; Cuny bien. NOTE - Ce drame hugolien (aimablement revu et corrigé par Aurenche et Prévert !) manque fâcheusement de ce fougueux souffle romantique qui est sa raison d'être et sa justification. Compte tenu d'un effort décoratif exceptionnel, je pense que pour interpréter Hugo sans le trahir mieux eût vallu un Orson Welles, chez qui la flamme brûle les défauts, qu'un Delannoy dont l'impeccable correction sort du réfrigérateur. La pathétique création de Quinn, la scène des cloches et celle où Esméralda donne à boire à Quasimodo sur son pilori sont excellentes. Par contre, quel ridicule dans les toilettes de haute couture de la gitane, sans tache ni accroc, et dans cette Cour des Miracles d'où haillons, crasse et difformités semblent sévèrement proscrits ! Hugo, qui l'eût cru ?...

A qui se fier, mon Dieu ? L'ingénuité perverse, la lascivité latente de cette tendre Carroll Baker lui valent son surnom de Poupée de chair !

Dans tout l'éclat de sa cinquantaine (Colette dixit) Gravey guette la mélancolie (à base de lieutenant bleu) de Delorme, dite Mitsou.

McNeese State College
Lake Charles, La.

POUPÉE DE CHAIR (A). Drame réa- américain, d'après Tennessee Williams. CADRE - Le Sud des U. S. A. SUJET - rame des unions mal assorties (barbon- ine), compliqué de ruine, d'incendie inel, de vengeance sur le plan senti- al, etc. RÉALISATION - Kazan : puis- e, colorée, pittoresque. INTERPRÉTA- - Malden, Carroll Baker, Eli Wallach : puissamment typé. NOTE - Film singu- alliant la plus étonnante vigueur pression à un cynique parti pris d'éro- e. Sur un thème trouble, provoquant et ain, Kazan a brossé un récit riche en ils cinglants ou scabreux, en atmos- e étrange, dépenaillée, sordide, en onnages douloureux, équivoques, durs... esprit du film appelle les plus expresses rves, sa réalisation me semble une site de plus pour l'auteur d'*Un tramway né Désir*, *Sur les quais*, *A l'Est d'Eden*...

HEL STROGOFF (B). Aventures dra- ques franco-italo-yougoslaves (!), en eurs et cinémascope, d'après Jules ie (1). — CADRE - Paysages yougoslaves titués à leurs équivalents (?) russes. T - Périlleuse mission accomplie par un rier du tsar à travers une Sibérie dévastée des hordes tartares, au XIXe siècle. LISATION - Carmine Gallone : tire un médiocre parti du récit et des puissants ens mis à sa disposition. INTERPRÉTA- - Bonne équipe : Curd Jürgens, Gene- e Page, Nassiet, Inkijinoff, etc. ; sont lement mal conduits, d'où un fâcheux que de foi... NOTE - Reflet peu adroit roman célèbre, dont il gâche beaucoup u poésie, du pittoresque ou même des ctères : soit par omission ; soit par position. Le combat contre l'ours de al ? Ridicule ! L'incendie de l'Angara ? able ! Le faste de Féofar Khan ? iocre ! Les combats russo-tartares ? es confuses ! L'idylle Michel-Nadia ? uillée de fraîcheur et de spontanéité que faussée au départ par un « service nandé » ! Le duel à mort Strogoff- eff ? Remplacé par un duel Strogoff- ar tout à fait imprévu ! Le reste à nant ! Constitue malgré cela un excellent spectacle pour les enfants, peu sensibles aux nuances, hérésies et tripotages divers qui peuvent rebuter légitimement un adulte doué de sens critique.

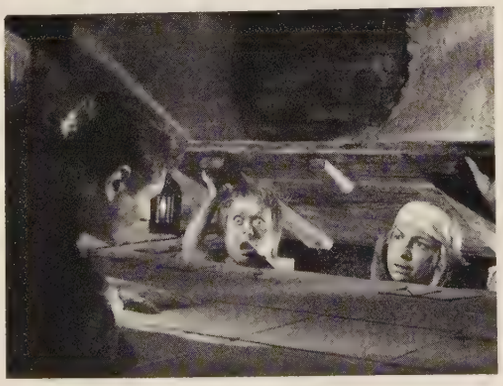
MITSOU (A). Comédie française de mœurs et de caractères, en couleurs, d'après Colette (2). CADRE - Divers lieux du Paris de 1914-1918. SUJET - Engourdie dans une aimable neutralité intellectuelle et sentimentale, une « théâtreuse » découvre amour et culture... Par la grâce de certain « lieutenant bleu »... RÉALISATION - Jacqueline Audry : non dépourvue de finesse. INTERPRÉTATION - Danièle Delorme : en « grand retour de forme » Gravey : tact et mesure ; Odette Laure : grinçante, crispante. NOTE - Petit film agréable, respectueusement et adroitement adapté d'une nouvelle elle-même fort mince, tout en nuances et des plus statiques. C'est gentil, spirituel, bien observé. Moins bonnes sont les scènes de music-hall, qui font pauvre, et celles au front où les uniformes... uniformément impeccables sont... surprenants ! Acide est aussi la couleur, trop souvent. La grande scène d'aveux de Delorme à Gravey est excellente !

DAVY CROCKETT ET LES PIRATES DE LA RIVIÈRE (B). Film américain d'aventures, en couleurs. — CADRE - Le fleuve Mississipi. SUJET - Aventures nautiques héroï-comiques de deux groupes de bagarreurs : d'abord opposés puis unis contre des pirates blancs déguisés en Indiens. RÉALISATION - Foster : connaît bien toutes les « ficelles » du genre ! INTERPRÉTATION - Fier Parker, Buddy Ebsen, Jeff York : équipe solide et dynamique. NOTE - Bagarres, plongeons, horions, défis tonitruants, réconciliations spectaculaires, situations imprévues et bouffonnes, traîtres de mélodrame : rien ne manque à ce western aquatique pour faire la joie des enfants et même (pourquoi pas ?) celle des... autres !

M. L.

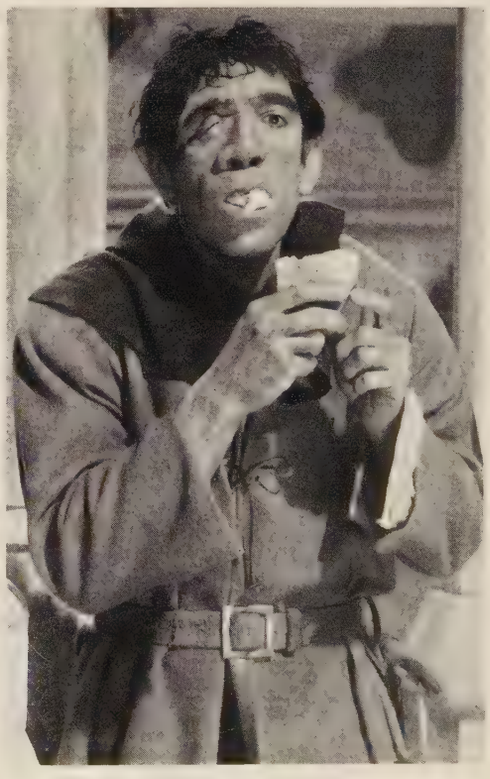
(1) Éditions Hachette.
(2) Librairie Arthème Fayard.
(A) Adultes seulement.
(B) Toutes personnes.

tombe, tu tombes, il tombe... » *(dans le ssipi) déclinent les bons gars menés par* Crockett et les Pirates de la Rivière !



Comme on se rencontre ! Soulevant innocemment une trappe, Piéral se trouve nez à nez avec Cuny, sombre Frollo de Notre-Dame de Paris.

*En route pour Irkoustk ! Les Tartares devant être occupés ailleurs, Nadia-Geneviève Page s'échappe avec Curd Jürgens-*Michel Strogoff.



Paraissant échappé à la faune grotesque de pierre de la cathédrale, Anthony Quinn campe l'hallucinant Quasimodo de Notre-Dame de Paris...

LES EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

TABLEAUX A LOUER

Un organisme s'est récemment constitué qui, dans le but de diffuser l'art contemporain, permet désormais la location de tableaux. Cette initiative donna lieu à une exposition. Sur la cimaise d'une galerie parisienne deux cent cinquante toiles à louer avaient été accrochées. Les prix mensuels avaient été fixés en fonction des enchères généralement atteintes en ventes publiques et établis par catégories : A, B, C, D, E, F, etc. Buffet atteignait 6.500 francs, Labisse 2.500 francs, Cavaillès 4.500 francs, Pressman 1.500 francs. On se demande pourquoi ce dernier, Prix de la Critique et déjà arrivé, était ici sur le même plan que de tout jeunes « espoirs ». Un rapide coup d'œil nous a permis de constater qu'une grande partie des tableaux ainsi offerts en location provenaient des réserves de marchands parfois connus. Sans doute, ce procédé déjà pratiqué en Amérique est-il considéré comme un moyen de favoriser la vente de débutants ne disposant pas des fonds nécessaires pour faire, comme tant d'autres, leur « Exposition annuelle », mais n'est-il pas choquant de voir ainsi traitée l'œuvre d'art ?

Vivement émus par une nouveauté si audacieuse, nous avons fait une enquête dans les milieux artistiques. Ceux-ci se sont révélés dans l'ensemble réticents à semblable projet. Certains directeurs de galeries eux-mêmes en ont été indignés. « Agir ainsi, nous a dit Raymond Nacenta, c'est traiter la peinture comme un échantillon sans valeur. » Tandis que Gildo Caputo affirmait : « Un peintre de talent ne se loue pas. » A l'exception de Bernard Buffet (il voit dans la location ainsi pratiquée un moyen d'éviter des querelles esthétiques qui peuvent se terminer en scènes de ménage) presque tous les artistes connus se sont montrés défavorables. Brianchon, Legueult, Oudot, entre autres, estiment qu'il est inadmissible de promener ainsi des toiles « au taximètre » sans l'assentiment de leurs créateurs.

Le plus véhément a été Georges Rouault. Dans un récent éditorial consacré à la défense du droit des artistes il a condamné cette commercialisation, pour lui si peu française, dans une phrase lapidaire : « Peut-on voir ainsi prostituer ce que l'on aime ?... »

Un chef-d'œuvre de Cézanne au Louvre : « La Femme à la cafetière »

Par une exposition de toiles bien choisies, le Louvre vient de célébrer dignement le cinquantenaire de la mort de Paul Cézanne. A cette occasion, M. et Mme Jean-Victor Pellerin, qui possèdent la plus belle collection du maître d'Aix, ont offert au grand musée national la célèbre *Femme à la cafetière*. L'été dernier ce tableau nous apparut comme le « clou » de l'importante rétrospective organisée au Pavillon Vendôme, dans la ville natale du peintre. De très grandes dimensions, cette harmonie de bleus et de tons plus sombres est un des portraits désormais classiques de l'École française, bien digne de figurer près de ceux du *Maître au verre de vin*, de Le Nain et aussi de Corot, l'auteur inoubliable de la *Femme à la perle*. Quelle leçon un tel visage donne-t-il, dans son expression de saine réalité, aux jeunes artistes de plus en plus insensibles à la représentation de la figure humaine !

Mouly (Galerie Berri-Lardy)

Après de longues années de recherches, ce peintre, jeune encore, est arrivé à faire, loin des théories, une synthèse précise de ce qui pouvait être retenu à la fois dans l'abstrait

Phot. Maurice Poplin.

De Marcel Mouly, *Village d'Espagne.*

et le figuratif. Ses amis de Collioure, Pignon et Burtin, lui ont sans doute fait comprendre l'utilité du dépouillement. Ses longs travaux de céramique ont encore fait grandir en lui un sens inné de la matière. Dans sa dernière série de toiles espagnoles, il part d'une profonde admiration de la nature et la transpose selon sa vie intérieure. Il a obtenu de très heureux contrastes en trois tons où dominent souvent le bleu, le blanc et le rouge. Il a été cette fois-ci littéralement obsédé par les balcons aux lignes parfois baroques qui sont de si beaux accrochages pour la lumière.

André Hambourg (Galerie Cardo-Matignon)

Il a créé dans ses récentes recherches de Mougins une technique très personnelle où

Phot. Marc Vaux

*D'*André Hambourg, *les Dahlias à Mougins*

il mêle avec bonheur le pastel et l'encre de Chine. Dans ses champs ainsi composés, une feuille, un brin d'herbe, une fleur prennent une importance dominante. Ils sont à la fois occasion de couleurs délicates et de

Une émouvante photographie du peintre Pougny

isme nerveux et précis. Passionné
on premier plan, le peintre sait choisir
tout ce qui sollicite son regard ; le
ge est, s'il le faut, ramené à l'arrière-
afin qu'une rose, un tournesol, un cep
gne, un jasmin, un dahlia conservent
beauté majeure.
e ses petites toiles normandes où,
Boudin, il sait si bien analyser tous
noments du ciel. Dans les grandes
ositions conçues à l'atelier, Hambourg
ouvent victime de sa propre richesse.
rouve parfois trop de sphères d'intérêt
un même tableau.

Le Cirque
ée des Arts et Traditions populaires)

le millier d'œuvres ici présentées, l'art
un rôle capital. Les noms de Seurat, de
ec, de Degas, de Rouault, de Léger,
casso y sont évoqués par des œuvres
nt magistrales. Mais aussi quelle
verte représentent pour nous ces dessins
ellés de deux sœurs : Juliette et Marthe
ie, qui surent prendre sur le vif les
s les plus émouvantes du cirque dans
notes dépassant le simple document !
atteignent toujours a l'expression la
arfaite de la vie sous toutes ses formes.
rdez ces costumes pailletés écarlates
ortent les clowns à la parade ; vous
rendrez pourquoi une phrase de Jean
au a été mise par Georges-Henri
re en exergue de cette exposition
lide : « Le cirque est une école de
é pour l'âme et pour le corps. »

Jean Pougny n'est plus

eintre discret, considéré par tous les
es comme une personnalité de Mont-
sse, vient de mourir à soixante-deux
Nous l'appelions le « Maître des petits
ts ». En effet, sur des toiles aux
sions réduites, il exprimait tout un
rs enchanté où les choses et les êtres
ient dans la lumière. Par la couleur,
rme de ses arlequins, de ses objets
ntibulés, de ses femmes sur la plage,
s enfants joufflus jouant près de nour-
surannées, il avait créé un style original
é parfois du lointain souvenir des
tures persanes où des icones de sa
e d'origine ! Les théories régnantes le
ent sourire. N'avait-il pas jadis accordé
oisme au rythme de son propre cœur ?
cuns l'ont célébré comme un petit
re. Bientôt on s'apercevra que ce
ste, qui trouvait moyen d'utiliser jus-
x craquelures d'un tableau pour lui
er plus de force expressive, mérite une
parmi les grands.

R. B.

Phot. Aeraci.

La Femme à la cafetière, de CÉZANNE.

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHELEM

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES VENDUS DU 10 AU 24 DÉCEMBRE PENDANT LA « SAISON DE L'HOTEL DROUOT »

Lors de notre dernière chronique, nous avons donné un aperçu des cinq ventes qui ont eu lieu du 26 novembre au 4 décembre à la Galerie Charpentier.
Les grandes vacations d'hiver terminées au Faubourg-Saint-Honoré, l'activité s'est reportée sur l'Hôtel Drouot, où, d'ailleurs, depuis le début du mois, des enchères intéressantes étaient enregistrées, surtout à la salle nº 1. On sait que l'Hôtel Drouot dans le désir d'avoir, lui aussi, « sa saison » avait, dès la fin du mois de mai, organisé un éclairage électrique permettant des « ventes aux chandelles » et aménagé un haut-parleur dans les salles 10 et 11 réunies (leurs cloisons mobiles étant enlevées dans les grandes occasions). D'autre part, un ensemble de sièges neufs munis de tablettes permettant de noter les enchères venait compléter cette installation où, du 10 au 20 décembre, Mes Bondu, Audap et Cardinet, puis Mes Libert, Ader et Lemée, Rheims, enfin Bellier, dispersèrent des tableaux anciens et modernes, des meubles, sujets, objets d'art et tapis.
Voici quelques tableaux intéressants :

10 décembre : le portrait de M. de La Porte du Theil, secrétaire du cabinet du roi, par Aved.

Le 10 décembre, Mes Audap et Cardinet ont mis en vente la collection Pallu de Poitiers : ensemble homogène de toiles anciennes parmi lesquelles on remarquait un joli portrait attribué à Greuze, *l'Enfant blond* (450.000 fr.), et deux peintures de Nicolas-Antoine Taunay, *la Halte à la fontaine* (300.000 fr.) et *le Coup de vent* (225.000 fr.). Mais les œuvres les plus marquantes appartenaient à divers amateurs. La plus belle, un portrait d'Aved (on en voit rarement en vente publique), avait un intérêt historique ; on s'est étonné qu'elle n'entre pas dans un de nos musées. Elle représentait M. de La Porte du Theil, secrétaire du cabinet du roi, en habit gris brodé d'or, signant le traité de Vienne confirmant le retour de la Lorraine à la France, après la mort de Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, en 1766. Cette peinture, mesurant 1 m. 25 × 0 m. 97, a été adjugée 1.200.000 fr. Des toiles montrant des vues de Paris au XVIIIe siècle ont encore atteint de gros prix. *La Place Louis-XV vue de la Seine* (0 m. 49 × 0 m. 75), attribuée à Moreau l'Aîné, s'est vendue 1.200.000 fr. Elle était partie de 400.000 fr., tandis qu'une *Vue présumée du Faubourg-Saint-Antoine animée de nombreux personnages* trouvait preneur à 720.000 fr.
A la même vente, Me Bondu a obtenu 650.000 fr. pour *la Petite Précaution*, une jolie peinture de Boilly (0 m. 25 × 0 m. 32) et 490.000 fr. pour *la Jeune Laitière* d'Étienne Aubry, signée, datée 1776 (0 m. 40 × 0 m. 32) qui passait en vente en 1907 à la Galerie Georges Petit avec la collection Mulbacher. L'importante commode en laque de Coromandel provenant de l'ancienne collection Thélusson, reproduite dans le numéro de Noël de *Plaisir de France*, a été adjugée 2.050.000 fr. (M. Jean-Louis Richard, exp.)

14 décembre : 950.000 fr. pour un paysage de Magnasco.

A la vente de Me Libert, le 14 décembre, les toiles et les dessins anciens expertisés par MM. Delestre et de Bayser furent seulement présentés par M. Delestre — M. Patrick de Bayser, expert depuis six ans à l'Hôtel Drouot où il jouissait de l'estime générale, étant mort subitement quelques jours auparavant. — L'enchère la plus élevée : 950.000 fr. a été donnée pour une toile d'Alessandro Magnasco, *Paysage animé de personnages* (0 m. 89 × 1 m. 29), cependant que la *Nature morte aux pêches* de Willem Van Ælst atteignait 166.000 fr. (toile : 0 m. 45 × 0 m. 35).

12 décembre : une toile de l'École de Fontainebleau et la « Tireuse de cartes » de Maria Blanchard.

La vente dirigée par Me Rheims le 12 décembre offrait des tableaux anciens et des tableaux modernes. Parmi les premiers, une toile de l'École de Fontainebleau *Vénus et l'Amour dans un encadrement de fleurs* (0 m. 885 × 0 m. 71) s'est vendue 130.000 fr. ; une sanguine de Boucher *l'Autel de l'amitié* (0 m. 355 × 0 m. 23) : 101.000 fr., et *Vénus liant les ailes de l'Amour*, pastel de Mme Vigée-Lebrun exposé au Salon de 1783 (1 m. 12 × 0 m. 90) : 125.000 fr.
Parmi les seconds : une aquarelle de Jacques Villon *la Goulue au Moulin-Rouge* signée, datée 1901, a été payée 221.000 fr. ; une toile de Maria Blanchard *la Tireuse de cartes* (1 m. × 1 m. 30) : 290.000 fr. Une nature morte de Vlaminck (0 m. 60 × 0 m. 81) : 1.050.000 fr. et *la Baigneuse Zoubaloff* de Rodin (fonte de Rudier) : 370.000 fr. (MM. Ebstein, Cailac, Mlle Cailac, M. Durand-Ruel, experts.)

18 décembre : le beau-père et la belle-mère de David.

Deux répliques des portraits au Musée du Louvre de Charles-Pierre Pécoul et de Mme Pécoul, née Potain, beaux-parents du peintre David, ont été adjugées 550.000 fr. par Mes Ader et Lemée le 18 décembre. M. Pécoul, en habit brun entr'ouvert sur un gilet blanc brodé d'or, assis dans un fauteuil tendu de rouge, Mme Pécoul en robe de soie prune ornée de rubans sous un manteau de taffetas noir, la chevelure poudrée sous un bonnet de lingerie. (MM. Catroux, experts.)

20 décembre : un Utrillo de 1914, une nature morte de Vlaminck.

La vente du 20 décembre ne comportait que des tableaux modernes. Me Bellier la dirigeait avec M. Jacques Dubourg. Les vedettes : Utrillo et Vlaminck.
Utrillo (c'est souvent son tour) pour un carton parqueté *les Maisons blanches* signé, daté du jour de la déclaration de la grande guerre : 2 août 1914, adjugé 2.530.000 fr. Vlaminck pour un paysage *le Hameau (soir d'orage)* (0 m. 60 × 0 m. 73), toile vendue 1.720.000 fr. Il y eut d'autres ténors : Renoir *Au Salon*, toile (0 m. 41 × 0 m. 33) payée 1.515.000 fr., Marcoussis, *le Roi*, toile signée, datée 1930 : 750.000 fr., Goerg *les Débuts dans le monde*, toile signée, datée 1949 : 380.000 fr., Carzou *Le Tréport*, carton signé, daté 1947

Phot. L. R. Adron.

ÉTIENNE AUBRY : la Jeune Laitière.

VAN ÆLST (Willem) : Nature morte aux pêches.

GOERG : les Débuts dans le monde.

MINIATURE. - Flandres, commencement du XVIe siècle.

. 55×0 m. 46) : 200.000 fr. Nous ons le pastel de Delacroix : *Tigre prêt ndir* (1860) des anciennes collections emeyer, Burty et Ayashi, vendu malgré imensions modestes (0 m. 23×0 m. 31) : oo fr.

écembre : Jongkind et Guillaumin.

ventes importantes se poursuivent ue année à l'Hôtel Drouot jusqu'à la même de Noël. C'est ainsi que, le décembre, Me Laurin dispersait des aux modernes qui n'ont pas manqué quéreurs.

toile peinte par Guillaumin à Robinson achetée 450.000 fr. (0 m. 51×0 m. 61), *Quais de la Seine à Paris* (0 m. 26× 41), panneau exécuté par Jongkind : oo fr. (M. Jacques Dubourg, expert). ruption ensuite de quelques jours pour êtes de fin d'année et... voici janvier.

MOIS DE JANVIER INHABITUEL

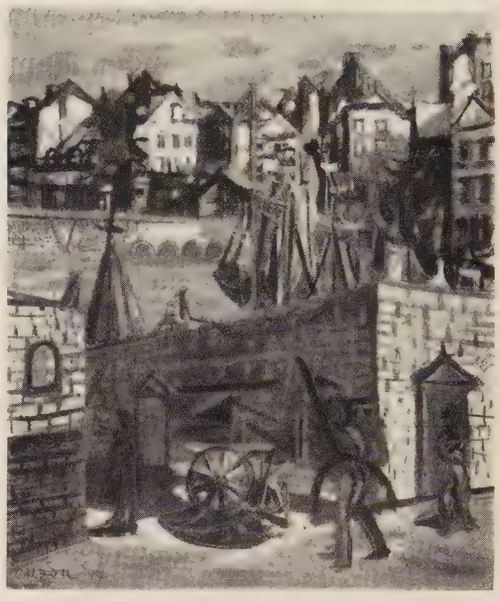
les annales des ventes parisiennes, on ait jamais vu de grandes vacations à la rie Charpentier (ou, avant elle, à la rie Georges Petit) en janvier. Rompant la tradition, Me Rheims donnait les t 29 de ce mois deux réunions. La ière était consacrée aux remarquables uscrits à peintures, aux livres de prove- es illustres (ayant appartenu à Ronsard, me, Racine ou Montaigne), aux belles es armoriées de la bibliothèque du ur Lucien Graux, homme de Sciences omme de Lettres, mort en déportation. e Vidal-Mégret, expert.)

9, passaient aux enchères dans l'après- et en soirée des tableaux anciens parmi els des portraits d'hommes par Lucas ach et Lucas de Leyde, et un paysage Salomon Ruysdaël : *Bord de rivière*, ent la première place (M. Robert Lebel, t) ; enfin des objets d'art d'Extrême- nt, des meubles et objets d'art du e siècle expertisés par MM. Beurdeley, e et Canet, dont nous donnerons les ères au mois de mars.

R. W.

Phot. P. Saulier.

STATUETTE LAITON POLYCHROME : Écuyère en costume d'amazone.



CARZOU : Le Tréport.

JONGKIND : les Quais de la Seine à Paris.

MAGNASCO : Paysage animé de personnages.

DELACROIX : Tigre prêt à bondir.

LES LIVRES

PAR YVES GANDON

LES ROSES DE SEPTEMBRE : un parfum délicat.

André Maurois jouait avec ces *Roses de Septembre* (Flammarion, édit.) un jeu périlleux. L'homme de lettres, et plus encore l'homme de lettres illustre, est en général un mauvais héros de roman. On ne voit guère que Balzac pour s'être tiré d'affaire dans ce domaine avec les *Illusions perdues*. Encore ses personnages sont-ils singulièrement transposés. En nous proposant, tout cru, son Guillaume Fontane, écrivain français d'audience universelle, André Maurois a réussi un vrai tour de force. Son héros est criant de vérité. Il nous apparaît avec ses faiblesses d'homme, ses angoisses d'écrivain, ses petits et ses grands problèmes, dans ses rapports avec un jeune confident de tragédie classique et avec sa femme aimante, mais qui a pris de l'âge et dont l'intelligence très vive n'a plus d'autre souci que l'administration de la carrière de son mari. Cependant un orage traverse cette vie bien réglée. Une certaine Wanda Nedjanine, artiste peintre, prend sur l'esprit de Guillaume un empire souverain. Mais Pauline Fontane, l'épouse de l'écrivain, tombe si gravement malade que la demoiselle est sacrifiée, et Guillaume va faire une tournée de conférences en Amérique du Sud. Il y rencontre une jeune actrice pleine de grâce et de feu, Dolorès Garcia. Elle devient sa maîtresse, et le romancier passe quelques semaines enchantées. Mais il lui faut revenir en France, Pauline sait tout ; elle entretient même une correspondance régulière avec Dolorès, et lorsque celle-ci viendra faire en France une tournée, d'ailleurs catastrophique, son amant ne sera pas là pour l'accueillir. Pauline a triomphé.
Le charme extrême de ce roman tient à la délicatesse de l'analyse, à la sûreté de la psychologie, à une sorte de nonchalance magistrale; joignez-y les tableaux lestement enlevés de quelques villes d'Amérique du Sud, le bonheur léger du dépaysement, une ironie douce, et voilà de quoi respirer sans crainte *les Roses de Septembre*.

LE SEPTIÈME IMPOSTEUR : ou le « producteur » démasqué.

On sait depuis longtemps que les milieux cinématographiques regorgent de chevaliers d'industrie dont l'unique souci est de vivre aux dépens des gogos aveuglés par le mirage de l'écran. Le septième art, dont René Vigo fait le « septième imposteur », se trouve ici représenté par un pittoresque individu qui se fait appeler Côme Della-Chouque, encore qu'il se nomme en réalité Alfred Dubois. Quant au gogo, c'est le doux rêveur Albert Mérange, antiquaire de province. Le bonhomme a écrit un scénario qu'il a envoyé au dit Della-Chouque représentant le « Groupe international cinématographique ». Ce groupe n'existe, bien entendu, que dans l'imagination du verbeux filou, qui non seulement réussit à extorquer diverses sommes à sa victime, mais encore s'installe à demeure chez elle, sous couleur d'y mettre au point le scénario et les dialogues du chef-d'œuvre. Par malheur, ce qui pourrait n'être qu'une simple escroquerie a des incidences catastrophiques sur la vie familiale d'Albert Mérange. Sa fille Dominique se jette à l'eau avec un jeune homme romanesque, pour assurer le succès de son père, et n'échappe que de justesse à la mort.
Cette satire d'une excellente venue présente sous un nouveau jour le talent généreux d'André Vigo. Il serait aussi plaisant que moral de la voir maintenant aux feux du studio. (Grasset, édit.)

LA CHARTREUSE DE TONAR un roman « musical ».

Il semble que, dans cet ouvrage, les ambitions d'Armand Pierhal aient été de divers ordres. Il a voulu écrire à la fois un roman sentimental, un roman psychologique et un roman social, tout cela renforcé de quelques épisodes sur la guerre 1939-1945 et la résistance. Deux personnages représentent le couple idéal : d'une part, l'ingénieur René Jade, spécialisé dans les machines-outils pour l'assemblage des métaux, et qui voudrait mettre ses brevets au service du mieux-être des classes laborieuses; d'autre part, Rirt Gladstone, Américaine de mère française, cantatrice et compositrice de grand talent. Auprès de ces protagonistes, Fédor Latil, cousin de René, chef de publicité d'une grosse entreprise et littérateur à ses heures, figure le mauvais génie de deux êtres faits pour s'aimer et que le destin s'obstine à éloigner l'un de l'autre. Ils finiront toutefois par se rejoindre mais leur bonheur durera peu. René périra dans un accident d'automobile, après avoir cru que son expérience sociale était une faillite. Et cependant il avait réussi, mais un escroc avait maquillé les brillants résultats de l'entreprise. Armand Pierhal a le goût du développement romanesque, avec un peu de complaisance parfois pour des dialogues sans nécessité intrinsèque. Il sait ménager l'intérêt du récit en créant des paliers d'émotion qui tiennent le lecteur en haleine. Sa culture musicale apparaît aussi, non seulement dans les nombreuses allusions faites à telles œuvres ou à tels interprètes, mais encore dans une certaine technique adaptée à l'art du roman. C'est un des côtés les plus intéressants du livre. (Arthème Fayard, édit.)

LES BARRICADES : postérité de Stendhal.

Je ne connais pas M. Sylvain Pivot, dont *les Barricades* (Édit. du Seuil) sont le premier roman. Je ne sais ni son âge ni ses antécédents, mais qu'importe ! Son livre est un des plus ravissants que j'aie lus depuis le début de la saison, et si l'on pouvait encore se scandaliser de la façon dont sont décernés les prix de fin d'année, on aurait lieu de marquer fortement sa surprise qu'aucun jury n'ait songé à distinguer un ouvrage de cette qualité. Son action se déroule au milieu du siècle dernier. Le héros, Jean de Venterolles, orphelin confié aux jésuites de Pont-Saint-Esprit par son tuteur, s'évade du collège, échoue à Lyon, où il devient canut, s'éprend d'une jeune personne, est initié à l'amour par une dame plus mûre et ouvre son esprit aux revendications sociales. De là il se rend en Italie, où il se mêle vaguement au carbonarisme, est quasiment adopté par une famille riche, poursuit ses études, est jeté en prison, et de retour en France fait sa médecine, passe de l'amour des humbles à l'amour tout court, participe à la Commune, etc.
Un roman mouvementé, d'un ton très stendhalien, avec je ne sais quelle légèreté qui évoquerait un Diderot juvénile, un abbé Prévost en veine d'humour. Et un style alerte, allègre, désinvolte. Ah ! l'aimable livre, qu'il mérite de renverser une barricade encore : l'indifférence du public ! Y.

DANS L'ÉDITION

■ Un des romans les plus poétiques, les plus gracieux, les plus imbibés de grâce italienne qu'ait écrits Alexandre Arnoux vient d'être illustré par Roger Wild aux Éditions du Tambourinaire. C'est *le Rossignol napolitain*, et l'accord entre l'auteur et l'illustrateur est exemplaire. Le caractère baroque du livre se retrouve dans les images, mouillé d'une ironie délicieuse. Peintre et romancier peuvent mutuellement se tirer le chapeau.

■ Chez André Arnoux, l'homme de lettres se double d'un homme d'action, d'un chef d'industrie. Son dernier ouvrage : *la Voie du bonheur* (Nouvelles Éditions latines), est un recueil de réflexions sur la maîtrise de soi-même, sur la mission morale du patron et sur les moyens d'accomplir dans la sérénité une œuvre humaine. Livre d'un sage, longuement mûri ; somme d'expérience dans le déséquilibre du monde actuel, beaucoup auraient intérêt à le méditer.

■ Les Éditions Elsevier, de Bruxelles, présentent *le Décor de Théâtre dans le monde*, album dont les textes et illustrations rassemblés par les centres nationaux de l'Institut international du théâtre ont été choisis et présentés par René Hainault. Abondamment illustré de maquettes de décors et de costumes, cet ouvrage constitue un document de premier ordre. Il est présenté par Jean Cocteau et Kenneth Ree

■ Sur une idée originale de Marguerite Grépon, le dernier cahier d'*Ariane* a pour thème : l'attente. Des textes inédits, des extraits de romans ont exprimé tour à tour l'attente dans un parloir, dans une gare, l'attente amoureuse, l'attente d'un verdict, d'un dénouement, d'une fin. *Ariane* vient de fonder le Prix du Journal intime, qui sera décerné par un jury d'écrivains. Les manuscrits doivent être envoyés avant le 1er mai à : *Ariane*, 27, boulevard des Italiens, Paris.

■ Notre numéro de janvier dans lequel nous présentions à nos lecteurs François Nourissier était sous presse quand a paru chez Julliard un essai de cet auteur. Il a pour titre *les Chiens à fouetter*, suivi de « six quelques maux de la société littéraire et sur les jeunes gens qui s'apprêtent à en souffrir ». Cette fine satire exprime beaucoup de nos idées et c'est pourquoi nous la signalons d'autant plus volontiers. N. D. L.

NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE

RÈGLEMENT

CLE PREMIER. — « Plaisir de France » se un concours dont les trois épreuves ront dans les numéros de février, mars, 957. Tous les lecteurs, abonnés ou non, nt y prendre part, à l'exception du nnel de la revue et leur famille. Un concurrent peut envoyer plusieurs ses, mais la meilleure seule sera retenue jury pour le classement.

CLE 2. — Les réponses aux différentes ves devront être rédigées sur des s spécialement imprimées à cet effet, seront encartées dans chacun des numéros.

CLE 3. — Chaque réponse sera e d'un nombre de points différents e montant sera porté sur les bulletins ponses. Le classement final se fera s le nombre de points obtenus par le rrent. Une question subsidiaire départ- s'il y a lieu les ex-æquo.

CLE 4. — Les trois bulletins-réponses t être envoyés en une seule fois à sir de France », 13, rue Saint-Georges, (9e). La date limite des envois pour ncurrents habitant la France et l'Europe ée au **mardi 30 avril** ; pour les autres ponses devront être postées **obligatoirement** par avion avant le **13 mai**. Le de la poste fera foi dans l'un et l'autre

CLE 5. — Un jury dont la composition xée ultérieurement et dont fera partie orin, huissier, établira le classement Chaque concurrent par le fait même participation au concours admet les ons de ce jury.

CLE 6. — Un exemplaire du règlement, tes, les photographies et les réponses é déposés chez Me Morin, huissier ancier près le Tribunal de la Seine.

1957. Voici notre nouveau jeu-concours. Il s'inspire des précédents et reste dans leur tradition, sur le thème du tourisme français que *Plaisir de France* s'efforce de développer tout au long de l'année dans chacun de ses numéros. Comme dans les deux premiers — les concours de 1955 et 1956 — il s'agira de découvrir des lieux qui sont souvent et à tort négligés ou en dehors des grands circuits touristiques. Ce concours pourrait s'intituler : à la découverte de la France. Les hauts lieux traditionnels de tourisme qui sont dans tous les esprits écrasent souvent ceux qui, moins importants, ne peuvent bénéficier pleinement d'une juste propagande. Se borner à l'essentiel devient une règle générale, et le voyageur de plus en plus pressé visite tel château, telle église (qui sont la plupart du temps marqués de plusieurs étoiles sur le guide) ; mais il oublie ou ignore qu'il existe quelque cent mètres plus loin un musée, un vieil hôtel, une chapelle qui valent bien de s'écarter de l'itinéraire classique.

Dans chacun des trois numéros de *Plaisir de France*, une trentaine de villes seront évoquées par un souvenir historique, par la description d'un monument ou par une photographie. Il faudra les découvrir.

Pour éviter toute ambiguïté dans les réponses, le mot « ville » servira à désigner chaque agglomération, que ce soit un village, un bourg, une sous-préfecture ou un chef-lieu de département. Cette convention, qui ne répondra pas exactement, dans certains cas, à la réalité, évitera des contestations. C'est ce nom seul de la ville qui est demandé et qu'il faudra inscrire sur le bulletin-réponse. Il est inutile d'y ajouter celui du personnage du livre, du monument qui a permis de la définir.

La liste des prix qui récompenseront les meilleures réponses est publiée au dos du bulletin-réponse. La question subsidiaire sera posée dans le numéro d'avril.

1re ÉPREUVE

VILLE N° 1

Pour les civils c'est une ville d'eaux, pour les militaires une ville d'air. Il y a comme à Rome une basilique Saint-Pierre ; comme à Nîmes une Maison Carrée ; une maison François Ier et un Palais abbatial comme dans beaucoup d'endroits. Mais c'est peut-être la seule ville de France, croyons-nous, à posséder un hôtel du Cardinal de Jouffroy. Autre détail : jusqu'à la Révolution des moines qui n'avaient pas peur des coups habitaient l'abbaye.

VILLE N° 2

Ce petit village doit sa renommée à son château qui a été bien moins visité en 1956 qu'en 1955. Il fut reconstruit en deux campagnes entre 1465 et 1510. En 1560, il fit l'objet d'un échange entre femmes et celle qui le reçut ne le garda que six ans. Un peu moins d'un siècle plus tard, Nini y fabriqua des médailles de terre cuite. Mme de Staël, qui l'habita, lui préférait, disait-elle, son ruisseau de la rue du Bac.

VILLE N° 3

VILLE N° 4

Cette magnifique petite ville auvergnate conserve d'importants vestiges du passé. Sa « grande place », intéressante pour les cinéastes, est célèbre par ses vieux hôtels. En réalité, elle porte le nom d'un gentilhomme qui, au siècle dernier, améliora la race bovine locale. L'église, qui conserve un beau portail du XIIe siècle, abrite une mise au tombeau d'inspiration bourguignonne. A quelques cents mètres de là, Notre-Dame-de-Lorette est fêtée à la Trinité.

VILLE N° 5

C'est un village dans un site remarquable, bien moins désert qu'on le supposerait au premier abord. Il fut bâti autour d'une abbaye dont il reste l'église. Le narthex et l'abside sont souvent admirés tout comme le sarcophage du Saint qui fut condisciple de Charlemagne et qui, guerrier avant d'être moine, tua en particulier Don Juan et se retira à Gelloné... C'est pourquoi de nos jours ce n'est plus Gelloné.

VILLE N° 6

C'est une ancienne cité épiscopale bretonne, fidèle, entre autres souvenirs, à deux de ses enfants qui eurent une destinée religieuse totalement opposée. L'un naquit en 1253, l'autre cinq cent soixante-dix ans plus tard. Si la statue du second se trouve sur la place de la magnifique cathédrale, le tombeau du premier serait dans cet édifice, qui est dédié à l'un des sept chefs religieux celtes du ve siècle.

VILLE N° 7

A une dizaine de lieues de Paris. On traverse généralement la ville sans s'arrêter ni visiter la cathédrale qui forme cependant, avec son vieux chapitre et son évêché, un ensemble de premier ordre. Un évêque rendit ces lieux illustres. Il prit possession de son siège à cinquante-cinq ans. Dans sa chambre, le siècle suivant, un roi coucha à l'issue d'un voyage sans retour.

VILLE N° 8

VILLE N° 9

C'est une sous-préfecture, c'est aussi une plaine et une porte... Il y a une école — qui serait plutôt une maison d'éducation. Cette institution doit beaucoup à une ancienne lectrice des filles de Louis XV qui s'appelait alors Genet. Cette femme eut entre autres mérites celui de diriger la maison mère qui se trouvait à cette époque dans le département voisin.

VILLE N° 10

Il y a fête à la Saint-Martial, sans que ce saint y soit vénéré... Ce serait plutôt le suivant. Pour perpétuer une légende, on y brûle trois sapins dont l'histoire se rattache curieusement à une autre ville qu'un lo rendit célèbre. Grâce à Mazarin, Grâce pe aujourd'hui en porter le titre.

VILLE N° 11

Aux nombreuses raisons que l'on a s'arrêter ici, il en est une célèbre, souve oubliée : il y a dans la cathédrale un chri de bois sculpté, don d'un nommé Pagè en l'an 1529. Ce crucifix bouleversait jad les foules et ne peut laisser aujourd'h personne insensible, même ceux qui croiraient pas au Dévot. La fin du mon surviendra lorsque le menton de ce chri qui s'affaisse un peu chaque année, touche la poitrine.

VILLE N° 12

VILLE N° 13

Le lecteur assidu de *Plaisir de France* sau le nom de cette ville dont une photograph a été publiée en 1956. Elle représentait u partie de l'hôtel de ville qui, dans le pay ne s'appelle pas ainsi. Les ressources locales Le vin, bien sûr, mais aussi quelques aut mobiles.

VILLE N° 14

E N° 15

-lieu de canton, cette petite ville a né son nom à un pays, baptisé parfois tite Suisse », qu'une Belle, entre autres, erse. Les chasseurs alpins devraient ux que quiconque avoir entendu parler e. Mais peut-être eux aussi connaissent- ssez mal ses trois églises romanes dont la belle est dédiée à saint Hilaire. A l'entrée ourg, des grottes sont encore le témoi- ge des ressources argentifères que les ains, certes, ne dédaignaient pas.

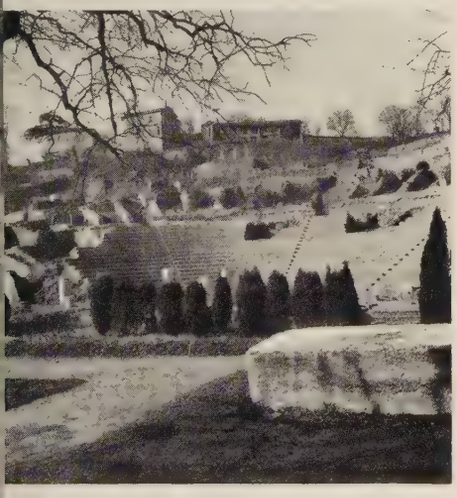
E N° 16

ne peut pas dire que son accès soit e. Ce village, dont le nom indique la ation et la fonction, fut « breton » u'en 1846. Mais le département voulut s faire plaisir à Louis-Philippe. Le toire (qui a 4 kilomètres de large et ilomètres de long), sur lequel ce village situé, fut acheté par Louis XVI aux hechouart, en 1785. Autre détail : en a beaucoup parlé dans les journaux çais et étrangers au lendemain du novembre 1945.

E N° 17

ains l'appelèrent « Yonville-l'Abbaye ». cienne pharmacie a fait place de nos s à la mercerie Lemoine.

E N° 18



E N° 19

itale gauloise, elle connut beaucoup guerres et de sièges. Ville épiscopale, bénéficia de nombreux privilèges, dont i de battre monnaie, que lui octroya rles le Chauve. Au sacre du roi à Reims, it l'évêque du lieu, duc et pair, qui it le sceptre royal. Sa cathédrale est belle ; des remparts enserrent la ville, conservés avec leurs six portes et tours dont la plus grande est la tour de arre, doublée de la tour d'Orval.

E N° 20

saint, presque aimable, qui serait le nier curé de la ville est surtout invoqué le centre de la France contre les morsures erpent. La vocation judiciaire de la cité saurait être méconnue. Le palais de Justice installé dans ce qui reste du château de Jean de Berry est encore le siège d'une cour d'appel. Dans l'église une *Vierge à l'Oiseau*, du XIV^e^ siècle, a été sauvée de la Révolution par les bouchers de la ville. A l'Hôtel de Ville on conserve une lettre de Jeanne d'Arc ; mais si le cachet de cire existe encore, il y manque le cheveu de la Sainte.

VILLE N° 21

C'est une double ville : « le Bas » est tourné vers l'eau, et « le Haut » regarde le ciel : c'est logique. On y va aussi bien pour l'un que pour l'autre. Les Celtes habitèrent le haut, les Romains le bas. Une femme qui portait le nom de la ville et se prénommait « Madeleine » — mais elle était vertueuse — se rendit célèbre durant les guerres de religion. Henri IV, s'il n'avait été lui-même, dit-il un jour, aurait bien voulu être ce qu'elle fut.

VILLE N° 22

Elle a été bâtie sur un camp fortifié romain où séjourna un Empereur qui lui accorda le droit de cultiver la vigne. Au XIII^e^ siècle on y cultiva les roses rouges qu'Henri de Champagne avait ramenées des croisades. Édouard de Lancastre en plaça une sur les armes de la ville : ce devait être l'origine de la guerre des « Deux Roses ».

VILLE N° 23

C'était, du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, une importante ville où l'on fabriquait toiles, draps et bas. Plusieurs usines de nos jours perpétuent cette tradition. Le touriste s'intéresse surtout à l'ancienne ville qui est telle qu'elle était il y a quatre siècles. La rue Beaudrairie et la rue d'Embas sont les plus pittoresques. Le château du XIV^e^ siècle est imposant, les remparts admirablement conservés, l'église intéressante et combien d'autres curiosités. Mais que reste-t-il du grand trésorier qui naquit ici et qui servit François II par ses étonnants traités de commerce ? Il est oublié, tout comme la haine qu'il portait à Louis XI.

VILLE N° 24

VILLE N° 25

C'est un village de l'Hurepoix, où l'on vénère un saint qui fut chapelain des Rois Mérovingiens et en l'honneur duquel on bâtit en soixante ans une église qui est une des plus belles de l'Ile-de-France. (Les travaux furent commencés en 1220.) Le chevet est particulièrement beau ; le chœur possède deux belles verrières du XIII^e^ siècle.

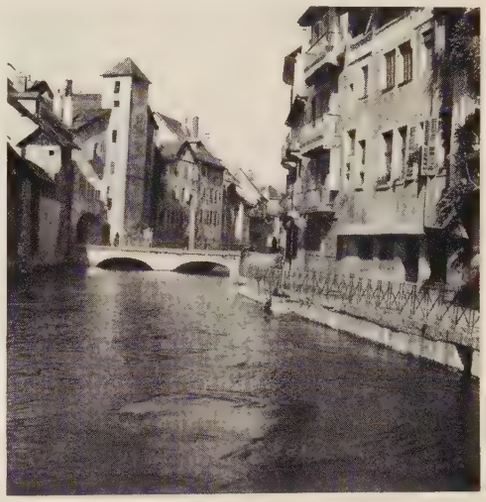
VILLE N° 26

Son nom signifierait « belle laine ». Ce fut le « Versailles du Languedoc ». Molière y vint jouer quatre fois entre 1650 et 1657 à l'occasion des fêtes des Etats Généraux locaux : pendant ses séjours, il logeait d'ordinaire chez un barbier nommé Gely.

VILLE N° 27

Napoléon acheta pour 3.000 francs les ruines de son château, qui fut propriété au XVII^e^ siècle du père de Gabrielle d'Estrées. Il avait jadis été construit par un architecte et fut restauré par un autre : les noms de ces deux personnages évoquent quant à la couleur une noble silhouette épiscopale.

VILLE N° 28



VILLE N° 29

La ville dont l'église est dédiée à saint Liphard est toujours reconnaissante à l'un de ses enfants qui écrivit près de quatorze mille vers pour compléter le premier des grands romans.

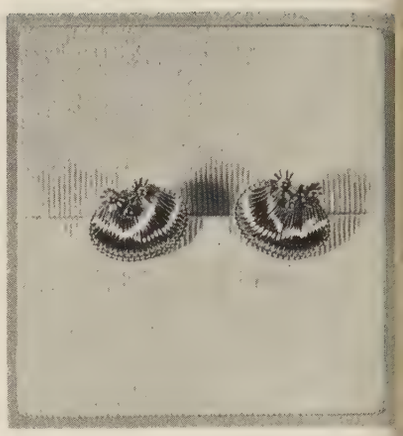
VILLE N° 30

RALLYE-BOUTIQUE

Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux.

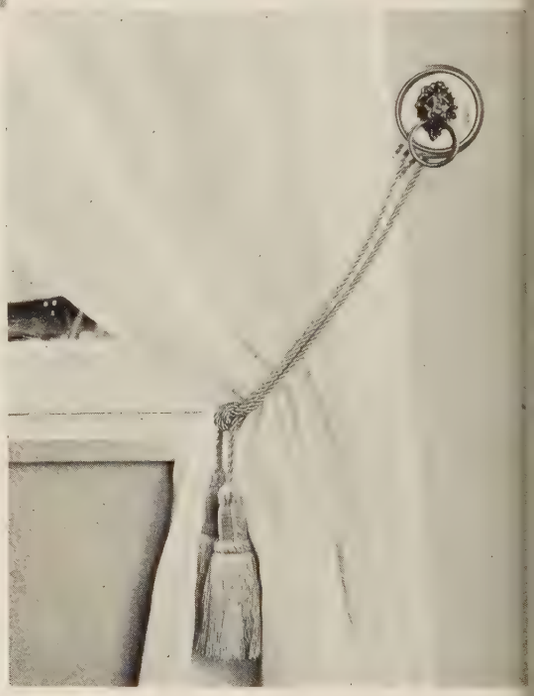
Le porte-habits junior apprend l'ordre aux enfants qui, dès sept ans, peuvent comme leur père placer chaussures, pantalon et veston sur le valet-muet. La tablette reçoit tout ce que contiennent les poches... 3 550 fr. à LA GRANDE MAISON DE BLANC, 7, boulevard des Capucines.

La travailleuse « Marmite », en forme de panier paysan, est en moelle de rotin naturel : 4.200 fr. Les bouteilles aux bouchons amusants sont recouvertes de raphia : 1.200 fr. ou de rotin laqué de toutes couleurs : 3.000 fr. LA PALMA, 136, Fg-Saint-Honoré.

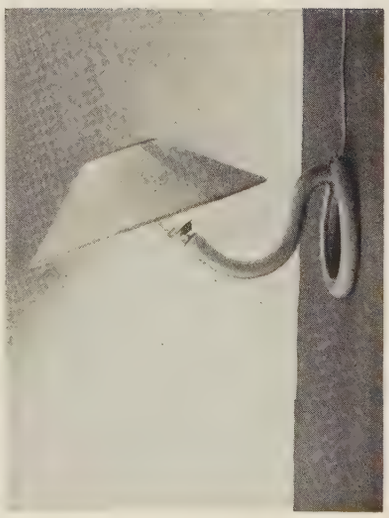


Les clips d'or ciselé en forme de coquille trouvent leur place aux revers du tailleur, comme aux oreilles : 18.000 fr. la paire, chez Michel PERINET, joaillier, 26, rue Danièle-Casanova.

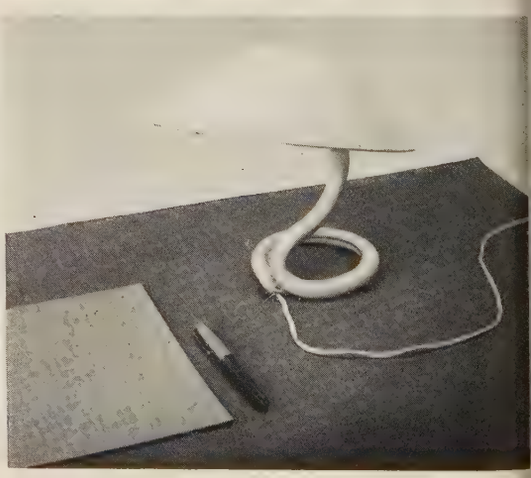
Le cache-porte-embrasse de rideaux est inédit. En bronze verni cerclé et motif gueule de lion, prêt à être posé, il vaut 1.200 fr. en 9 cm de diamètre chez Hélène HASSLACHER, décoratrice et antiquaire, installée 34, rue des Réservoirs à Versailles.



Le verre de Bohême gravé sur fond rouge sombre qui ressort aux lumières revient à la mode. Ce vase, dont l'encolure est bonne pour toutes les fleurs, se trouve chez Georges PESLE, 18, rue de l'Arcade. 3.700 fr.



La lampe à deux usages, en applique au mur ou posée sur une table, est orientable. Monture recouverte de cuir lavable jaune, gold, vert ou rouge : 3.000 fr. à l'ECHOPPE, 35, bd Raspail



Photographies Max Ottoni.

Vue aérienne des usines de Barreiro.

UNE VISITE ROYALE AU PORTUGAL

ournaux nous annoncent que Sa Majesté la Reine Elizabeth leterre, accompagnée de Son Altesse Royale le Duc d'Edimbourg, dra au Portugal en février prochain pour une visite officielle de s (du 18 au 21). Il s'agit évidemment d'une visite de courtoisie est facile de discerner le rayonnement politique qu'elle ne man- pas d'avoir sur cette pauvre Europe d'aujourd'hui, si troublée 'angoissants problèmes. Cette visite nous rappelle la vieille e unissant ces deux peuples depuis sept cents ans, et ce fait — dans l'histoire des nations — est réconfortant car il prouve à nce que deux peuples peuvent — au long des siècles — rester aux Traités et Accords, c'est-à-dire à la parole donnée, dès y mettent un peu de compréhension et d'honnêteté, surtout de volonté.

rtugal est particulièrement sympathique. Des milliers de Fran- ont visité ces dernières années, rapportant d'inoubliables sou- de ces horizons grandioses : plages de rêve, paysages bucoliques ondent les pins parasols et les chênes-lièges vignobles nimbés roduisant ce fameux Porto qui nous échauffe l'âme et le cœur. s vacances n'ont-ils pas passées ces heureux, dans cette contrée illée, sous ce ciel toujours bleu ! Quel intérêt n'ont-ils pas pris courant les monastères géants, les cathédrales somptueuses et les ux, plus anciens qu'une civilisation, que l'on rencontre à pas.

gences de voyages se préparent déjà pour acheminer vers le gal d'autres milliers de Français désirant à leur tour partir à la verte du Portugal. Ils ne seront pas tous des nouveaux car beau- se proposent de retourner, aux prochaines vacances, vers ce pays nteur, afin d'éprouver à nouveau ce que l'un d'eux exprimait à la fin d'un séjour qui le laissait sous le charme : « Le Portugal sur le Français un attrait particulier parce que partout il la voix de l'amitié, au point de lui donner l'impression que a poitrine de chaque habitant bat un cœur plein de prévenances ui. »

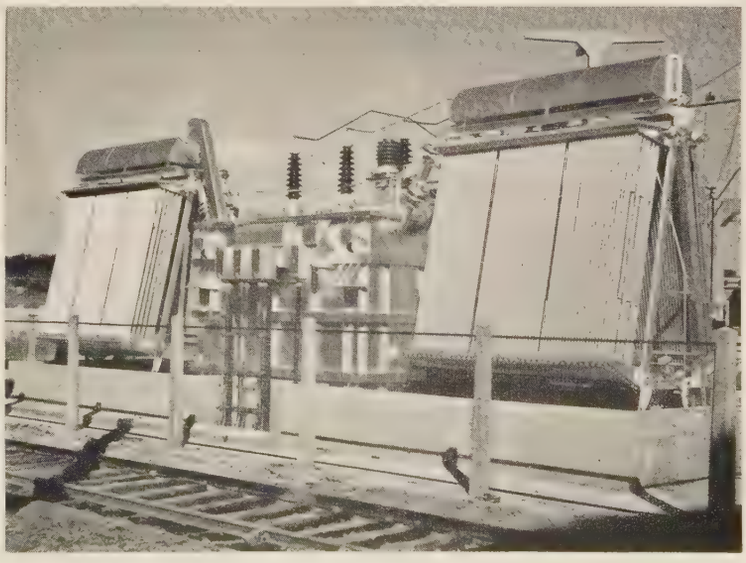
s ceux qui visiteront le Portugal cette année, nous souhaitons et beau voyage ; mais qu'il nous soit permis de leur donner un conseil : ouvrez les yeux et, en plus des beautés naturelles du vous verrez un peuple travaillant en pleine paix politique et , conditions requises pour obtenir le meilleur rendement.

rtugal représente aujourd'hui une haute valeur industrielle. Voici xemple qui vous donnera la juste mesure de la puissance rielle de ce pays :

mpanhia União Fabril et ses Emprezas associadas (entreprises ées) sont une vaste organisation industrielle commerciale parmi us connues du monde entier. Possédant des agences dans toute ropole et les provinces d'outre-mer, notamment en Angola et au mbique, elle occupe plus de 25.000 ouvriers dans ses usines de ne, Barreiro, Alferrarede, Canas do Senhorim, Mirandela, etc. tivités sont des plus variées. Elle est la maison mère de la Banque José Henriques Totta et de la C^ie^ d'Assurances « Imperio », mondialement cotées ; de la Sociedade Geral de Comercio, Industria e Transportes Lts, société d'armements possédant une flotte de haute mer de plus de 40 vaisseaux ; de la União Farmaceutica exploitant la branche produits pharmaceutiques ; de la União Fabril de l'Azote qui produit plus de 50 % de l'ammoniaque utilisé dans l'agriculture portugaise ; de la Empreza do Cobre d'Angola, concessionnaire de l'Etat pour l'exploitation de mines de cuivre en Angola ; de la Tabaqueira, manufacture de tabacs, etc.

Les usines de Barreiro sont les plus vastes (cent hectares de surface) et les plus importantes du pays. De ces usines sortent principalement des superphosphates, sulfate de cuivre, engrais chimiques, insecticides, tourteaux, savons, bougies, huiles comestibles et industrielles, des tissus de jute, cordages, tapis, etc.

La petite ville de Barreiro se trouve juste en face de Lisbonne, de l'autre côté du Tage. De la vaste place du Commerce, où débarquera Sa Majesté la Reine d'Angleterre, on aperçoit facilement dans l'atmosphère de cristal les grandes cheminées des usines de la C^ie^ União Fabril lançant leurs panaches de fumée symbolisant le travail du peuple et l'industrie du Portugal moderne.



Fabrique de sulfate d'ammoniaque d'Alferrarede.

Ensemble de pièce de séjour en Acajou du Honduras verni.
Sièges couverts de tissu brodé.

SPADE
DÉCORATEUR

Ateliers :
8, rue des Réservoirs

Magasins :
80, avenue Paul-Doumer

PARIS - 16e

GALERIE
DAVID ET GARNIER

Paris
par
BERNARD
BUFFET

du 1er au 28 Février 1957

6, Avenue Matignon, Paris 8e - Balzac 61-65

LES DISQUES

La trêve dite des confiseurs n'a pas diminué le zèle de nos firmes de disques, mais a quelque peu ralenti la « sortie » de leurs nouveautés. De sorte que j'ai dû, pour éviter un futur embouteillage, recourir à l'audition d'épreuves mises obligeamment à ma disposition. Pathé-Marconi doit être loué d'avoir ajouté au superbe enregistrement intégral de *la Valkyrie* par Wilhelm Furtwængler, que se disputent les admirateurs du grand chef, un repiquage sur microsillons de la gravure intégrale de *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, dont je vous ai dit naguère les mérites. Souhaitons que *le Roi d'Ys*, *Ariane et Barbe-Bleue*, *Pénélope*, *Fervaal* aient bientôt leur tour. En attendant, les mozartiens ont savouré, pour leurs étrennes, du luxueux album de *Cosi fan tutte* où, entourée d'une distribution de choix, sous l'égide d'Herbert von Karayan, la voix d'or d'Elisabeth Schwarzkopf rayonne avec plus d'aisance que dans l'air de Léonore de *Fidelio* qui n'est guère de son emploi, malgré la pureté de son style. Il vient s'ajouter de façon assez inattendue à une belle cire — une de plus — de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven due à Herbert von Karayan et au Philharmonia de Londres. Les *Concertos* de Mendelssohn et de Tchaïkovsky sous l'archet de Jascha Heifetz qui, lui, est ici pleinement dans son domaine, auront de fidèles auditeurs, comme l'émouvante version du *Poème* de Chausson et du *Tzigane* de Ravel par la regrettée Ginette Neveu. Eugenia Zareska, intelligente et sensible, nous donne un beau choix de mélodies de Moussorgski. Je ne veux pas oublier le disque remarquable où Raphaël Kubelik et son orchestre de Chicago réunissent les *Cinq Pièces* pour orchestre de Schœnberg et les *Métamorphoses* de Paul Hindemith, dont la production considérable est trop peu connue encore chez nous. Par son disque de musique française classique et contemporaine de piano, Jean Casadesus nous montre qu'il est de taille à marcher sur les traces de ses parents. Enfin les admirateurs du regretté Dinu Lipatti voient réunis en cinq disques tous ses enregistrements dont vous savez, j'imagine, la haute classe.

Chez Philips, aussi, l'activité est grande et de qualité. Elle s'étend de *Finta Simplice* de jeunesse et du *Requiem* de Mozart, sous la directi inspirée de Bruno Walter, à la *Psyché* intégrale de César Franck (av l'Orchestre philharmonique de La Haye et son chef van Otterloo), a *Noces*, si caractéristiques de Stravinsky, enregistrées au Festival La Haye, et à un excellent disque Albert Roussel, dû à Paul Sach comprenant la *Petite Suite*, le *Concert* pour petit orchestre, le dynamiq *Concerto* pour piano, avec Lélia Gousseau comme soliste, et la *Sin nietta* pour cordes. Je vous le recommande vivement, ainsi qu'une am sante *Histoire d'un grand orchestre* d'André Popp avec Jean Périer com présentateur.

Le peu de place qui me reste m'oblige aujourd'hui à un laconisme q je déplore envers Decca, avec la superbe *Fantaisie* de Liszt pour or où triomphe Jeanne Demessieux ; envers RCA, avec le *Premier Conc* de Tchaïkovsky, propice aux prestiges d'Émile Guillels ; envers Mercu dont les prises de son de *Petrouchka*, de la *Valse* de Ravel, *Pavane* Fauré, *Psyché* de Franck, *España* et *Escales* d'Ibert par Paul Par A. Doratti et leur orchestre de Detroit sont d'éclatantes réussites. Er honore opportunément trois *Cantates* de Bach, le très beau et très incon *Requiem* de Schutz. Vega nous offre la substantielle *Symphonie* Dutilleux, deux beaux *quatuors* de Bartok, un disque de Debussy par Re Gianoli, deux petits disques de *Sonates* de Hændel par Ginette Do et Jean Fournier. Lumen enfin m'envoie un expressif choix de *Lie* de Schumann par Doda Conrad... Pourrai-je y revenir ? je l'espère, s trop y compter !...

GUSTAVE SAMAZEUI

P. S. - Je me vois obligé d'ajourner, bien à regret, la *Deutsche Gramo* en nouvel essor, *Ducretet*, le *Chant du Monde*, *Vogue*, attendant l envois.

A PHILATÉLIE

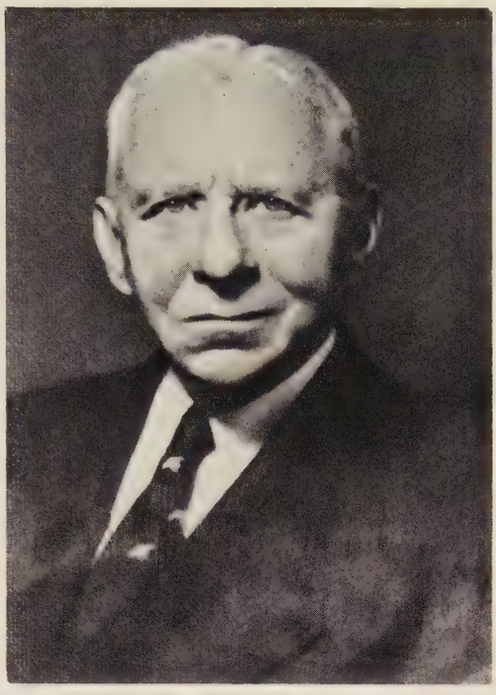
ALFRED H. CASPARY
(1877-1955)

ui était Alfred H. Caspary ? Né à New-York en 1877, banquier et agent de change en cette même ville, il s'était é dès sa jeunesse une situation indépen-, qui augmenta sans cesse et ne fut pas e menacée lorsque Wall Street connut nnées terribles de la *dépression*. A telle gne que, lors de sa mort survenue en er 1955, on évaluait à plusieurs milliards ancs sa fortune, léguée à diverses œuvres ienfaisance. Cela donne à comprendre a notion d'argent n'entrait pas en ligne ompte lorsque Caspary voulait ajouter collections un timbre rare, une porce-curieuse ou un meuble ancien. Cepen-il possédait au plus haut degré le sens mesure : il savait payer très cher, mais vait abandonner lorsqu'il s'apercevait l'on spéculait sur ses moyens illimités. id un tel géant disparaît de la scène télique, le premier mouvement est de uter la valeur des collections laissées, de s'interroger sur ce qu'il en adviendra, uand et comment. Toutes ces évaluations été faites, les unes par des amateurs rés, les autres par les experts si qualifiés *uctioneers* H. R. Harmer de New-York. a pu prédire que le total des enchères sserait le milliard de francs, et tout à croire que cette prévision sera ssée.

ant plus de cinquante ans Alfred ary avait tranquillement, méthodique-, ratissé le marché international du re, recherchant ce qu'il y avait de plus et de plus beau parmi les émissions de à 1900, c'est-à-dire parmi les classiques onde entier. Maintenant, tous les trésors mulés par Caspary vont devenir la joie utres ; c'était sa volonté formelle. « J'ai vé, disait-il, tant et de si grands plaisirs la recherche successive de mes timbres, aucun prix je ne voudrais priver de nêmes plaisirs ceux qui viendront après » Il disait encore : « Je crois que les res doivent appartenir à ceux qui les ɔiennent et les aiment. » Ainsi raisonnait grand Louis Barthou lorsqu'il léguait nstitut le produit de sa bibliothèque, les livres devaient, de condition ex-e, être tous vendus aux enchères.

ın facile paradoxe on pourrait prétendre puisque les timbres de Caspary resteront le circuit des collectionneurs, sa mort titue en fin de compte un bénéfice plutôt ne perte. Erreur ! ses timbres lui sur-ont en effet, mais ses connaissances ondes ont disparu pour toujours et ne nt probablement jamais remplacées. que timbre, chaque pièce de sa collec-possédait sa propre histoire ; il les aissait toutes, de même qu'il connais-mieux que tout le monde les timbres iques du premier demi-siècle. Sa fortune ermettait sans doute d'augmenter son ir à travers ses acquisitions, cependant mis les plus familiers assurent que son ur des beaux timbres rares et sa science télique étaient pure coïncidence. Cet homme aimait les timbres, et il les connaissait : deux choses différentes.

Il est curieux de noter que son savoir n avait rien de livresque ; cependant il



Le plus grand collectionneur des temps modernes.

était peu d'émissions classiques, de n'importe quel pays, que l'on pût mentionner devant lui sans entraîner un flot de riches enseignements. Il indiquait sans jamais se tromper pourquoi tel timbre l'attirait, parce qu'il était rare, ou esthétique, pourquoi la logique voulait qu'il fût authentique, ou bien il situait la rareté comparée d'un bloc important, ou encore il faisait ressortir l'intérêt d'une nuance particulière. Et toujours était tissé dans son récit l'historique de quelque pièce exceptionnelle, par qui elle avait été découverte, par quelles mains elle était passée, bien d'autres détails encore, dont on retrouvera certains dans les catalogues exceptionnellement bien rédigés et illustrés que publie la maison H. R. Harmer à l'appui de chaque vacation.

Collectionneur de la vieille école, Caspary était aussi — et cependant — un novateur. D'une part, le timbre proprement dit était pour lui « la chose ». Rarement se laissait-il influencer par une oblitération exceptionnelle : il n'en contestait pas l'attraction anecdotique, mais cela ne l'intéressait pas. Telle était la vue traditionnelle des collectionneurs de cette génération... Les choses ont changé depuis ! Par contre, en un temps où la qualité d'une pièce n'entrait que fort peu en ligne de compte, Caspary avait su prévoir l'avenir en se montrant fort exigeant quant à la condition. Il avait le sens inné de l'amour du beau et n'admettait dans ses albums que des timbres parfaits.

Ses timbres des États-Unis ou Confédérés ont déjà produit quelque 800.000 dollars (320 millions). Mais Caspary ne se bornait pas aux Amériques : son éclectisme lui avait fait rapidement franchir les océans. Ses américains étaient hors de pair, mais ses européens ne leur cèdent en rien. Ses cantonaux de Suisse, ses premières émissions de France, de Suède, des anciens États allemands et italiens (ces derniers viennent d'être exposés à la Galerie Théodore Champion), bien d'autres encore, forment l'une des plus riches collections ayant jamais existé. Ses colonies anglaises d'Amérique et d'Océanie, de même que ses timbres de Ceylan, constituent également un ensemble incomparable.

Trait caractéristique d'Alfred H. Caspary : cet homme au savoir gigantesque, ce possesseur de trésors fantastiques, était d'une modestie, d'une timidité farouches. Volubile, enthousiaste, fascinant lorsqu'il était tête-à-tête avec l'un de ses rares intimes, il se repliait sur lui-même dès que l'on voulait le faire paraître en public.

Il prêtait volontiers ses timbres, avec les plus larges explications, à un ami désirant les étudier, mais toujours à condition que son nom ne fût pas mentionné comme source d'origine. Il n'exposait pas, sauf en de très rares circonstances, et hors concours ; il redoutait toute publicité.

Homme simple et sans ostentation, le montage et la présentation de sa collection étaient à son image : pas de fioriture, pas de description oiseuse, tout était gravé dans son cerveau. Il arrivait que certaines pièces inappréciables fussent conservées pendant des années en de vulgaires enveloppes de cellophane. N'exposant pas en compétition, Caspary n'éprouvait pas le besoin des présentations spectaculaires. Aussi bien, les timbres parlaient pour eux-mêmes !

Il manipulait tout personnellement, et la petite histoire raconte même qu'il maltraitait parfois, par manque d'habileté manuelle, des pièces de grand prix. Un grand philatéliste anglais, qui a bien connu Caspary, cite volontiers un certain « missionnaire » d'Hawaï mis à mal par son propriétaire qui voulait le débarrasser d'un papier parasite.

Sa connaissance des faux et des faussaires était légendaire, mais c'est surtout à son instinct qu'il se fiait.

Son amour du beau était tel qu'il n'acheta jamais par exemple un post office de Maurice, parce qu'il n'avait pu rencontrer un exemplaire sur lettre répondant à la qualité qu'il exigeait de tous ses timbres. Et pourtant, il avait les moyens..., mais une fois pour toutes il avait décidé que s'il ne trouvait pas une pièce dont la condition répondît à son exigence, il s'en passerait. Tous les grands négociants internationaux connaissaient cet état d'esprit, aucun ne se serait avisé de lui soumettre un timbre qui ne fût parfait.

Vers la fin de sa vie, devenu aveugle, Caspary avait enfermé ses timbres dans une chambre forte. Mais il continuait de les aimer comme au temps où ses yeux avaient toute leur acuité. Il les voyait avec les yeux de l'âme. De nombreuses années passeront maintenant avant que les trois éléments : valeur humaine, science, fortune, se rencontrent à nouveau en un même homme pour faire un philatéliste complet, à l'exemple d'Alfred H. Caspary.

PIERRE YVERT,
de l'Académie de Philatélie.

GALLOT

S. A. R. L.

•

DÉCORATION - TAPISSERIE

•

54, avenue de Suffren, Paris - Suf. 39-09

MANOR

DÉCORATEUR E. N. S. A. D.

a créé pour un ensemble anglais Regency, ce bar en acajou et bronze, intérieur sycomore et glace, éclairage automatique.

MANOR

133, Bd Haussmann, Paris-8e — BAL. 61-63

(Près Avenue Percier)

AMEUBLEMENT ET DÉCORATION EN STYLES ANGLAIS
SPÉCIALISTE DU SIÈGE GRAND CONFORT

Suzanne Fontan

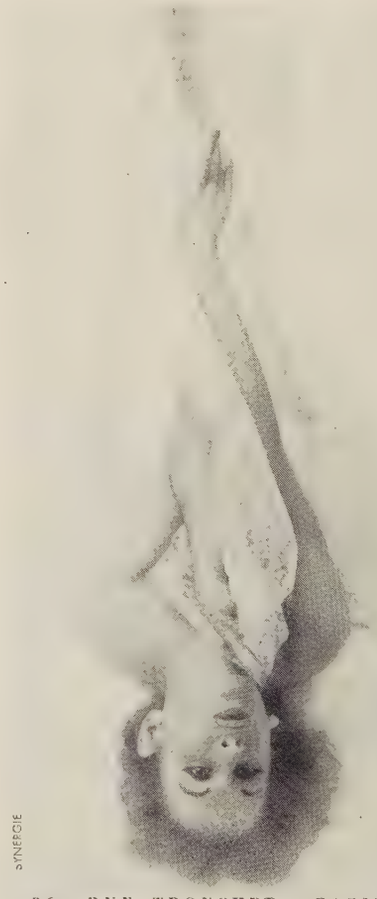
TISSUS IMPRIMÉS

MITOYEN

29, RUE BONAPARTE - PARIS VIe

ET CHEZ TOUS DÉCORATEURS
ET TAPISSIERS DE CLASSE

DAN. 94-95



Ce dont
toute femme rêve...

Dentelles
Lingeries
Layettes
Linge de maison
Tissus d'ameublement

à la ville du puy

le magasin
le plus féminin de Paris

SYNERGIE

36, RUE TRONCHET - PARIS - BORDEAUX - TOULON

Manufacture Nationale de Sèvres

SERVICE DES VENTES · 4, GRANDE RUE, SÈVRES · TÉL. OBS. 00-33

UBLES JUXTAPOSABLES ÉDITÉS EN MERISIER, FRÊNE ET VERNI NOIR, PALISSANDRE

LES ÉLÉMENTS AM 54

m. flachet
DÉCORATEUR
6, Bd MALESHERBES
PARIS
ANJ. 43-14

ENSEMBLES — DÉCORATION
Meubles de styles - Bois de Rose - Merisier

●

Lits et sièges capitonnés
Rideaux et couvre-lits brodés
Tissus d'ameublement

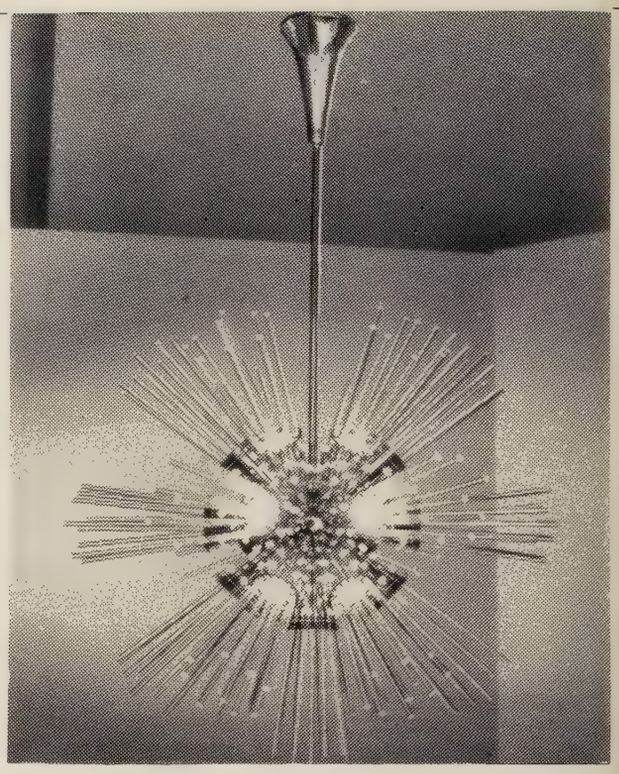
●

HÉLÈNE GUÉRARD

Maison fondée en 1860

28, Faubourg-Saint-Antoine — PARIS (XI[e])
Téléphone : Dor. 79-25 et 79-26

PUB. PRÉAUX.



Lustre "Soleil" *68.265*

Robert CAILLAT

15, rue Faidherbe, Paris XI[e] — Roq. 83-15
Fabricant d'appareils d'éclairage
Ferronnerie d'Art

LES MEUBLES EN ROTIN DE LA

GALERIE MAISON ET JARDIN

38, rue de Courcelles, Paris-8[e] - Wag. 66.70 - 01.21

CATALOGUES ET DEVIS SUR DEMANDE

TOUS LES MEUBLES en MERISIER

de Style Rustique

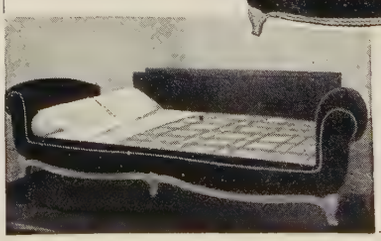
ARMOIRES ANCIENNES
de nos Provinces
depuis
14.900 frs

Marthe SAUVANEL
11, Rue de Léningrad, PARIS (Métro Europe ou Rome)

DANS VOTRE SALON - DANS VOTRE STUDIO

un canapé-lit élégant et pratique

LA NUIT
UN LIT POUR 2 PERSONNES
TRÈS SOUPLE
(COUCHAGE 1 M. 40)



LE JOUR
UN CANAPÉ SALON 3 PLACES
GRAND CONFORT
FERMÉ LE LIT RESTE FAIT

G. LE PRIOLE

6, Bd Voltaire, Paris - Vol. 26-25

Ameublement décoration

MAPLE

5, Rue Boudreau, Paris 9e
Tél. : OPÉra 53-32

POUR LE CONFORT ET L'AGRÉMENT DE VOTRE INTÉRIEUR, ERTON LE PRODUCTEUR ÉDITEUR PRÉSENTE:

nsemble Naty

Dans un cadre entièrement renouvelé, sur près de 1.500 m², la plus grande gamme existante d'ensembles complètement installés :

lons de tous styles et ntemporains.

Tels que vous les verrez chez vous !

Salons, Fauteuils, Canapés-lits, tout le confort de la maison dans une présentation de classe, élaborée par une pléiade de Décorateurs, avec toutes les possibilités des techniques d'aujourd'hui.

ERTON introduira dans votre intérieur, une atmosphère de détente qui définira pour vous la douceur de vivre. Bureau d'Études dirigé par Henri Caillon, décorateur A.E.E.B.

Fabrication contrôlée de haute réputation à des prix toujours très étudiés.

ERTON

LA MARQUE DE QUALITÉ

PARIS : 16, r. Fabre-d'Eglantine XIIe
LILLE : 63, bd de la Liberté

Concessionnaires
TOULOUSE : ROUBY, 19, rue Ozenne
BORDEAUX : PRUILH, 59, Cours de Verdun

TRÈS LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT ● LIVRAISON FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE ● DOCUMENTATION COMPLÈTE N° 28 SUR DEMANDE

Le coin des ANTIQUAIRES

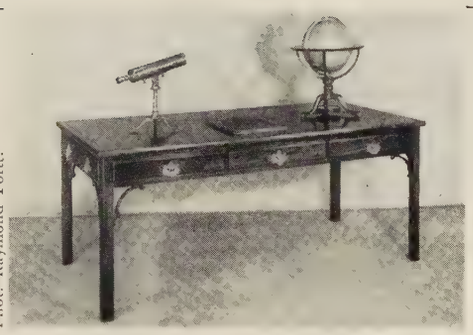
Phot. Hervochon.

LE CORNEUR ROUDILLON

51, rue Bonaparte, Paris-6e
Danton 90-06

ARTS ANCIENS
d'Afrique, d'Amérique, d'Océanie
— ARCHÉOLOGIE —

Masque de danse
◄ Côte-d'Ivoire, pays Baoulé



Phot. Raymond Fortt.

Très beau bureau anglais époque Chippendale (1760)

DÉCORATEUR **Maurice PÉRINET** ANTIQUAIRE
17, rue des Saints-Pères, Paris. Bab. 09.42

BRESSET
et Fils

MOYEN AGE
RENAISSANCE

Meubles - Sculptures
Tableaux - Objets d'Art

5, quai Voltaire
Paris

MARTHE BASCHET

Objets d'art - Bronzes anciens

1, RUE SAINT-SIMON
(213, bd Saint-Germain)
TÉL. LIT. 11-77

HUBERT DE SAINT MAURICE

Phot. Chadefaux.

DÉCORATEUR — ANTIQUAIRE
56, rue de l'Université
PARIS (VIIe) - Bab. 15-00
— de 14 h. 30 à 19 h. —

Lustre exclusif,
◄ *constitué par des verres de couleurs d'illumination.*

Galerie Rive Droite

Jean LARCADE Directeur

Exposition

FRANCIS BACON

82, Fg-SAINT-HONORÉ, PARIS-8e — ANJ. 02-28

Petite sculpture en grès rose représentant le Dieu INDRA
Art de l'INDE. MATHURA (II^e s. A. D.)

J.-C. MOREAU GOBARD

INDE - CHINE - SUD-EST ASIATIQUE

16, avenue George-V, Paris. Ély. 44-86

Verseuse en biscuit, 3 couleurs.
Époque KHANG-HI. 1662-1723

MALLIÉ & C^ie

11, rue des Saint-Pères, Paris-6^e - Bab. 32-05

ot. Dorvyne.

Commode d'époque Louis XV, de P. Garnier.

AVELINE & C^ie

DÉCORATION

ANTIQUITÉS - TABLEAUX MODERNES

9, rue du Cirque, Paris. — Ély. 51-63

Chez Marguerite La Boissière

à

LA DEMEURE ENCHANTÉE

vous trouverez

la lampe de qualité, le bibelot de collection

et vous pourrez aussi

confier l'installation de votre demeure

10, rue Berryer, Paris-8^e Car. : 18-86

GRANDS BOURGOGNES

Expositions Universelles 1878-1889
Médaille d'Or.

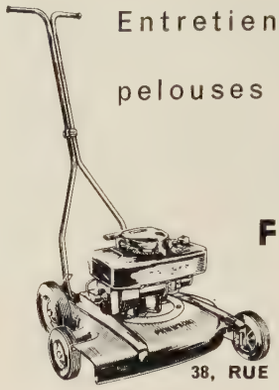
Marque Déposée

LABAUME
aîné & fils

Eleveurs de Grands Bourgognes
A
BEAUNE
(CÔTE-D'OR)
DEPUIS 1734

*

Tradition de Haute Qualité
DOCUMENTATION SUR DEMANDE



Entretien facile et agréable
des
pelouses et terrains de sports
avec
LES TONDEUSES
"TOUS TERRAINS"
FENWICK-JOHNSON
Documentation :
FENWICK
DIVISION JOHNSON
38, RUE FABERT, PARIS-7e - TÉL. : INV. 73-83
(*Esplanade des Invalides*)

DÉF. 09-22 34-62 **STÉ H. M. T.** 26, rue A.-Sylvestre Courbevoie

fournit...
— les pierres rustiques ou dalles pour allées de jardins, pièces d'eau, terrasses, pergolas, marches, murets — les vases, bacs, jardinières
— les graviers pour allées — les terres végétales ordinaires ou spéciales
— engrais — les tennis : Craon, rouge...

DALLES « OPUS INCERTUM » EN ARDOISE

SCHISTE BLEU NOIR
SCHISTE VIOLET ROUGE
SCHISTE VERT

DALLES EN GRÈS ROSE DE LA RHUNE

DALLES ET MARCHES EN ARDOISE
SUR PLAN COTÉ
1 FACE POLIE, 1 FACE BRUTE DE FENTE
OU
2 FACES BRUTES DE FENTE

BRIQUETTES ET DALLES DÉCORATIVES
EN TERRE CUITE RÉFRACTAIRE
TONS UNIS OU FLAMMES

TUILOTS EN TERRE CUITE

•

BAUDELOT-FOUINAT

84, quai de la Rapée, PARIS (XIIe)

DIDEROT 92-30 (3 lignes)

USINES : MONTEREAU (S.-et-M.)

l caval d brôns

La Brasserie classique de Turin

THIÉBAUT

La plus jeune des Maisons Centenaires

30, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS-VIII, OPERA 29-03

1857-1957 **A l'occasion de ce "CENTENAIRE"**
UN CADEAU DE VOTRE CHOIX
représentant au moins **15** % de votre commande...

Demandez le Catalogue général et surtout conservez la pochette qui le contiendra

Vous trouverez dans ce Catalogue non seulement
GRAINES - BULBES - PLANTES
pour votre jardin, mais aussi les
TONDEUSES A MOTEUR - L'OUTILLAGE

OFFRE AUX LECTEURS DE "PLAISIR DE FRANCE"

COLIS "GLAIEULS"
Trente Glaïeuls extra
14 cm. et plus.
Notre collection est composée des plus belles nouveautés. Nous avons sélectionné ici 5 très bonnes variétés parfaites pour couper :
— **6 ALFRED NOBEL,** grande fleur rose saumon.
— **6 FRANS HALS,** rouge brillant à bordure rouge violacée.
— **6 MABEL VIOLET,** le plus grand violet.
— **6 RED FASCINATION,** le plus beau rouge écarlate brillant.
— **6 ARC DE TRIOMPHE,** très grande fleur jaune clair.
FRANCO PORT ET EMBALLAGE : **800** FR.

COLIS "DAHLIAS"
Cinq Dahlias « Bellejame »
chacun dans leur pochette spéciale, le tout en carton, et choisis parmi les plus florifères :
—**1 ALMÉE,** cactus blanc très pur.
— **1 APOGÉE,** cactus à grande fleur jaune vif.
— **1 Mme SAWYER,** cactus à très belle fleur rose magenta.
— **1 SOUDANAIS,** décoratif, de belle forme, pourpre violacé.
—**1 VICTORY DAY,** un des plus beaux cactus à grande fleur rouge sang.
FRANCO PORT ET EMBALLAGE : **800** FR.

COLIS PLANTES VIVACES
choisies parmi des espèces rustiques et avec les meilleures variétés ; floraison très échelonnée :
— **3 ASTERS** à grandes fleurs, coloris variés, floraison automnale.
— **3 CORÉOPSIS** à fleurs jaunes.
— **3 IRIS** des jardins variés.
— **3 LEUCANTHEMUMS,** les grandes marguerites à fleurs blanches fleurissant tout l'été.
— **3 LINS** à grandes fleurs bleues.
FRANCO PORT ET EMBALLAGE : **1.100** FR.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

La maison

que vous cherchez...

Entre MAGNY-EN-VEXIN et GISORS
à 60 km de Paris

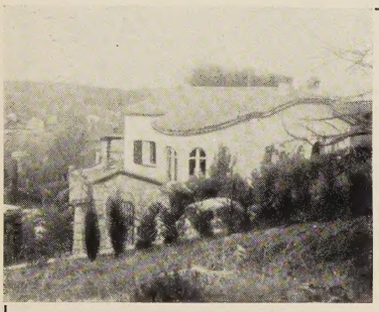
PROPRIÉTÉ 8.000 m2
plus 1 ha 82 de bois

MAISON D'HABITATION construite en 1872
pierres de taille. Excellent état
Vue panoramique
Living-room 40 m2, 5 chambres, salle de bains, 3 lavabos
Électricité - Eau - Téléphone - Butagaz - Chauffage

DÉPENDANCES : a) contigus à la maison, grand garage ateliers, greniers, appentis, logement jardiniers (3 pièces)
b) Hangar agricole 10 × 5 m. avec pressoir cidre, poulailler, etc.

JARDINS, VERGERS, POTAGER : arbres fruitiers (environ 1.000 kgs fruits, 800 kgs de pommes de terre, tous légumes, etc.)

Pour tous renseignements : s'adresser au Secrétariat de « Plaisir de France »



A MOUGINS
6 Kms de CANNES
perle des villages de l'arrière-pays
VUE SPLENDIDE, GOLFE DE LA NAPOULE, ESTEREL - MER
BUNGALOW MODERNE
avec living-room, 1 bureau ou chambre, 2 ch. maître, 1 ch. amis 1 s. de bains luxueuse, 1 douche. Buanderie. Cave. Cuisine moderne Garage, Chauf. cent., Téléphone. 2.000 m2 de jardin clos

Prix raisonnable avec facilités de paiement
Libre début septembre 1957

Mme REISS - CONSORTIUM IMMOBILIER
23, rue d'Antibes, CANNES — Tél. 919-09 et 931-70

Projets de construction :

à SAINT-CLOUD Val d'Or : Vue imprenable sur bois et Paris
à SAINT-MANDÉ Vue sur bois de Vincennes

APPARTEMENTS TOUT CONFORT
2 à 5 pièces - Balcons - Terrasses
POSSIBILITÉS DE CRÉDIT

●

Pour tous renseignements :

LA FRANCE IMMOBILIÈRE
continentale et d'outre-mer
9, rue Boissy-d'Anglas, PARIS - ANJ. 17-55. Métro : Concorde

VOX PUB 571

IMMEUBLES
MAISONS DE CAMPAGNE
APPARTEMENTS
PAVILLONS
(neufs ou anciens)

RENSEIGNEMENTS ET RENDEZ-VOUS SUR DEMANDE

PRÊTS pour

ACHAT ou CONSTRUCTION
RÉPARATION - MODERNISATION - AGRANDISSEMENT
Pourcentage des crédits : 50 à 60%

CIMEST

10, RUE DANIELLE CASANOVA, PARIS (2e) RIC 44-76

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL ET PERSONNEL VARIABLE, CAP. AU 31-12-55 : 157 MILLIONS DONT 83 VERSÉS — ENTREPRISE PRIVÉE RÉGIE PAR LA LOI DU 24-3-52 SUR LE CRÉDIT DIFFÉRÉ

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

Les coiffeurs inspirés vous présentent

la ligne 57
« CANDIDE MITSOU »
sur permanente soufflante, et fixée par la coupe coiffante.

MARIO et LEO
130, Fg-Saint-Honoré
ÉLY. 78-65

LEONARDO
119, Bd du Montparnasse
ODÉ. 75-56

JOSÉ et ARTURO
Gare de la Bastille
DOR. 96-69

Ouvert du Lundi 14 h. au Samedi 19 h.
PERMANENTE A 2.000 FRANCS

PLAISIR DU SPECTACLE

MOGADOR
LA CROISIÈRE DU RIRE
LES AMOURS DE DON JUAN
Super-Opérette à grand spectacle
MARCEL MERKÈS
PAULETTE MERVAL
EDDY RASIMI — FRÉDÉRIQUE

ATELIER
L'ŒUF
de FÉLICIEN MARCEAU

UN SPECTACLE GRENIER-HUSSENOT
l'Amour des 4 Colonels
THÉATRE FONTAINE 10 RUE FONTAINE
3e année

CASINO DE PARIS
Super-Music-Hall des Revues à grand spectacle
SENSATIONS
Spectacle unique, ne pouvant être vu qu'à Pari

DANS NOTRE NUMÉRO DE MARS

DU TOURISME :

Le roman du Rhône.
Un certain Marseille.

UNE ÉTUDE :

Le tapis chinois et ses symboles, par Robert de Calatchi.

DE LA DÉCORATION :

Chambres de femmes.
Des idées de coiffeuses.

L'ITINÉRAIRE DU SAMEDI CHEZ L'ANTIQUAIRE :

Le style Louis-Philippe (2e partie).

NOS CHRONIQUES HABITUELLES.

LA 2e ÉPREUVE DE NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE.

ISTRATION et BUREAUX :
Saint-Georges, PARIS (9e)
éléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
E, MONACO et AFRIQUE DU NORD	Fr. 5.700	2.900	7.000	3.550	500
FRANÇAISE (envoi recommandé).....	Fr. 6.000	3.050	7.300	3.700	500
ondant pour l'Algérie : Bernard André, 19, Bd Marcel-Duclos, r. Téléph. 617-96.					
GER (abonnements souscrits en ce)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	550 envoi franco
ondants à l'étranger :					
JE DU SUD. — Inter-African Press Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street nnesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
AGNE. — A. et G. von May, 6, chemin Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, cfort-s/Main.....	DM. 76,80	39	—	—	—
TINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, nos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, daira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ALIE. — Universal Publications, itt Street, Sydney.....	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
UE. — Plaisir de France, 65, rue rd, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. . P. 704-08.	Fr. B 875	450	—	—	85
(envoi recommandé) - Vente et abon-ents : Agencia franceza de assinaturas Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso ndar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Paulo	Cr. 1.350	—	—	—	120
DA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, bec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	2
— Librairie française, Estado, 36, Casilla , Santiago.....	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
MARK. — A. S Importborger nörregade Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	15.00
E. — Librairie au Papyrus (Hachette), rue Adly-Pacha, Le Caire - Librairie es Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le e - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-niri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire).	Pts. 640	330	—	—	67

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	80
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	2
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et iles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres.....	£ 6-10-0	3-10-0	12-6
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C.....	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	60
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	1.100
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth.....	L. L. 64	33	6
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima.....	Sols 400	210	35
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rue Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	60
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720.....	Fr. s. 70	36	7,25
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul.....	L. T. 64	33	5
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	9,75

OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÉDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

cteur-Gérant :
R QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY
Printed in France. — Dépôt légal 1er trimestre 1957.

Imprimeur no 601.
Editeur no 6.

Brumes

Claude Massel

LE GALION